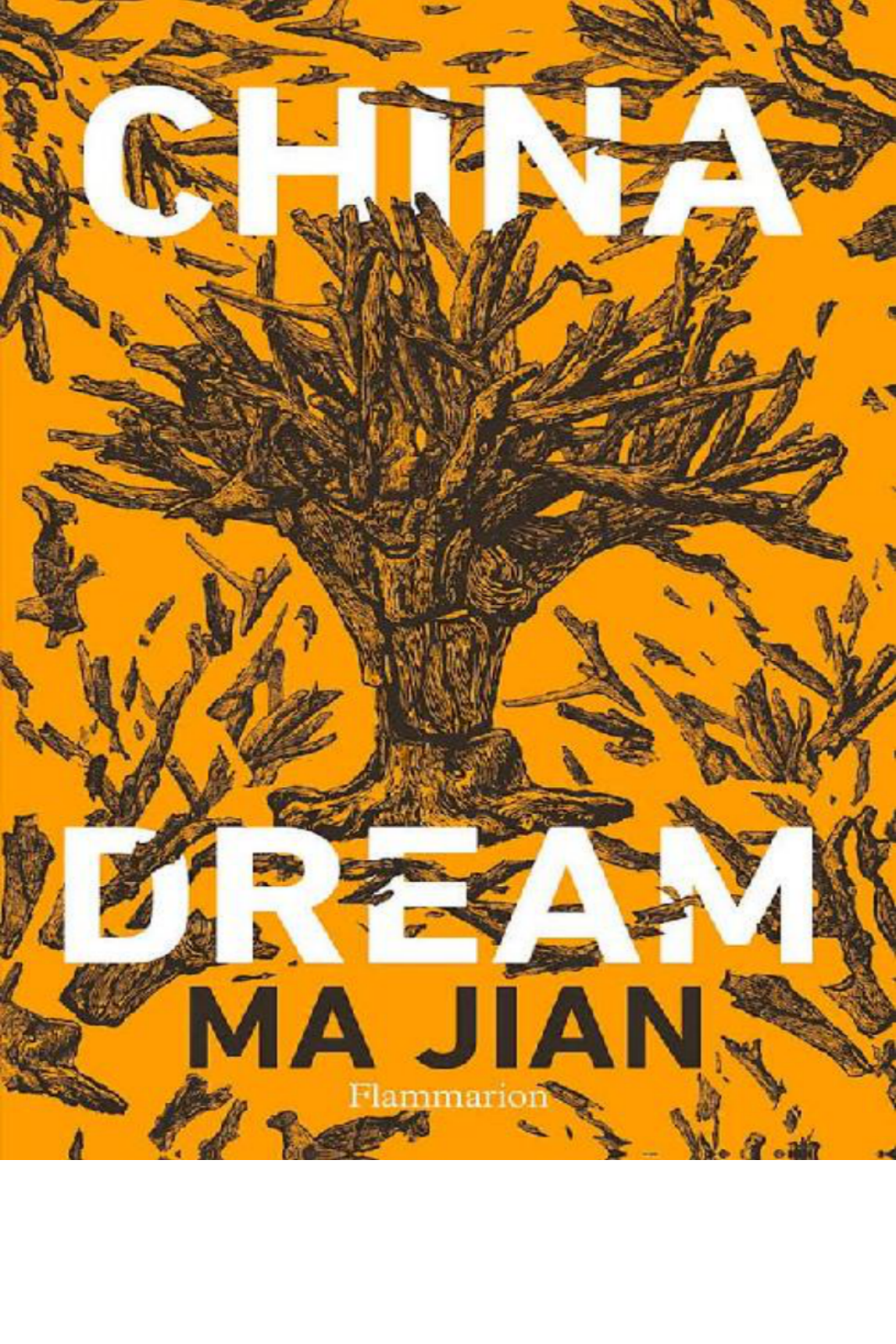


# China Dream

**Ma Jian**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



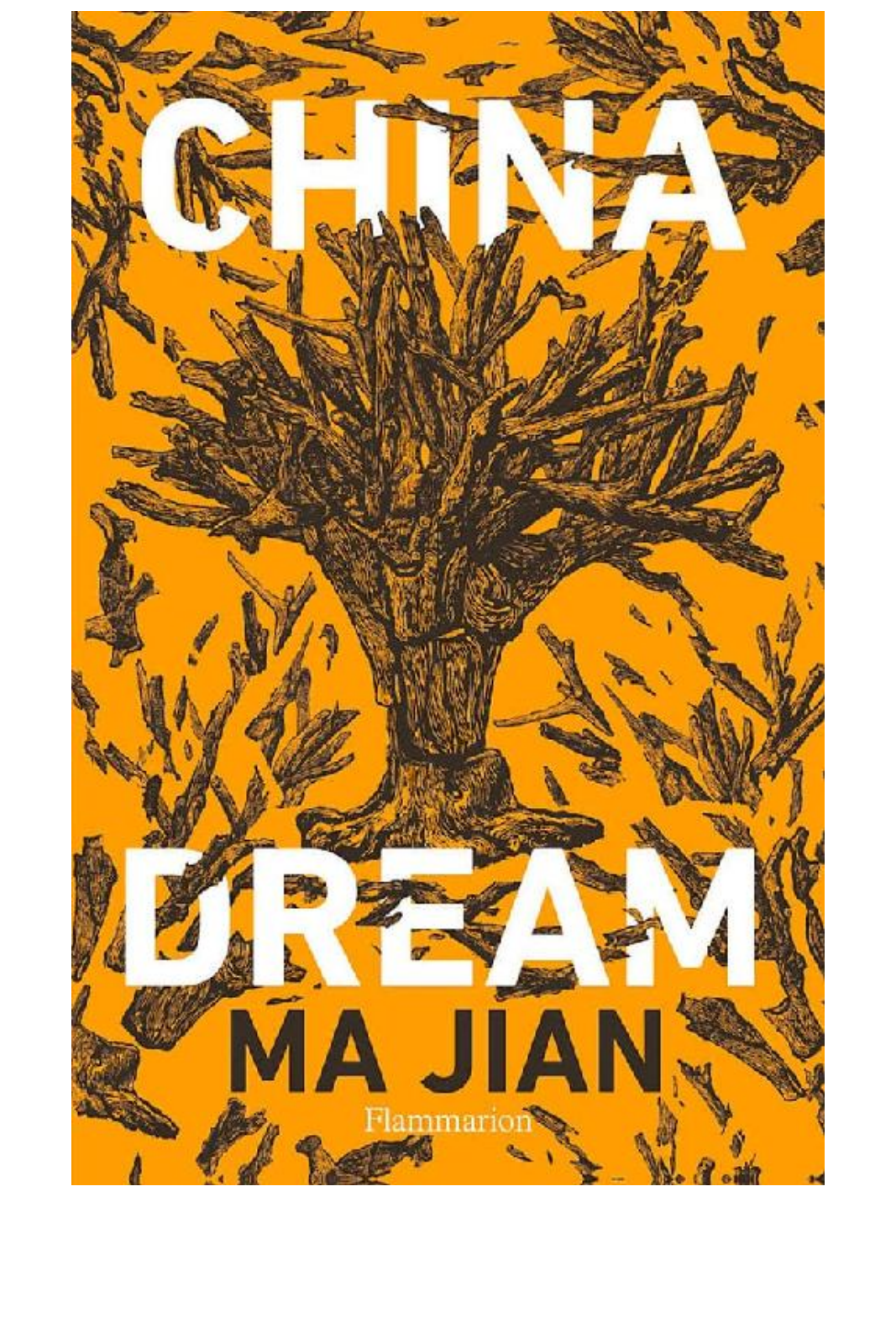
# CHINA

# DREAM

## MA JIAN

Flammarion





# CHINA

# DREAM

## MA JIAN

Flammarion

Ma Jian

# China Dream

*Traduit de l'anglais par Laurent Barucq*

Flammarion

Ma Jian

# China Dream

Flammarion

Éditeur original : Chatto & Windus

© Ma Jian, 2018.

Pour la traduction française : © Flammarion, 2019.

ISBN numérique : 978-2-0814-7318-8

ISBN du pdf web : 978-2-0814-7319-5

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0813-9817-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

## Présentation de l'éditeur :

« Le rôle de l'écrivain consiste à sonder les ténèbres et par-dessus tout à dire la vérité. J'ai écrit ce roman motivé par ma colère contre les fausses utopies qui asservissent et infantilisent la Chine depuis 1949. » Mélangeant fiction et réalité, le nouveau roman de Ma Jian dresse le portrait de la Chine d'aujourd'hui livrée au « rêve chinois » du président Xi Jinping et à l'amnésie imposée par l'État. Sous les allures d'une fable cruelle, l'auteur dévoile l'une des facettes les plus implacables de la tyrannie qui consiste à tenter d'effacer la mémoire, à éradiquer tout événement passé qui pourrait gêner la marche du pouvoir. Un chef-d'œuvre de subversion et de drôlerie.

MA JIAN, dont les livres sont aujourd'hui interdits en Chine, est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Nouilles chinoises*, *Beijing coma* et *La Route sombre*, publiés chez Flammarion. Le Prix Nobel Gao Xingjian voit en lui « l'une des voix les plus importantes et les plus courageuses de la littérature chinoise contemporaine ». Il vit en exil à Londres.

## Du même auteur

*La Mendiante de Shigatze*, Actes Sud, 1988 ; Babel, 2002.

*Chienne de vie*, Actes Sud, 1993.

*Chemins de poussière rouge*, Éditions de l'Aube, 2005 ; L'Aube poche, 2006.

*Nouilles chinoises*, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2009.

*Beijing coma*, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2009.

*La Route sombre*, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.

# China Dream



À George Orwell, qui avait tout prédit

## AVANT-PROPOS

En novembre 2012, deux semaines après avoir été nommé secrétaire général du Parti communiste chinois et quelques mois avant son investiture au poste de président, Xi Jinping s'est rendu au Musée national de Chine, vaste bâtiment stalinien somptueusement rénové sur le côté gauche de la place Tian'anmen, juste en face du mausolée de Mao. En compagnie de six autres membres du Comité permanent au visage inexpressif et vêtus de costumes noirs, il a parcouru La Route vers le renouveau, une exposition colossale retraçant l'histoire de la Chine depuis la première guerre de l'opium en 1839 jusqu'à nos jours. Salle après salle, les photographies et les objets racontent l'humiliation chinoise aux mains des puissances coloniales, la fondation de la République populaire en 1949 et l'éveil de la nation qui s'est ensuivi sous le régime communiste. Mais on ne trouve dans cet énorme espace d'exposition nulle mention des catastrophes causées par Mao Zedong et ses successeurs, comme le Grand Bond en avant, une campagne irresponsable visant à faire de la Chine une utopie communiste qui a déclenché une famine durant laquelle plus de vingt millions de personnes ont perdu la vie ; l'hystérie collective de la Révolution culturelle qui a plongé la Chine dans une décennie de violence, de chaos et de stagnation ; ou le massacre des manifestants pacifistes pro-démocratie dans les rues autour de la place Tian'anmen en 1989. Dans ce musée, comme dans les librairies et les salles de classe voisines, l'histoire de la Chine après 1949 a été expurgée de ses heures sombres, réduite à un conte de fées joyeux et anodin.

À la fin de sa visite, Xi Jinping a fait part de son « rêve chinois de renouveau national », jurant que le prolongement du régime communiste permettrait d'atteindre un niveau de prospérité

économique encore plus important et de rendre à la Chine sa gloire passée. Depuis lors, ce slogan vague et nébuleux a servi de fondation à son gouvernement. Comme les despotes qui l'ont précédé, il a accru son emprise sur le pouvoir en censurant toutes les informations concernant le chaos causé par le communisme et en promettant un paradis pour l'avenir. Mais les utopies mènent toujours aux dystopies et les dictateurs finissent invariablement par se changer en dieux exigeant une adoration quotidienne. À l'heure où j'écris, le Parlement chinois *de jure* a supprimé la durée maximum du mandat présidentiel, permettant à Xi Jinping de rester à son poste à vie. La doctrine politique maladroitement intitulée « Pensée de Xi Jinping sur le socialisme à la chinoise pour une nouvelle ère » vient d'être gravée dans la Constitution et, récemment, le ministre de l'Éducation a assuré que « la pensée de Xi Jinping » trouverait sa place dans les livres scolaires, les salles de classe et « le cerveau des élèves ».

Les tyrans chinois ne se sont jamais contentés de contrôler la vie des gens : ils ont toujours cherché à entrer dans leur cerveau pour les remodeler de l'intérieur. D'ailleurs, l'expression « lavage de cerveau » (*xiniao*) a été inventée par les communistes de Chine. Le rêve chinois n'est qu'un beau mensonge de plus concocté par l'État pour effacer les souvenirs douloureux des cerveaux de ses citoyens et les remplacer par des pensées joyeuses. Des décennies d'endoctrinement, de propagande, de violence et de tromperie ont rendu le peuple si apathique et confus qu'il ne sait plus différencier les faits de la fiction. Les gens ont fini par gober que le miracle économique national était dû aux chefs du Parti, et non aux légions de travailleurs sous-payés. Le consumérisme frénétique encouragé durant les trente dernières années, qui, tout comme le nationalisme exacerbé, fait partie intégrante du rêve chinois, transforme les citoyens en enfants attardés – nourris, vêtus et divertis, mais sans aucun droit de se remémorer le passé ni de poser des questions.

Le rôle de l'écrivain consiste à sonder les ténèbres et, par-dessus tout, à dire la vérité. J'ai écrit *China Dream* motivé par ma colère contre les fausses utopies qui asservissent et infantilisent la Chine depuis 1949, mais aussi pour reprendre la période la plus brutale de son histoire récente – à savoir les violences de masse durant la Révolution culturelle – des mains d'un régime qui continue de la refouler. Ce livre est rempli d'absurdités, réelles ou inventées. Le Bureau du Rêve

Chinois, les « boîtes de nuit » réservées à la Garde Rouge et les grandes cérémonies d'anniversaire de mariage pour les couples octogénaires, par exemple, existent bel et bien dans la Chine d'aujourd'hui. En revanche, la Soupe du Rêve Chinois et les implants neuronaux sont bien sûr des produits de mon imagination. Dans mes efforts visant à exprimer une réalité littéraire supérieure, mes romans ont toujours mêlé fiction et réalité.

Il y a trente ans, j'ai écrit mon premier ouvrage, *La Mendiante de Shigatze, une méditation littéraire sur le Tibet*. Quelques semaines après sa publication, le gouvernement l'a qualifié de « pollution spirituelle » et a fait rassembler toutes les copies pour les détruire. Depuis lors, chaque roman que j'ai écrit s'est vu interdit en Chine continentale. Mon nom est rayé des listes officielles des écrivains chinois et des recueils de fiction chinoise ; il ne peut même pas être mentionné dans la presse. Pire encore, ces six dernières années, le gouvernement m'a refusé le droit de rentrer au pays. Mais je continue à « écrire, écrire, écrire », comme le père du protagoniste de *China Dream*. Je continue de me réfugier dans la beauté de la langue chinoise et m'en sers pour extraire des souvenirs du brouillard de l'amnésie imposée par l'État, pour tourner en dérision les despotes chinois et me rallier à leurs victimes, tout en sachant bien que dans les horribles dictatures, la plupart des gens sont à la fois oppresseurs et opprimés.

Malgré tout, je ne me laisse pas encore complètement aller au pessimisme. Je crois encore que la vérité et la beauté sont des forces transcendantes qui survivront aux tyrannies des hommes. J'espère qu'à l'époque où mes enfants auront mon âge, on pourra trouver un ou deux de mes romans dans les librairies de Chine. Surtout, j'espère que le Parti communiste chinois, qui a emprisonné les esprits et brutalisé les corps des citoyens pendant près de soixante-dix ans, et dont l'influence grandissante commence à corrompre les démocraties du monde entier, n'existera plus que dans les salles d'exposition poussiéreuses du Musée national. Lorsque ce jour-là arrivera, j'espère que le peuple chinois sera prêt à affronter les chimères du passé, à dire les choses comme il les pense sans craindre les représailles, et à suivre ses propres rêves, l'esprit et le cœur libérés.

Ma Jian  
Londres, mars 2018

## Confus par des rêves de printemps

Au moment où Ma Daode, directeur du tout nouveau Bureau du Rêve Chinois, s'éveille de sa sieste, il découvre que le « moi » adolescent dont il vient de rêver n'a pas disparu, mais se tient en face de lui. En cet après-midi de printemps, il s'était assoupi sur son fauteuil de bureau, les épaules voûtées et la bedaine compressée en énormes bourrelets de gras. Pour l'instant, c'est la preuve la plus flagrante que les épisodes oniriques de son passé, profondément enfouis dans sa mémoire, sont en train de refaire surface.

« Quel rêve négatif... Il ne m'a procuré aucune énergie positive, marmonne-t-il d'un ton bougon. C'est ma faute, je n'avais qu'à pas m'endormir sur ma chaise. » Il a trop bu à midi et s'est assoupi à son bureau avant même d'avoir le temps de s'allonger, et son esprit est encore dans les vapes. La porte qui se trouve derrière lui mène à une chambre privée dotée d'une salle de bains – privilège quatre étoiles réservé aux dirigeants de rang municipal. Son bureau se situe au cinquième étage.

Le rouleau suspendu près de la porte arbore une ligne de poésie, JE RÊVE DE FLEURS QUI ÉCLOSENT DU BOUT DE MON PINCEAU, écrite, ou plutôt composée, par le maire Chen le mois dernier lors de l'inauguration officielle du Bureau du Rêve Chinois. D'ordinaire, le maire Chen exige des sommes colossales pour écrire lui-même ses poèmes sur des rouleaux lors des réceptions officielles, mais cette fois il avait accepté de simplement réciter le vers et de laisser Ma Daode le retranscrire plus tard. Ma Daode n'a pas acquis un tel niveau de célébrité littéraire. L'an dernier, il a autopublié un millier d'exemplaires de son recueil d'essais, *Mises en garde pour le monde moderne*, dont cinq cents sont encore empilés, invendus, dans le

placard derrière lui.

Maintenant que ses souvenirs d'enfance refoulés ont commencé à refaire surface, Ma Daode, qui a grandi pendant la Révolution culturelle, haut fonctionnaire chargé de promouvoir le rêve chinois qui remplacera tous les rêves privés, a peur que son travail soit mis en péril. Son moi passé et son existence présente sont aussi opposés que l'eau et le feu.

Lors de la réunion du matin, il s'est emballé. « Notre nouveau président, Xi Jinping, a présenté sa vision pour l'avenir, a-t-il dit aux vingt-sept membres du personnel présents. Il a parlé d'un rêve chinois de renouveau national. Non pas le rêve égoïste et individualiste que poursuivent les pays occidentaux, mais le rêve du peuple, le rêve de toute une nation, unie et rassemblée en une force invincible. On nous a sommés d'avancer avec une volonté indomptable. Notre mission dans ce bureau consiste à s'assurer que le rêve chinois pénètre bien le cerveau de tous les résidents de la ville de Ziyang. Pour que le rêve chinois commun imprègne les esprits, il me semble évident que tous les rêves et les souvenirs privés doivent être effacés au préalable. Moi, Ma Daode, je me porte volontaire pour me laver le cerveau en premier. Je suggère que nous commençons dès maintenant à travailler au développement d'une puce neuronale, un minuscule dispositif électronique, que nous pourrions appeler "Implant du Rêve Chinois". Lorsque le prototype sera prêt, je me l'insérerai dans la tête, comme ça, et tous mes rêves passés partiront en fumée... » À ces mots, il s'est levé et a fait semblant de s'enfoncer une puce dans l'oreille. Mais maintenant qu'il a vu son « moi » du passé apparaître devant ses yeux, il se rend compte des problèmes que ses souvenirs exhumés pourraient provoquer.

SALUT M. RÊVE COCHON, VOILÀ UNE ÉNIGME EN FORME DE POÈME POUR TOI, lit-il en découvrant un texto envoyé par sa maîtresse, Yuyu. « UN JEUNE ARBUSTE OUVRE LES YEUX. UN GARÇON DORT SOUS UNE MAISON. UN TROU SE FORME DANS TA CONSCIENCE. LE SOLEIL SE COUCHE DERRIÈRE UN LAPIN BLESSÉ. » SAURAS-TU RETROUVER LE FAMEUX VERS QUI SE CACHE ENTRE LES LIGNES ? Tel un crapaud qui passe la tête hors de l'eau, le directeur Ma lève le nez, ses yeux globuleux pétillant d'enthousiasme. Il n'a peut-être pas acquis la renommée littéraire du maire Chen, mais il est tout de même vice-président de l'Association des écrivains de Ziyang, et il a récolté

quelques adeptes grâce aux aphorismes qu'il poste en ligne, alors cette énigme devrait être dans ses cordes. En effet, il trouve en quelques secondes le mot caché dans les traits des caractères de chaque phrase et envoie à sa maîtresse la réponse par texto : COMME ILS REGRETTENT DE NE PAS S'ÊTRE RENCONTRÉS AVANT.

Son secrétaire, Hu, un homme taciturne d'âge mûr et un peu plus chauve que lui, entre dans son bureau. « Directeur Ma, j'ai invité l'Association des handicapés à la réunion du Parti de cet après-midi, dit-il sans la moindre expression. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? » Le directeur Ma choisit toujours des hommes comme secrétaires pour éviter les imbroglios romantiques avec des collègues proches, selon l'adage qui dit que « le lapin ne doit jamais grignoter l'herbe près de son terrier ». Cependant, à son dernier poste, en tant que vice-président du Bureau de la Courtoisie, Yuyu était venue passer un entretien, fraîchement sortie de l'université de Pékin, et sa beauté l'avait tant ébloui qu'il n'a pas pu s'empêcher de l'engager comme assistante personnelle. Il est soulagé de ne plus travailler dans le même bureau qu'elle. Après sa promotion au Bureau du Rêve Chinois, son poste a été confié à son ancien camarade de classe, Song Bin. Au début de la Révolution culturelle en 1966, Song Bin et lui avaient grimpé aux poteaux télégraphiques pour répandre des pamphlets politiques dans la cour de leur école, enfermé le proviseur dans son bureau et pris le contrôle des haut-parleurs de l'établissement. Mais un an plus tard, après que l'Unité révolutionnaire initiale s'est dissoute dans le chaos des violences de masse entre factions, ils se sont retrouvés dans deux camps opposés et leur amitié s'est étiolée. Heureusement, le simiesque Song Bin a déjà bien assez de maîtresses comme ça et ne risque pas de lui piquer Yuyu.

« Invitez aussi le chef de l'Unité de Surveillance d'Internet, dit Ma Daode à Hu en rangeant son téléphone dans sa poche. Comme le Bureau va bientôt fusionner avec eux, il va falloir le tenir au courant. » Il expire lentement et sent son haleine alcoolisée s'insinuer dans ses cheveux.

« Mais il n'est pas membre du Parti. » Hu a rejoint le gouvernement municipal il y a six ans après une longue carrière en tant que professeur de collège. Il est chargé d'écrire les rapports d'avancement envoyés deux fois par jour au Comité municipal du Parti.

« Oui, mais il a déposé une demande. » Tandis que Ma Daode



parle, le moi adolescent de son rêve refait surface et voit... *Des slogans rouges partout. Une jeunesse fervente qui marche en procession, le visage peint en rouge par une armée de drapeaux rouges. Mère au coin de son lit, qui tricote un pull rouge, un bandeau rouge épinglé sur la manche. Elle ressemble aux femmes qui se retrouvent dans les parcs vêtues de vestes rouges pour chanter les « chansons rouges » de la Révolution culturelle.* Ma Daode lève la main pour essayer de refouler ces images. « Assure-toi de bien enregistrer toute la réunion, Hu, ajoute-t-il. Je vais passer des annonces importantes. » Il est frustré que des fragments oniriques issus de son passé viennent perturber ses pensées alors même qu'il s'apprête à présenter les nouveaux projets du Rêve Chinois.

« Bien, je l'enregistrerai sur mon téléphone », répond impassiblement Hu. Son visage de marbre et sa réserve feraient de lui un parfait agent secret. Ma Daode se sent toujours mal à l'aise en sa présence. Il parle si peu que Ma a l'impression qu'il cache quelque chose, ou bien qu'il lui manque une partie de son identité.

Un téléphone vibre dans le tiroir de Ma Daode. QUAND LE VENT SOUFFLE, C'EST MOI QUI RÊVE QUE JE SUIS AVEC TOI; QUAND LE TONNERRE GRONDE, C'EST MOI QUI PLEURE TON NOM. Il lit le message, éteint son téléphone et pose son regard sur le portrait de famille encadré sur son bureau, sur lequel on le voit à gauche vêtu d'un T-shirt blanc, avec sa femme Juan à droite dans une robe de coton rouge, et entre eux deux sa fille Ming alors âgée de douze ans, qui en a aujourd'hui vingt et fait ses études en Angleterre. Le texto qu'il vient de recevoir lui a été envoyé par Changyan, une jeune enseignante de maternelle qui aime écrire de la fiction en ligne.

Il se frotte le menton et regarde dehors en direction de la nouvelle avant-cour immense, en train d'être pavée de pierres calcaires. Jamais auparavant son esprit n'a connu une telle confusion. Il se demande si le concours de « chansons rouges » qu'il a organisé récemment n'est pas venu remuer ses souvenirs enfouis. Il pense à la photo de lui habillé en marin entre ses deux parents. Comme sa mère portait une qipao traditionnelle, sa sœur craignait que la famille passe pour bourgeoise, alors elle a caché cette photo pendant des années. Ce n'est qu'au Festival du Printemps de cette année qu'elle a décidé de la ressortir et de lui envoyer une version scannée par courriel.

La semaine dernière, il a posté deux photos sur WeChat. Sur la première, il pose avec onze autres adolescents devant le temple de la

Lumière de Bouddha au village de Yaobang, où ils avaient été envoyés après les violentes émeutes dans le cadre d'un programme pensé par Mao pour rééduquer les jeunes citadins grâce au dur labeur. En tant que « jeune instruit », il a passé son temps à travailler aux champs et à enseigner à l'école du village. Sur la seconde, il porte une casquette militaire et un treillis ; il jouait le premier rôle masculin dans le ballet révolutionnaire *La Fille aux cheveux blancs*, après qu'on l'a sommé de retourner à Ziyang quatre ans plus tard pour rejoindre la troupe de propagande du comté. Les deux photos lui ont valu de nombreuses mentions « J'aime », et sa maîtresse Yuyu a commenté par trois émojis souriants.

Ses yeux se posent à nouveau sur sa femme, sur la photo de famille... *Te souviens-tu, après avoir rejoint la troupe, quand on allait se promener tous les soirs dans la rue de la Tour du Tambour ? Quelle allure nous avions ! Toi, qui sautillais gracieusement à mes côtés, ta longue natte qui pendait jusqu'au creux de tes reins, et moi, la taille fine, les épaules larges, chaussé des brogues bicolores italiennes que mon père avait rapportées de la guerre de Corée. Il n'y avait aucune autre paire de chaussures comme ça dans toute la Chine ! Comme le diraient les jeunes de maintenant : on avait l'air cool. Je l'admets, j'avais le cul plat et je marchais comme une femme, mais ce sont des défauts mineurs. Qui aurait parié que le jeune et mince Ma deviendrait vieux et flasque comme le Ma avachi ici aujourd'hui ?*

Au fil des années, les yeux de Ma Daode ont rétréci et son nez et sa bouche ont grossi, mais lorsqu'il ouvre grand les yeux, ses pupilles brillent comme des perles de verre, ce qui lui donne l'air jeune et plein de vie. Sa première et plus vieille maîtresse, une femme du nom de Li Wei, aime à écarter ses paupières plus largement encore avec ses doigts et lui demander de la regarder en face.

QU'EST-CE QUE TU FAIS ? TU ES AU BUREAU ? L'icône à côté du message représente une jeune fille de bande dessinée avec les cheveux teints au henné.

JE ME PRÉPARE POUR UNE RÉUNION IMPORTANTE, écrit Ma sur son téléphone Three Star, doté d'un plus grand écran que les deux autres appareils dans son tiroir.

En réponse, il reçoit : JE SUIS TOUT EXCITÉE. VIENS ME VOIR... suivi d'une animation de femme blonde dont la forte poitrine rebondit de haut en bas.

TOUCHE-TOI ALORS, écrit-il, comprenant enfin que l'expéditeur de

ces messages est une agente immobilière dénommée Wendi. Lorsqu'elle porte son costume cintré gris clair, elle ressemble aux secrétaires à l'air guindé dans les vidéos japonaises pour adultes. Plus tôt ce mois-ci, Ma Daode l'a ajoutée à la liste de ses douze maîtresses préférées, qu'il appelle les Douze Épingles à Cheveux Dorées d'après les belles jeunes filles du roman écrit durant la dynastie Qing, *Le Rêve dans le pavillon rouge*.

SI SEULEMENT TU POUVAIS VENIR DANS MON BUREAU POUR M'EMBRASSER... Après avoir lu ce message, Ma Daode prend une profonde inspiration et songe avec bonheur aux délices vespérales qui l'attendent. Ce soir, c'est elle qu'il choisira comme compagne. Son autre téléphone sonne. BONJOUR MONSIEUR LE DIRECTEUR MA. CECI VIENT D'APPARAÎTRE DANS LA SECTION COMMENTAIRES DU SITE DU RÊVE CHINOIS : « PENDANT LA RÉUNION DU MATIN, ILS RONFLENT ; LE MIDI, ILS ROTENT ; L'APRÈS-MIDI, ILS BÂILLEN ; PENDANT LES HEURES SUPPLÉMENTAIRES, ILS JOUENT ; LE SOIR, ILS COUCHENT AVEC DES PUTAINS ; LA NUIT, ILS RENTRENT ET BATTENT LEUR FEMME... » ÇA M'A TOUT L'AIR D'UNE PIQUE CONTRE LES FONCTIONNAIRES CORROMPUS. DOIS-JE SUPPRIMER ? J'ATTENDS VOS INSTRUCTIONS.

« Une tasse de tieguanyin, monsieur le directeur ? lui demande son secrétaire. Vous allez bientôt devoir partir. » Lorsque Hu retire ses lunettes, son regard paraît encore plus vitreux et fixe. Le Bureau du Rêve Chinois a organisé une réunion du Parti à deux heures, intitulée « Le Rêve Chinois au niveau global », qui se tiendra dans la Salle Ronde du rez-de-chaussée en présence du maire Chen et du chef de la propagande Ding.

« Non, apporte-moi plutôt du café », répond le directeur Ma. Il déteste le café, mais il espère qu'il aura l'esprit plus clair s'il en boit maintenant. De plus, il aimerait y prendre goût parce que sa plus vieille et sa plus jeune maîtresse, Li Wei et Changyan, sont toutes deux accro au café et se moquent de sa préférence désuète pour le thé. Il a rencontré Li Wei il y a dix ans, dans un café qu'elle avait ouvert dans l'ancienne poste centrale. Lorsque la poste a été détruite, l'établissement a déménagé dans le nouveau quartier commercial, puis elle a négocié un bail pour reprendre la gestion de la tour du Tambour, un bâtiment de trente mètres de haut construit sous la dynastie Yuan qui a récemment acquis le statut de monument classé. Elle a rénové l'extérieur de brique rouge, la terrasse de pierre crénelée et le plafond de verre, puis elle a réparé le gros tambour sis tout en haut, sur lequel

on tapait autrefois au coucher du soleil pour annoncer la fin de la journée. Une fois la restauration terminée, elle a ouvert la tour au public. Pour dix yuans, les visiteurs peuvent grimper les marches de bois qui mènent à la terrasse, toucher le tambour antique et profiter de la vue panoramique sur la ville. Pour récompenser son esprit d'initiative et le service rendu à la communauté, on l'a choisie pour rejoindre le Congrès populaire municipal.

Tandis qu'il hume la vapeur qui s'élève de son café, le directeur Ma voit dans sa tête des rues qui croulent sous les bannières et les slogans rouges... *Tout est rouge – même les restes des pétards explosés, éparpillés sur le sol. L'espace d'une seconde, je n'ai plus vu qu'un rouge si intense qu'il en paraissait presque noir. Muni d'un tract annonçant que le président Mao viendrait saluer les Gardes Rouges à l'occasion d'un grand rassemblement sur la place Tian'anmen de Pékin le lendemain, j'ai pris une bouteille d'eau sur le dos et j'ai filé en douce vers la gare dans l'espoir d'attraper le prochain train en partance pour la capitale, mais ma mère m'a couru après et m'a renvoyé à la maison. En passant dans la rue de la Tour du Tambour, j'ai vu des hommes et des femmes âgés qui cassaient des cailloux sur le sol sous le regard d'acier des adolescents de la Garde Rouge. Parmi les visages couverts de sueur et de poussière, j'ai vu mon père lever les yeux vers moi. Puis, tête baissée, il a de nouveau regardé dans ma direction tandis que je passais à côté de lui. Son visage était si sale qu'on l'aurait cru tout droit sorti de terre. On ne voyait la couleur de sa peau qu'aux endroits où la transpiration avait coulé... Même si Ma Daode déteste se faire tirer dans le passé de la sorte, certains détails qui lui reviennent lui laissent un goût aussi doux-amer que les fèves aux cinq épices qu'il aime à grignoter avant le dîner.*

Le directeur Ma se saisit du classeur posé devant lui et sort du bureau, précédé de Hu. Il entend le vaste bâtiment se mettre en branle : c'est le bruit des pas qui traînent sur le sol en marbre tandis que le personnel afflue des rues environnantes et se bouscule dans le grand hall pour se rendre dans les bureaux et les salles de réunion. Il aperçoit sa maîtresse, Yuyu. Lorsqu'elle passe devant son bureau sur ses talons hauts, elle se penche toujours en arrière pour voir s'il est là et lui lance un sourire charmeur avant de disparaître.

Dans l'ascenseur près du hall, il se voit contraint d'endurer les bavardages ennuyeux de Song Bin. « Il faut que tu viennes voir les répétitions de notre nouveau ballet, *La Boutique de raviolis Qing-Feng*. C'est une reconstitution de la visite du président Xi dans le restaurant

de raviolis à Pékin. Tu te souviens ? Tous les journaux en ont parlé. Il a fait la queue lui-même, a commandé six raviolis vapeur et les a mangés à la table commune. Un authentique homme du peuple ! La boutique ne désemplit plus depuis : les gens se pressent tous les jours pour goûter les "raviolis de Xi". De nouvelles franchises ouvrent partout dans la capitale ; le ballet va être un franc succès. Mieux que tout ce que ton Bureau du Rêve Chinois sera capable d'inventer, en tout cas ! »

Song Bin vit non loin de chez Ma Daode, encore aujourd'hui. Lorsqu'ils sont allés avec leurs camarades de classe, âgés de quinze ans, aider les fermiers à récolter les cacahuètes durant les vacances de mi-semestre de 1966, Song Bin et lui ont partagé le même lit et la même couverture. Durant leurs deux semaines d'absence, Mao a lancé la Grande Révolution culturelle prolétarienne. Affirmant que des puissances révisionnistes avaient infiltré le Parti pour faire capoter la dictature du prolétariat, il a appelé les jeunes à purger la politique, la société et la culture de tous leurs éléments bourgeois et à « détruire l'ancien monde pour que le nouveau puisse naître ». Quand la classe de Ma Daode est rentrée, les plus vieux étudiants avaient déjà renommé leur établissement École secondaire du Soleil Rouge et traînaient les professeurs à des séances d'autocritique publiques où on les traitait d'« intellectuels puants ». Désireux de rejoindre le mouvement, Song Bin et Ma Daode ont fondé l'Escouade de Combat qui ne Craint ni le Ciel ni la Terre avec un de leurs camarades de classe surnommé Chun-le-Bigleux. Comme celui-ci venait d'un milieu « paysan pauvre », il a naturellement été élu chef. Ensemble, ils ont forcé deux enseignantes, madame Wu et madame Huang, à porter sur la tête la jupe l'une de l'autre, puis ils les ont fait défiler à moitié nues dans toute l'école. Le mois suivant, ils s'en sont pris au père de Ma Daode, Ma Lei. Ils l'ont traîné devant une foule et l'ont qualifié de « droitier impénitent », une des « cinq catégories noires » que Mao considérerait comme ennemies de la révolution.

Au mois d'août, inspirés par les groupes de Gardes Rouges autoproclamés qui avaient éclos dans les universités pékinoises dans le but de faire respecter les moindres instructions de Mao, l'Escouade de Combat qui ne Craint ni le Ciel ni la Terre s'est associée à d'autres élèves du comté pour former le Régiment de Gardes Rouges pour la Défense de la Pensée de Mao Zedong. Mais lorsqu'on a découvert les

crimes de classe de ses parents, Ma Daode s'est vu retirer ses brassards rouges et renvoyer du groupe. En octobre, le régiment s'est allié avec des ouvriers locaux pour créer un bataillon de Gardes Rouges bien plus important : le Million de Guerriers Courageux. Les étudiants et les ouvriers exclus de ce groupe à cause de leur classe sociale ont rapidement monté une faction rivale appelée Orient Rouge. Ils affirmaient être les véritables défenseurs de la pensée de Mao Zedong, et que le Million de Guerriers Courageux n'étaient que des réactionnaires privilégiés qui soutenaient le statu quo. Après avoir rejoint leurs rangs, Ma Daode s'est rendu à son école, alors occupée par le Million de Guerriers Courageux, pour prévenir Song Bin et son ami trapu, Yao Jian, que l'Orient Rouge planifiait une attaque le lendemain. Il espérait que cette information les pousserait à changer de camp, mais quand il est arrivé à l'école et qu'il a vu les quatre mitrailleuses lourdes installées sous une énorme bannière MILLION DE GUERRIERS COURAGEUX, ainsi que les canons de fusils qui dépassaient des sacs de sable à toutes les fenêtres, il a compris qu'ils ne déserteraient pas. Il s'est baladé discrètement dans le bâtiment. Yao Jian avait été nommé responsable des couteaux et des lances, et son visage carré et musculeux brillait déjà d'un zèle meurtrier. Les salles de classe, restées vides depuis juin, accueillaient à présent les corps endormis des étudiants venus des comtés voisins pour apporter leur aide. Des paniers de raviolis brûlants étaient empilés sur les bureaux, prêts à être engloutis à leur réveil. Les membres de l'Orient Rouge n'avaient pas droit à des plats chauds et devaient attendre leur tour de garde pour toucher l'un des deux vieux fusils japonais à leur disposition. Ils ne pouvaient pas rivaliser avec le Million de Guerriers Courageux.

Même si Ma Daode et Song Bin ont tous deux survécu à la Révolution culturelle, ils ne se sont pas adressé la parole pendant des dizaines d'années. L'an dernier, cependant, quand le Comité municipal du Parti de Ziyang et le gouvernement municipal ont emménagé dans les nouveaux locaux, ils se sont croisés de temps à autre et ont fini par se dire bonjour. Puis, à l'occasion d'une réunion d'anciens élèves, ils ont discuté autour de quelques bières. Aujourd'hui, la femme de Song Bin passe ses journées à jouer au mah-jong avec celle de Ma Daode, la suit partout comme une sangsue, et va même jusqu'à l'accompagner au parc tous les soirs pour s'entraîner à la danse de l'éventail.

Quand l'ascenseur arrive au rez-de-chaussée, Ma Daode bouscule légèrement Song Bin pour se frayer un chemin hors de l'ascenseur tout en tapotant impatiemment sur le téléphone portable dans sa poche.

La Salle Ronde sent le détergent aux agrumes. La partie avant de l'énorme quartier général est une réplique de la Maison-Blanche de Washington, tandis que la partie arrière est une reproduction de la porte de la Paix céleste qui se trouve au nord de la place Tian'anmen. On dirait que les deux bâtiments iconiques originaux ont été sciés en deux et recollés dos à dos. La section Maison-Blanche accueille le gouvernement municipal, et la porte de la Paix céleste, le Comité municipal du Parti, mais les deux parties communiquent. Les habitants du coin ont surnommé le bâtiment la « Maison Céleste ». Le directeur Ma n'a jamais visité la vraie Maison-Blanche des États-Unis, mais il a vu sur Internet plusieurs photos des différents présidents assis dans le bureau Oval, et à ses yeux, le bureau de quarante-deux mètres carrés qu'il occupe au cinquième étage n'est pas moins impressionnant. Même s'il mesure dix mètres carrés de moins que celui du maire Chen au sixième étage, la vue de sa fenêtre s'étend jusqu'au château d'eau de la zone industrielle près du village de Yaobang, où on l'a banni à l'âge de dix-sept ans pour qu'il aille se faire rééduquer par un dur labeur, et où, neuf ans avant cela, sa famille a vécu pendant six mois après que son père a été démis de ses importantes fonctions.

Le chef de la propagande Ding préside la réunion du jour. Malgré la chaleur, il porte une cravate grise bien serrée comme celle que le président Xi avait mise à la télévision il y a peu. Il se lève pour s'adresser aux huit chefs de département assis autour de la longue table de conférence recouverte d'un tissu bleu foncé, et aux quelque deux cents membres du Parti en rangs derrière eux. Sous sa direction avisée, les incidents liés à des troubles sociaux, y compris les récentes manifestations contre les démolitions forcées, ont été transformés en articles de journaux positifs ou alors complètement supprimés, et aucune mauvaise nouvelle concernant la province n'est arrivée aux oreilles de Pékin. Titulaire d'un diplôme supérieur de l'École centrale du Parti communiste, il est destiné à prendre la tête de la province. Le maire Chen, assis à côté de lui, présidait le Comité provincial du Parti, mais il s'est fait rétrograder à Ziyang par les autorités pékinoises après que deux villageois se sont rendus à la capitale pour se plaindre des

fonctionnaires locaux corrompus. « Le Rêve Chinois devient mondial » est la campagne la plus importante qu'il ait supervisée depuis son arrivée à son nouveau poste.

Le chef Ding s'apprête à lire le Document Numéro Neuf, envoyé par le Comité central du Parti communiste chinois, mais il préfère préciser qu'il s'agit d'un document interne confidentiel uniquement destiné aux membres du Parti, et que personne ne doit l'enregistrer ni prendre de notes. Le document interdit – à la télévision, dans la presse et sur les médias en ligne – toute mention des valeurs universelles, de la société civile, des droits civiques et de l'indépendance judiciaire. « Et, bien sûr, de la liberté de la presse, souligne le chef Ding en ajustant discrètement sa perruque noire. Ces concepts occidentaux subversifs sont des armes utilisées par les étrangers pour saper notre système socialiste. À partir de maintenant, le Document Neuf guidera notre gestion du domaine idéologique. » Les yeux écarquillés de ferveur, il ajoute : « Ce soir, chaque département doit désigner des membres du personnel chargés d'éliminer ces idées dangereuses de nos sites Internet. »

Le directeur Ma se dit qu'une fois son Implant du Rêve Chinois fabriqué, ce genre de réunion n'aura plus aucune utilité : d'un seul clic, les directives du gouvernement seront envoyées dans le cerveau de tous les membres du Parti du pays. Sa demande de création d'un Centre de recherche du Rêve Chinois dans la zone industrielle de Yaobang pour concevoir la puce est posée sur son bureau. Il extrait de sa poche le téléphone qui vibre et, masquant l'écran avec sa main, lit un nouveau message : LE VIN EST TIRÉ, NOS ESPRITS SONT EN PAIX. DANS LES NUAGES, NOUS VIVONS AU CŒUR D'UNE BRUME ALCOOLISÉE. S'IL TE TARDE DE VOYAGER, SI TU DÉSIRES ARDEMENT LE BONHEUR, N'ENVIE PAS LES IMMORTELS : ENVIE-NOUS... Un sourire narquois aux lèvres, il range son téléphone dans sa poche et jette un œil parmi les membres du Parti. Il aperçoit sa maîtresse Yuyu, la séduisante expéditrice de ce message, qui se démarque des rangées d'hommes sans intérêt telle une cerise sur un gâteau.

« Nous sommes entrés dans le Siècle de la Chine ! poursuit le chef Ding en tapant le document du doigt. Avant la création de la République populaire en 1949, nous avons subi cent ans d'humiliations : de l'incendie du Palais d'Été au viol de Nankin, nous avons été battus, persécutés et massacrés par les impérialistes



occidentaux. Puis le président Mao a pris le pouvoir et proclamé que le peuple chinois ne se laisserait plus faire. Aujourd'hui, après soixante ans sous le régime communiste, le peuple chinois fait la course en tête. Le rêve de Xi Jinping, c'est que d'ici le centenaire du Parti Communiste Chinois en 2021, notre société soit modérément prospère, et pour le centenaire de notre République en 2049, que notre économie ait surpassé celle des États-Unis et que la Chine ait retrouvé une place centrale à l'échelle internationale. Durant cette période de transition cruciale, le parti dirigeant chinois doit devenir le parti dirigeant de l'humanité. Ensuite seulement le rêve de résurgence nationale du président Xi Jinping sera réalisé. Ensuite seulement le Rêve Chinois deviendra global. Ensuite seulement le peuple chinois pourra parcourir le monde entier, prendre le contrôle et concrétiser la grande unification de l'humanité... »

« Alors comme ça, tu veux déclencher la Troisième Guerre mondiale, hein ? marmonne le directeur Ma. Hitler n'est pas allé plus à l'est que la Russie, mais toi tu veux conquérir la planète ! Chercher la bagarre avec notre petit voisin japonais ne te suffit pas ? » Il déteste le fait que Ding ait su passer d'un modeste poste à l'université à un rang politique si important, et il regrette de lui avoir offert son premier emploi au Département de Propagande du comté, qu'il dirigeait autrefois. Lorsque la ville de province qu'était Ziyang a acquis le statut de ville municipale, Ding a sauté trois rangs d'un coup et il fait désormais partie des importants leaders du Comité municipal du Parti. Le maire Chen, homme affable et rondouillard aux cheveux légèrement permanentés, est assis entre Ding et le directeur Ma. Son haleine sent le tabac et le Coca-Cola. Le directeur Ma l'apprécie. Grâce à des liens qu'il a noués lorsqu'il a obtenu son master aux États-Unis, la ville de Ziyang est désormais jumelée avec San Diego.

Le chef Ding continue son discours : « Si nous brassons les valeurs traditionnelles chinoises et l'idéologie marxiste, le Rêve Chinois s'étendra sur toutes les nations, et notre génération de dirigeants aura alors accompli l'unité mondiale tant désirée par Gengis Khan. Les Nations unies délocaliseront leur quartier général à Pékin et nous établirons le communisme partout dans le monde... » Il se rend compte qu'il parle depuis trop longtemps, boit une gorgée d'eau et dit : « Maintenant, le directeur Ma va nous parler plus en détail des projets du Rêve Chinois. » Il se penche en arrière sur sa chaise et la

brise fraîche de l'air conditionné vient lui souffler doucement sur les épaules et soulever les cheveux à l'arrière de sa perruque.

Le directeur Ma sourit au chef Ding, au maire Chen et aux rangées de têtes derrière eux, forcé de convenir que le café est plus efficace que le thé pour éclaircir l'esprit. « J'ai entre les mains seize projets, proposés par différents quartiers de Ziyang, commence-t-il. Premièrement, nous allons aborder le "Rêve des Noces d'Or" organisé par le District de la Paix. Cinquante couples de personnes âgées se sont déjà inscrits. La grande cérémonie aura lieu dans le parc industriel de Yaobang. Les investisseurs étrangers basés sur le site sont partants pour sponsoriser l'événement, du moment que c'est le maire Chen qui coupe le ruban. Nous devrions viser la centaine de couples et faire en sorte que la cérémonie coïncide avec les célébrations de la fête nationale d'octobre. Le titre sera : "Rêve des Noces d'Or, deux points, Rêve Chinois".

— Excellente idée ! D'autres villes ont déjà organisé des mariages collectifs, mais je n'ai jamais entendu parler d'anniversaires de mariage collectifs. Je serai ravi de couper le ruban. » Le maire Chen sourit et tapote son téléphone de ses mains pâles et dodues.

« Évitez de forcer sur l'alcool cette fois, sinon vous aller encore ronfler », lance le chef Ding avec malice, en hochant la tête comme à son habitude. Quelques gloussements parcourent les rangées de membres du Parti.

« Toujours à me taquiner, hein ? » Le maire Chen sourit. La semaine dernière, durant la cérémonie d'ouverture de la nouvelle place de la zone industrielle de Yaobang, il a tant bu d'alcool de riz qu'il s'est endormi sur l'estrade en attendant de donner son discours.

« Vous croyez vraiment qu'on peut trouver cinquante autres couples mariés depuis cinquante ans dans cette ville ? » demande le directeur Zhao du Bureau des Démolitions, assis au premier rang. Lorsque la destruction de la poste centrale a commencé, le directeur Ma l'avait imploré de la préserver, mais il n'a jamais voulu changer d'avis.

« Il y a toujours des tas de personnes âgées qui dansent le soir dans le parc près de la rivière, répond le directeur Ma. Si nous n'en trouvons pas assez là, nous pouvons toujours en faire venir des comtés voisins. » L'espace d'une seconde, il entrevoit la haute enceinte de son école secondaire... *Si je grimpais tout en haut et que je me faufilais discrètement*

*vers la droite, j'apercevrais l'étang dans l'avant-cour de l'école, avec le petit jardin de rocaille au centre. Lorsqu'on a poussé la professeure Li dedans durant une séance d'autocritique, les nénuphars roses sont devenus noirs à cause de l'encre qu'on lui avait versée sur la tête...* Terrifié par le retour de son moi adolescent, le directeur Ma avale en vitesse une gorgée d'eau et se concentre sur les caractères noirs imprimés sur la feuille de papier posée sur ses genoux.

« Qu'en est-il des veuves et des veufs ? Ce ne sera pas très gai pour eux de voir tous ces vieux couples se promener main dans la main alors que leurs époux et épouses reposent dans une tombe. » La présidente de la Division des Femmes parle avec un fort accent rural. Autrefois gynécologue au Bureau du Planning familial du comté, elle avait reçu le titre d'« Employée Modèle » en réalisant soixante-quatre avortements le même jour.

« Seuls les couples mariés auront le droit d'assister à l'événement, répond le directeur Ma. Nous avons pris des mesures pour tenir le reste de la population à l'écart.

— Mes parents préféreraient mourir plutôt que d'être vus main dans la main, répond-elle. Déjà qu'ils refusent de se tenir côte à côte sur les photos. Si vous les forcez à participer, le malheur bien lisible sur leur visage ne fera qu'apporter une mauvaise presse à l'événement.

— Mais oui, c'est clair ! renchérit le chef du Bureau du Commerce et de l'Industrie. Tous ces retraités décrépits clopinant sur une estrade : certains seront sourds et aveugles, d'autres ne se seront pas lavés depuis des années. Ça ne va pas vraiment aider à installer un climat d'optimisme, si ? » Il secoue la tête et baisse les yeux vers le téléphone portable et le calepin posés sur ses genoux. Ses chaussures en cuir semblent bien trop lustrées.

« Eh bien, nous pouvons inviter des couples qui fêtent leurs noces d'argent, ils n'auront pas l'air aussi vieux. Nous devons nous assurer de ne pas inviter de gens aux idées trop extrêmes. De nos jours, certains vieux débitent toutes sortes d'âneries dangereuses. » Zhou Yongkang dirige la Commission municipale des Affaires Politiques et Légales ; pour entrer au QG, il passe par la porte de la Paix céleste.

« Ne vous inquiétez pas, ils ne feront pas la tête, dit le vieux Sun au troisième rang. Si on leur donne des costumes en soie et des liasses de billets, et qu'on leur promet un banquet après la séance photo, je suis sûr qu'ils souriront volontiers. » Le vieux Sun, officiellement retraité

du Bureau de la Défense aérienne civile il y a six mois, se rend toujours au travail quotidiennement et apporte des suggestions pertinentes lors des réunions du Parti.

Le chef du Bureau administratif des Produits alimentaires et médicamenteux, assis près de lui, prend la parole : « Inutile de dépenser une fortune dans un énorme banquet. Donnez à mes parents un bol de lait de soja et un beignet, et ils souriront jusqu'aux oreilles !

— Nous devons traiter les aînés avec respect, répond le maire Chen avec le plus grand sérieux. La piété filiale constitue la base de la culture chinoise. Plus une personne est âgée, plus on doit la vénérer. »

En réponse au dernier message de Yuyu – TU ME TROUVES JOLIE ? –, le directeur Ma essaie d'envoyer un émoji souriant, mais il se trompe d'icône. Elle lui répond : POURQUOI UN VISAGE TRISTE ? TU VEUX QUE JE PLEURE OU QUOI ? Il lève la tête vers elle et aperçoit ses cheveux noirs brillants comme la coque de son téléphone portable parmi les têtes des autres membres du Parti.

« Faire participer les seniors aux célébrations du Rêve Chinois permettra d'ajouter une touche de sérieux, une dimension historique, dit le chef Ding en desserrant sa cravate grise. Et maintenant, directeur Ma, si vous voulez bien passer au deuxième projet. »

Ma Daode se racle la gorge. « Eh bien, ensuite nous avons l'important ballet intitulé *La Boutique de raviolis Qing-Feng*, monté conjointement par le Bureau de la Courtoisie et le Bureau Culturel. Comme nous le savons tous, le chef de section de notre brasserie locale ressemble comme deux gouttes d'eau au président Xi Jinping, et nous espérons qu'il acceptera le rôle principal.

— Ça va faire un tabac ! dit Song Bin, son visage simiesque plissé par un large rictus. Si on arrive à dénicher des talents locaux et qu'on fait tout ce qui est en notre pouvoir pour produire un bon spectacle, qui sait ? On finira peut-être à l'Opéra de Pékin ! »

Le directeur Ma regarde fixement Song Bin, assis en face de lui. Chaque ride de son visage vieillissant semble pleine de poussière... *Les traits recouverts de suie autour de la bouche tordue de Père. Mère couchée près de lui, la tête blottie sous son aisselle, les yeux fermés. De ma manche, j'essuie l'écume pleine de pesticides et les morceaux de poulets à moitié digérés qui sortent de leur bouche. S'ils étaient encore de ce monde aujourd'hui, ils pourraient se promener main dans la main durant la célébration du Rêve des Noces d'Or avec les autres couples...* Le regard rivé sur Song Bin, Ma sent

un goût amer monter dans son estomac... *Je ne sais pas comment mes parents se sont rencontrés ni pourquoi ils se sont mariés. Je ne dispose que des informations notées dans le dossier personnel de mon père. Nom : Ma Lei. 1922 : naissance dans le comté de Ping, province de Shaanxi. 1939 : rejoint l'armée. 1947 : rejoint le Parti communiste. 1949 : mariage avec Zhu Mei. 1957 : nomination au poste de chef de comté de Ziyang. 1959 : commet une erreur politique et se voit rétrogradé au poste de contrôleur du grain dans le village de Yaobang. 1960 : rappelé à Ziyang pour travailler à la Division des Affaires financières du comté. 1968 : mort des suites d'une maladie.*

Au-delà de ces détails sommaires, le directeur Ma sait que son père a étudié dans une école missionnaire et que, grâce aux notions d'anglais qu'on lui a enseignées, lorsqu'il a par la suite servi durant la guerre de Corée, il a pu interroger les prisonniers américains et faire l'inventaire des biens pillés, grâce à quoi il a rapidement été promu chef de régiment. Ma Daode se revoit en train de jouer aux échecs avec son père dans leur avant-cour durant les premiers jours de la Révolution culturelle, avant qu'il ne devienne la cible de persécutions. Cherchant à interrompre le fil de ses pensées, il détourne les yeux du bouddha de jade qui pend au cou de Song Bin et dit, hébété : « Je suis bien d'accord, Song Bin. Le ballet est la discipline parfaite pour promouvoir le Rêve Chinois. Dès que l'Unité de Surveillance d'Internet aura fusionné avec notre bureau, la supervision des rêves fera partie intégrante de notre travail quotidien. Nous allons enregistrer, classer et contrôler les rêves de chaque individu et commencer à travailler sur une puce neuronale appelée Implant du Rêve Chinois, qui viendra remplacer les rêves privés par le Rêve Chinois collectif. Entre-temps, nous devons renforcer le contrôle de l'opinion publique en ligne et des réseaux sociaux, pour obtenir de la part des citoyens des réponses adéquates aux problèmes du jour...

— Inutile de nous raconter votre travail journalier en détail, directeur Ma. Concentrez-vous sur les projets à grande échelle, l'interrompt le chef Ding d'un ton sec. Revenons-en au ballet. La Fédération des Arts doit absolument s'investir à cent pour cent cette fois et engager nos meilleurs auteurs et chorégraphes. Promouvoir le Rêve Chinois à travers la littérature et les arts du spectacle reste le meilleur moyen d'atteindre le cœur des masses. »

Le directeur Ma s'en veut d'avoir changé de sujet. Son cœur bat à tout rompre. Il se pince la main droite et se concentre sur le

bruissement de l'air conditionné au fond de la pièce.

Le président Zhang, de la Fédération des Arts, passe la main sur la nappe bleue et dit : « Oui, nous sommes partants, chef Ding. Nous venons de lancer un concours de poèmes sur le Rêve Chinois ; notre projet littéraire le plus ambitieux à ce jour. Nous comptons également ajouter plus de contenu relatif au Rêve Chinois sur notre site. » Le président Zhang aime à écrire des poèmes à ses heures perdues. Lui aussi a connu la rééducation à Yaobang durant la Révolution culturelle. Comme ils regrettaient tous deux de n'avoir pas été à l'université, Ma Daode et lui se sont lancés dans un cursus d'un an pour étudier les arts libéraux il y a quelques années. Ma Daode se souvient qu'à Yaobang, Zhang aspergeait de lindane l'entrejambe de son pantalon pour éloigner les moustiques. Il dégageait une odeur si forte que personne n'osait s'approcher de lui. Inquiet, il sent les souvenirs pousser dans sa mémoire comme des champignons après la pluie. *Si mon passé continue de resurgir comme ça, se dit-il, je vais finir par craquer.*

« Promouvoir le rêve à travers la poésie, s'exclame le maire Chen. En voilà une riche idée ! »

Sa voix résonne dans la pièce circulaire. Certains membres du Parti sont avachis au fond de leur chaise, les yeux fermés ; d'autres regardent leur téléphone ; seuls quelques yeux noirs sont fixés sur les dirigeants à l'avant. Le directeur Ma fait défiler sa liste de contacts, sélectionne le nom de Hu et lui envoie : TU ENREGISTRES ? Hu lui répond : OUI. Celui-ci est assis dans les premières rangées. Les taches de lumière qui se reflètent sur ses lunettes vacillent comme la flamme d'une bougie.

« Remplacer les rêves personnels par le Rêve Chinois collectif constitue l'objectif principal de notre Parti », dit le maire Chen. Tandis qu'il marque une pause pour reprendre son souffle, il entend quelqu'un qui tapote sur son téléphone. « C'est vous qui envoyez un texto, directeur Zhao ? Je vois que vous avez le nouvel iPhone. Faites attention à ne pas envoyer des poèmes érotiques groupés : vous ne voulez tout de même pas finir à la Maison de retraite du lac Sud ! » La maison dont il parle est située dans une vallée près du mont de la Dent-de-Loup. Il s'agit d'une ancienne usine militaire de compresseurs à air qui sert aujourd'hui de prison pour les cadres importants du Parti, condamnés pour avoir manqué à leur devoir. On y trouve un

terrain de golf et un lac où l'on peut pêcher. Des années plus tôt, la région regorgeait de maladies causées par les moustiques. C'est là que Ma Daode et ses camarades de classe ont passé les vacances de mi-semester à ramasser des cacahuètes. À leur retour, quand ils ont formé l'Escouade de Combat qui ne Craint ni le Ciel ni la Terre, ils ont dû se battre avec les autres classes pour obtenir la peinture, les pinceaux et le papier ciré dont ils avaient besoin pour faire des affiches et des tracts. « ... le Rêve Chinois encourage les masses à adopter un socialisme aux caractéristiques chinoises. Rien à voir avec le genre de lavage de cerveaux qui a eu lieu durant la Révolution culturelle... » La voix du maire s'est estompée jusqu'à n'être plus qu'un bourdonnement si sourd qu'il semble venir d'une autre pièce. Le directeur Ma regarde autour de lui, mais il ne voit personne parler. Il se demande si le bruit ne provient pas de l'intérieur de sa propre tête. Le son devient vraiment nasillard, à présent. Il observe les jeunes secrétaires élégamment habillées distribuer des bouteilles d'eau minérale. La plus jeune, Liu Qi, ressemble à une hôtesse de l'air dans son tailleur bleu marine. Quand elle est venue lui demander un emploi, il lui en a tout de suite donné un car il jouait aux cartes avec son père, Liu Dingguo, quand ils étaient en rééducation au village de Yaobang.

*Durant un festival de la mi-automne, Liu Dingguo a invité notre groupe de jeunes à manger dans la maison en terre de ses parents. Il voulait quelque chose à grignoter avec les bières, alors il a escaladé la clôture pour voir ce qu'il pourrait voler à sa voisine. Quelques secondes plus tard, il est revenu avec des radis qui séchaient dans son jardin. Il les a laissés tomber sur la table et a dit : « Quelle roublarde, cette femme ! Elle a dit qu'elle était trop malade pour travailler aux champs, mais elle n'est pas malade du tout ! Elle est assise chez elle à manger des œufs sur le plat ! »*

Le directeur Ma reçoit un autre message : LES GOUTTES DE PLUIE SONT LES LARMES DES NUAGES. MES MESSAGES SONT LE SIGNE DE MON DÉSIR POUR TOI. Il se rend compte qu'il a déjà envoyé ce même message à sa plus vieille maîtresse, Li Wei, la semaine dernière, et il se promet de ne plus piquer de poèmes d'amour sur Internet.

À son grand agacement, il aperçoit Yuyu qui lui envoie des œillades aguicheuses. *Comme elle est naïve*, se dit-il. *Ces gamins d'une vingtaine d'années ne connaissent rien des dangers de la politique ; la moindre erreur peut ruiner la vie de quelqu'un.* Durant sa dernière année au village de Yaobang, la police est entrée en trombe dans sa salle de

classe pour arrêter une de ses élèves âgée de douze ans dénommée Fang. Plus tard, il a appris que le seul crime de celle-ci avait été de gratter un peu de plâtre d'une statue de Mao pour faire durcir son tofu. Tout à coup, Ma Daode se rend compte que, lorsqu'il insérera l'Implant du Rêve Chinois dans son cerveau, tous ces souvenirs qui ne cessent de refaire surface sans prévenir seront directement envoyés au Ministère de la Supervision. À cette idée, il se met à transpirer. Il lui a fallu des années pour s'élever du Bureau des Affaires générales à son poste actuel. Il a dû apprendre le bon ton et les bonnes tournures de phrases à employer lors de réunions comme celle-ci. Il se demande si les divagations décousues dans lesquelles il vient de se plonger ne sont pas le signe de sa chute imminente. Il se gratte le nez et murmure : « Tel un crabe jeté dans l'eau bouillante, dès que tu commences à chauffer au rouge, tu meurs. » Cet adage, qui lui est venu dans un restaurant de fruits de mer tandis qu'il pensait à la nature précaire de la réussite, a rencontré un franc succès en ligne. Il se dit qu'il résume parfaitement sa situation actuelle.

« Ces seize projets ont un sacré potentiel ! dit le maire Chen en regardant sa montre. Pour les planifier et les mettre à exécution, nous aurons besoin des efforts concertés de tous les départements. À présent, j'invite Zhu Zhen à nous parler du Symposium international sur le Rêve Chinois auquel elle a assisté à Shanghai.

— Je me suis rendu à ce symposium et j'ai rédigé ce rapport à mon retour, l'interrompt le chef Ding en saisissant le document sur la table, visiblement furieux que le maire ait pris le contrôle de la réunion. On vous a remis une copie à chacun, et vous devriez tous le lire avant de passer à la suite. Je peux d'ores et déjà vous annoncer que le congrès s'est achevé sur la conclusion générale que le Rêve Chinois constitue une déclaration de guerre contre le concept occidental réactionnaire de démocratie constitutionnelle. »

L'air conditionné semble avoir cessé de fonctionner. Une odeur de tabac froid dans la pièce renvoie Ma Daode à Yaobang... *Le vieux Yi, qui s'occupait de l'étable, fumait du tabac sec roulé dans des feuilles de journal. Sa hutte de terre était si petite et sombre qu'il n'avait nulle part où accrocher un portrait de Mao, mais mes camarades l'accusaient quand même de manquer de respect au Grand Timonier et l'ont dénoncé aux forces armées du comté. Le paquet de tabac qu'il a laissé derrière lui après son arrestation a fait de moi un fumeur à vie.*



Pour essayer de revenir au moment présent, le directeur Ma marmonne : « Nous devons conquérir la forteresse des rêves, éradiquer tous les rêves passés et promouvoir le nouveau rêve national. Tous les rêves doivent se conformer aux règles, tous les rêves doivent être soigneusement inspect...

— Vous parlez dans votre sommeil, directeur Ma », dit le maire Chen d'un air renfrogné en lui envoyant un coup de coude dans les côtes.

Le directeur Ma bondit de son siège et continue à haute voix avec une détermination féroce : « À partir de maintenant, tous les individus, peu importe leur rang, devront me soumettre leurs rêves et leurs cauchemars pour qu'ils soient examinés et approuvés. S'ils ne respectent pas les règles, tous leurs rêves passés et futurs seront considérés comme illégaux ! » Il sent la sueur couler à nouveau sur ses tempes. Il se tait et observe la marée d'yeux noirs en face de lui.

## Allongés dans le même lit, à rêver des rêves différents

REGARDE LES NUAGES QUI PASSENT DANS LA BRISE, HUME LE PARFUM DES FLEURS SAUVAGES ET LAISSE TON ESPRIT S'APAISER... Avant d'entrer dans son appartement, le directeur Ma efface ce message qu'il vient de recevoir et dont il oublie instantanément l'expéditeur.

Debout dans le salon, sa veste sur l'épaule, il se demande pourquoi tout lui semble si étrange. Sa femme ne tarde pas à lui expliquer : « Tu t'es pris un coup de sabot sur la tête ou quoi ? Ça fait des années que tu n'es pas rentré avant six heures et demie ! » Juan, les cheveux relevés en un chignon, épluche un monceau de haricots verts. Une paire de chaussons rouges, deux bassines en émail et la stéréo portative qu'elle emportera ce soir à sa répétition de danse de l'éventail sont posées par terre près d'elle. De retour d'Angleterre, où ils ont installé leur fille dans ses quartiers étudiants, Ma Daode et sa femme ont renvoyé la bonne. Ils ne reçoivent que rarement des invités, de peur que ceux-ci ne voient les cadeaux que Ma Daode a reçus en échange de faveurs politiques et le dénoncent à l'Unité Anticorruption. Maintenant qu'ils ne sont plus que deux dans ce grand duplex, l'endroit semble vide, alors ils ont tendance à se limiter au salon, meublé d'un canapé en cuir quatre places et d'une énorme télévision à écran plat. Ils ont même branché une bouilloire électrique pour n'avoir pas à aller jusqu'à la cuisine pour faire du thé. Sur la table basse qui trône au milieu de la pièce, le sac plein de brèmes que Juan vient de rapporter du marché diffuse une odeur aigre.

Le directeur Ma s'enfonce dans le canapé en cuir et observe le poisson rouge qui nage dans l'aquarium de verre sous la télévision. Ses yeux globuleux lui rappellent sa mère, debout sur un banc, les yeux révoltés de terreur tandis que des adolescents de la Garde Rouge lui

criaient des injures. Le cœur lourd, il détourne le regard vers le poisson noir et sa queue qui s'étend derrière lui comme une longue crinière de cheveux... *Les cheveux de la petite Fang étaient aussi noirs que ça. De tous mes élèves à Yaobang, c'était la meilleure calligraphe. Elle adorait écrire des slogans politiques au tableau. On l'a arrêtée une semaine après son douzième anniversaire. Quand elle est revenue de détention, elle n'a pas quitté sa maison pendant trois jours. Le quatrième, j'ai vu son corps flotter à la surface de l'étang du village, sa longue crinière de cheveux étendue autour de sa tête. Le slogan qu'elle avait écrit au tableau le jour de son arrestation est toujours gravé dans ma mémoire : TOUS LES ENFANTS DOIVENT REJOINDRE LA RÉVOLUTION ET DÉDIER LEUR VIE AU PARTI...* L'année dernière, le vieux Yang – le père de Fang – a obtenu le droit d'élever des poissons dans l'étang du village. Avant que le gouvernement n'essaye de démolir Yaobang le mois passé, Ma Daode lui a rendu visite. Sa femme ne parle plus. Durant la campagne de réforme agraire menée par les communistes durant la montée au pouvoir de Mao, elle a vu des paysans confisquer la terre de son père et battre sa mère à mort à mains nues, et elle ne s'est jamais remise de ce traumatisme. Elle ne peut rien faire d'autre que nettoyer le sol, nourrir ses poulets et préparer du gruaud de maïs. Avant de se noyer, Fang aimait à emmener sa mère se promener sur les bords de la rivière.

« Lorsque tu es heureux, prends conscience que le bonheur est fugace, et lorsque tu es triste, dis-toi que la tristesse aussi n'est pas éternelle. » Ma Daode veut enregistrer sur son téléphone cette maxime qui a germé dans son esprit, mais il se dit : *Non, je ne viens pas de l'inventer. Quelqu'un me l'a envoyée hier.* Il sent les gouttes de sueur perler sur la paume de sa main, qu'il essuie sur sa manche.

« Alors, j'ai entendu dire que tu avais perdu les pédales pendant la réunion de ce matin, dit sa femme, se réjouissant de son infortune.

— Qui te l'a dit ? » Ma Daode sent ses souvenirs qui poussent comme des bambous et l'enferment de tous côtés.

« Tout le monde te surveille. À quoi tu joues en perdant ton temps à essayer de contrôler les rêves des gens au lieu de faire ton travail ? Et puis, qu'est-ce que tu fais dans ce bureau stupide ? Le Département de Logistique militaire croule sous l'argent depuis qu'il est devenu Bureau du Logement. Même les chefs du Bureau de Prévention des tremblements de terre sont plus riches que vous. Pourquoi est-ce que tu ne limites pas la casse en prenant ta retraite anticipée ? Si tu

continues à ce poste, tu finiras en prison, comme tous ces avocats qui défendent les droits de l'homme. » Quand Juan parle, sa bouche se tord toujours sur le côté.

« Ils ne m'enverraient pas à la Maison de retraite du lac Sud ! Ce n'est pas possible ! » La bedaine de Ma Daode se plisse tandis qu'il se penche pour attraper la télécommande.

À la télévision, un avocat raconte à un journaliste local : « Le gouvernement municipal doit mettre fin à la violente politique d'accaparement des terres. Il n'a aucun droit de vendre la terre des paysans à des promoteurs cupides... »

« Mais si le gouvernement ne vend pas les terres, comment va-t-il payer le salaire de tous les fonctionnaires et les bureaucrates ? grommelle Ma Daode en baissant le son.

— Tu as amassé trois propriétés et tu ne cesses de courir après les femmes : tu mérites de finir au lac Sud », lui dit son épouse qui revient de la cuisine, les cheveux fumants de vapeur. Ma Daode fixe le poisson frit sauce aigre-douce qu'elle a posé devant lui sur la table. Il repense au texto qu'il a supprimé avant de rentrer et se souvient qu'il venait de Yuyu. Il a peur qu'elle ne manigance quelque chose. Elle est venue dans son bureau après le travail cet après-midi et lui a demandé de rédiger un document officiel dans lequel il affirmait son amour pour elle, puis elle lui a fait signer avec son empreinte de pouce et le sceau officiel du Bureau du Rêve Chinois. Il comprend à présent pourquoi Song Bin porte autour du cou un bouddha de jade sur lequel sont gravés les mots CHANGE TA MALCHANCE EN BONNE FORTUNE. Lui aussi a dû rencontrer des problèmes similaires avec des maîtresses mécontentes et apprendre à surmonter patiemment les tempêtes.

Juan revient avec un bol de haricots frits. « Quand tu me faisais la cour, tu prenais toujours la tête du poisson et tu me laissais le reste, dit-elle en s'asseyant. Et aujourd'hui, regarde ! Tu te jettes sur le plat avec tes baguettes et tu gardes toute la chair pour toi !

— C'est parce qu'à l'époque je me fichais du poisson : je ne cherchais qu'à pêcher ton affection ! répond-il avec un sourire forcé.

— Je parie qu'avec ta jeune maîtresse, tu prends la tête », dit-elle en baissant les yeux sur son assiette pour éviter son regard. Depuis le départ de leur fille, ils se disputent tout le temps. Pour couper court à leurs querelles, Ma Daode finit en général par quitter l'appartement en trombe et passer la nuit dehors, ce qui ne fait qu'excéder Juan plus

encore.

« N'écoute pas les fausses rumeurs qui circulent sur moi, répond Ma Daode tout en mâchonnant sa nourriture pour paraître imperturbable. Si tu te préoccupes de ce que tu es aux yeux des gens, tu finiras par mourir dans leur bouche.

— Garde tes aphorismes minables pour ta petite copine, grogne-t-elle en se resservant des haricots. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas engager un détective pour t'attraper la main dans le sac. Je n'étais pas jalouse quand j'étais jeune, et je le suis encore moins maintenant. Tous les mêmes, les hommes. Quand ils sont pauvres, ils veulent une femme, et une fois riches, ils veulent un harem. Quelle perte de temps. » Ma Daode devine que Juan est au courant pour Yuyu, mais pas pour les autres.

Juan a des plaques dans le cou à cause des fruits de mer. Ma Daode et elle grappillent chacun leur tour la chair du poisson jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le crâne, les arêtes et la queue.

« Le groupe de jeunes instruits prévoit de se réunir samedi prochain, dit-elle. Comme c'est toi qui t'en es le mieux sorti, tu devrais organiser ce dîner.

— Très bien. Je vais réserver une table au Parfum des Cent Fleurs, répond Ma Daode.

— Pas encore une de tes boîtes de nuit sordides ? » s'exclame Juan. La légère réaction allergique s'étend jusqu'à son visage. « Pourquoi faut-il toujours que tu sois entouré de jeunes femmes ? Tu te prends pour Ximen Qing dans *Fleur en fiole d'or*, avec ses six femmes et ses dix concubines ?

— Mais c'est le meilleur restaurant de la ville ! On peut y asseoir trente personnes dans les salons privés et commander ce qu'on veut. » Il lève les yeux sur le générique de *Jadis quand tu m'aimais* et se sent de meilleure humeur en pensant à toutes les femmes qui l'attendent ce soir.

« Ah, j'ai failli oublier : une boîte de gâteaux de lune est arrivée de la part du P.-D.G. des Dix Mille Fortunes. Je l'ai cachée sous le lit de Ming », dit Juan avant de monter la chercher.

Ma Daode regarde son téléphone et lit un message de la jeune enseignante de maternelle, Changyan : ENVOIE-MOI UNE BLAGUE COCHONNE – VITE ! Il lui transfère immédiatement celle que l'agente immobilière Wendi lui a envoyée ce matin : UN PAYSAN SE REND EN

VILLE POUR ACHETER DES PRÉSERVATIFS, MAIS LORSQU'IL ARRIVE À LA PHARMACIE, IL NE TROUVE PLUS LE MOT ET DEMANDE : « MADEMOISELLE, VOUS AVEZ DES SACS PLASTIQUES POUR PÉNIS ? »

Juan apporte la boîte jusqu'à la table et l'ouvre. L'intérieur en satin rouge reflète un éclat rosé sur son visage. « Ah, il sait que j'aime les gâteaux de lune, dit Ma Daode, une lueur dans les yeux. Je vais en goûter un. » Il attrape un gâteau, le casse en deux, mais à la place de la farce se trouve un petit lingot d'or massif. « Zut ! maugrée-t-il. J'avais bien envie d'un vrai gâteau de lune. Ceux que le comté de Wuwei nous a envoyés sont atroces : ils sont pleins de viande en conserve. »

Lorsque Juan ouvre la partie inférieure de la boîte, son visage prend une teinte plus rouge encore devant les liasses de billets de cent yuans arborant le visage de Mao. « Il doit y avoir au moins quarante mille là-dedans, estime-t-elle à vue d'œil. Il a sûrement une grosse faveur à te demander.

— Oui, il m'a prié de trouver un poste pour son frère au Département du Commerce et de l'Industrie. Quel hypocrite ! Il n'arrête pas de dire qu'il faut cultiver l'esprit du communisme et s'opposer au mercantilisme, mais en coulisses il passe toutes sortes d'accords avec des hommes d'affaires douteux. » Ma Daode lève les yeux sur l'écran et change de chaîne.

« Je ne serais pas surprise s'il était nommé adjoint au maire l'an prochain. Il sera présent à la réunion d'Orient Rouge, alors surveille tes paroles devant lui. » Elle regarde la pile de lingots cachée derrière les gâteaux en miettes ; chacun d'entre eux ressemble à une petite brique de souci. « Où est-ce qu'on les cache ? Le grenier est plein. Au fait, je t'ai dit que ta sœur travaille pour une entreprise de vente directe, maintenant ? Elle vend des kits de divination et des breloques porte-bonheur. Elle me harcèle pour que je lui présente de nouveaux clients, mais c'est clairement une arnaque. Donne-lui cet argent et dis-lui de me laisser tranquille.

— Elle est folle ou quoi ? Le gouvernement a classé la divination comme une "superstition féodale" et menace de l'interdire. Ces grigris, c'est du vol. Les escrocs achètent des sacs en cuir médiocre à cent yuans, ils les estampillent "sac porte-bonheur" et ils les vendent dix fois plus cher. Quoi qu'il en soit, la bonne fortune ne s'achète pas avec de l'argent ou des amulettes : la destinée ne s'écrit que par le labeur. » Ma Daode est content de cette nouvelle maxime. Il se décrotte le nez et

envoie valser le résidu sur le sol.

La sonnette retentit. Dans un mouvement de cohésion tacite, Juan recouvre vite la boîte de gâteaux avec un journal et Ma Daode la cache dans le placard. Sa femme colle son œil au judas : c'est Hong, l'épouse de Song Bin.

« On y va ! Il est déjà sept heures ! » dit-elle d'un ton joyeux en entrant dans l'appartement. Elle porte une jupe plissée de danseuse flamenco et un rouge à lèvres plus clair que celui qu'elle avait hier. Elle s'assied sur le sofa et admire ses longs ongles vernis de violet. Ma Daode tapote le téléphone qui vibre dans sa poche et regarde Juan disparaître à nouveau à l'étage.

« Song Bin est déjà rentré ? demande-t-il à Hong.

— Non, il rentre toujours tard, comme toi, répond-elle sans quitter ses ongles des yeux. Les employés du Bureau de la Courtoisie semblent avoir plus de travail que tout le monde. Il doit sans arrêt rester le soir pour assister à des réunions d'urgence.

— Allume la télévision, si tu veux. Juan n'en a pas pour longtemps », dit Ma Daode. Il fonce à la salle de bains pour lire ses messages.

QU'EST-CE QUE TU FAIS, M. RÊVE COCHON ?

Ma Daode lève au ciel ses yeux de crapaud et écrit : JE ME PRÉPARE POUR LA RÉUNION DE DEMAIN. ET TOI ? Il trouve très confortable la lunette de toilette japonaise chauffante qu'il a récemment installée.

DU SHOPPING EN LIGNE. JE VIENS DE M'ACHETER UNE PAIRE DE SANDALES ITALIENNES. TOUT LE MONDE PARLAIT DE TOI CET APRÈS-MIDI À LA MAISON CÉLESTE.

C'EST TOI QUI M'AS DISTRAIT. À QUOI TU JOUAIS EN M'ENVOYANT DES MESSAGES PENDANT UNE RÉUNION ? QUEL MANQUE DE BON SENS POLITIQUE. Tandis qu'il se remémore sa diatribe décousue lors de la réunion d'aujourd'hui, il a du mal à respirer, comme si quelqu'un fourrait sa poitrine de paille.

HÉ, TU N'AS PAS À M'ENGUILLANDER, TU N'ES PLUS MON PATRON. DEMAIN IL VA FALLOIR QU'ON AVOUE TOUT SUR NOTRE RELATION.

NE FAIS PAS L'IDIOTE. JE VIENDRAI TE VOIR DEMAIN SOIR, AVEC UNE BOUTEILLE DE XIJIU MILLÉSIMÉE.

PARCE QUE CE SOIR TU VOIS UNE AUTRE FEMME, C'EST ÇA ? JE NE SUIS QUE TA MAÎTRESSE NUMÉRO TROIS OU QUATRE, N'EST-CE PAS ? EH BIEN LAISSE-MOI TE DIRE QUE J'EN AI PLUS QU'ASSEZ, DIRECTEUR MA ! DEMAIN JE VAIS REMETTRE TA DÉCLARATION D'AMOUR SIGNÉE À LA COMMISSION

DE DISCIPLINE, ET ON VERRA BIEN QUEL GLORIEUX AVENIR NOUS RÉSERVE TON RÊVE CHINOIS !

ARRÊTE TES BÊTISES ! TU COMMENCES À M'AGACER. Ma Daode se met à paniquer.

JE VOUDRAIS M'ENVOLER DANS L'AU-DELÀ ET BOIRE LE BREUVAGE D'AMNÉSIE DE LA VIEILLE FEMME SUR LE PONT DU DÉSESPOIR.

TU PERDS LA TÊTE ! NE SOIS PAS FÂCHÉE CONTRE MOI, JE T'EN SUPPLIE. À l'idée qu'elle puisse envisager le suicide, il sue à grosses gouttes.

DEPUIS QUE J'AI COMMENCÉ À TRAVAILLER À LA MAISON CÉLESTE, JE N'AI PAS EU UNE SEULE JOURNÉE TRANQUILLE. JE VEUX PARLER À TA FEMME ET TOUT LUI RACONTER.

J'AI LA TENSION QUI GRIMPE, CHÉRIE. IL FAUT QUE JE PRENNE MON MÉDICAMENT. À PLUS TARD. Un frisson lui parcourt le dos tandis qu'il serre dans le poing son téléphone encore chaud. « Maîtresse », « amante », « concubine » : on entend souvent ces mots lors des procès des fonctionnaires corrompus. Si l'une de ses maîtresses le dénonçait aux autorités, il perdrait son poste et ses privilèges et devrait retourner à la case départ. D'ordinaire, il gère ce genre de situations sans problème, mais les souvenirs perturbants qui lui reviennent depuis peu l'embrouillent tellement que même ce minuscule souci paraît insurmontable. Dès qu'il entend sa femme et Hong refermer la porter derrière elles, il sort de la salle de bains et retourne sur le sofa.

Il reçoit un autre texto. QU'EST-CE QUI SE PASSE ? POURQUOI TU NE M'AS PAS APPELÉE ? Il regarde la petite icône de sa plus vieille maîtresse, Li Wei, à côté du message, et il se rend compte qu'il ne l'a pas vue depuis près d'un mois. Au cours des deux dernières semaines, il a couché avec Wendi et Changyan en alternance, et même s'il sait qu'il aurait mieux valu éviter, il a vu Yuyu deux fois. Il décide de convoquer toutes ses maîtresses à un rendez-vous et d'établir de nouvelles règles de base. Il se demande avec laquelle il devrait dormir ce soir. Li Wei est tout en bas de sa liste. Non, ça devrait être Yuyu ; elle est sur le point de le dénoncer. Peut-être qu'il devrait l'emmener chez Li Wei. Ils vivraient alors une véritable « nuit de débauche bienheureuse », comme diraient les anciens...

*Nous n'avions pas assez d'argent pour payer le cercueil de mes parents, alors ma sœur a mis en gage un cadre et une bassine de cuivre. Elle a envisagé de vendre aussi les brogues bicolores de mon père, toujours impeccablement cirées même s'il ne les portait que rarement, mais elle a préféré me les donner. Avec les trente yuans qu'elle a récoltés, on a acheté un cercueil minable en*



*contreplaqué. Maintenant que je suis riche, je pourrais faire déplacer les os de mes parents dans un tombeau de pierre, si je savais où les trouver. Depuis qu'on a enterré le cercueil dans le bosquet près du village de Yaobang, de nombreux Gardes Rouges ont été inhumés au même endroit et on ne pouvait plus différencier les tombes les unes des autres. Pour les survivants, ce bosquet est devenu un lieu cauchemardesque.*

« Le cygne s'envole, et jamais ne revient / Je repense au passé, et mon cœur se sent creux », se récite Ma Daode en enfilant ses chaussettes. *Pourquoi suis-je hanté par tous ces souvenirs, toutes ces visions oniriques de mort et de violence ?* Le passé et le présent ne cessent d'entrer en conflit dans sa tête. La nuit dernière, il a rêvé d'un endroit qu'il n'a jamais vu auparavant. Un couloir d'hôpital. La partie inférieure des murs était peinte en vert et une colonne de fourmis blanches rampait sur le sol pourpre. Au bout de ce couloir se trouvait la pièce où l'on stockait les documents au Bureau du Rêve Chinois. Il a ouvert la porte et s'est vu, lui-même, assis tête baissée devant un écran, en train de taper le rapport annuel du Bureau, le corps enveloppé d'une couche de moisissure blanche et duveteuse. Il entendait les enfants jouer au basket dehors et sentait l'odeur nauséabonde de putréfaction qui émanait de son double. Soudain, il a vu un garçon à la joue entaillée qui le regardait droit dans les yeux, le sang à la bouche. Wendi lui a pincé le nez pour essayer de le réveiller et lui a murmuré : « Qu'est-ce que tu as dit ? De qui veux-tu venger la mort ? »

Ma Daode jette un œil sur les restes de poisson et les haricots roussis sur la table, et il se souvient de la cantine de l'école à Yaobang. Ce n'était pas vraiment une cantine, mais une simple pièce équipée d'une cuisinière dans la maison en terre d'un villageois qui avait péri sous les tirs croisés lors d'une bataille sur les bords de la rivière. Deux cents recrues de l'Orient Rouge ont été envoyées au combat à l'époque, uniquement armées de quatre grenades chacune. Seules trente en sont revenues vivantes.

Avant de passer la porte, Ma Daode se regarde dans le miroir de l'entrée, colle un pistolet imaginaire sur sa tempe et se dit : « Dépêche-toi de créer l'Implant du Rêve Chinois pour que tous ces foutus cauchemars disparaissent. »

## Les rêves s'évaporent, et les richesses s'écoulent

Le directeur Ma regarde par la vitre de sa voiture les champs qu'il a labourés à l'époque où il était un jeune instruit. Le soleil de plomb du mois d'août a roussi une rangée de jeunes arbres plantés le long de la rivière Fenshui. Derrière, il voit l'imposant entrepôt de brique rouge construit dans les années 1920 près d'une jetée où les jonques des villages en amont récupéraient leur cargaison sur le chemin de Ziyang. La rivière est désormais trop peu profonde pour que de gros navires y circulent, mais à l'époque de la Révolution culturelle, elle regorgeait de bateaux et du bruit des coups de feu. Les factions rivales se battaient pour prendre le contrôle des berges afin d'assurer l'acheminement de leurs provisions jusqu'à leurs troupes à Ziyang. C'est là que l'Orient Rouge et le Million de Guerriers Courageux se sont livrés leurs plus sanglantes batailles.

Lors d'un affrontement en mai 1968, une unité de l'Orient Rouge basée à la centrale électrique s'est alliée à une faction de paysans et d'étudiants de classe moyenne de l'École secondaire du Drapeau Rouge pour reprendre le contrôle du quai. Ils se sont approchés en barque tout en envoyant des obus à balles sur l'entrepôt rouge et ils ont accosté sur la jetée. Une douzaine d'ouvriers se sont jetés sur le rivage et ont chargé l'entrepôt avec des mitrailleuses en criant : « Les forces ennemies doivent se rendre ou mourir ! » Mais les membres du Million de Guerriers Courageux étaient prêts. Ils ont lancé des grenades sur la jetée et y ont mis le feu, puis ils ont tiré sur tous les ouvriers de l'Orient Rouge qui se jetaient à l'eau et envoyé des canots à moteur pour bloquer leur retraite.

*Quatre jours plus tard, notre unité s'est rendue à l'entrepôt à bord de*

tanks pour lancer une contre-attaque. Quand on est arrivés, on a découvert une centaine de cadavres enflés et noircis coincés sous la jetée... Ma Daode observe l'entrepôt rouge, et une odeur de chair en décomposition lui monte au nez. ...On leur a organisé un service funèbre. Une fille est montée sur un banc de pierre et a récité son poème dans un mégaphone : « Je meurs, maman / Dis au Million de Guerriers Courageux qu'aucun crime contre l'humanité n'échappera au châtement de l'Histoire. » On avait allumé des centaines de bâtons d'encens pour essayer de masquer l'odeur, mais elle était si forte que la fille s'est arrêtée au bout de deux lignes pour vomir.

De l'autre côté de la rivière, il aperçoit la zone industrielle de Yaobang. Le bosquet a récemment été abattu pour laisser place à une route qui se prolonge en un pont d'acier en construction. La zone industrielle finira par s'étendre de l'autre côté de la rivière, doubler en taille et recouvrir tout Yaobang. Les villageois ont organisé des manifestations acharnées contre le projet de développement et les travaux ont été suspendus ces six derniers mois, mais le gouvernement a décidé que Yaobang devait être démoli aujourd'hui, et comme Ma Daode y avait vécu durant la Révolution culturelle, le maire Chen l'a envoyé pour convaincre les habitants d'évacuer leurs logements sans faire de vagues.

Lors d'une réunion organisée par le Bureau des Démolitions la veille au soir, le directeur Ma a appris que le gouvernement avait offert à Yaobang une plus grosse compensation qu'à n'importe quel autre village démoli du comté. Mais comme ils habitent près de Ziyang, les fermiers se sont enrichis durant la dernière décennie en vendant des champignons, des herbes et des volailles à la ville, et ils ont construit des maisons de trois étages qui valent d'après eux bien plus que la somme que leur proposent les autorités. Se sont ensuivis des conflits sans fin. Le directeur Ma n'a pas d'autre choix que de serrer les dents et tout donner pour les faire changer d'avis.

Il se souvient qu'un an après son départ du village, il est rentré rejoindre sa troupe de propagande pour jouer la scène finale de *La Fille aux cheveux blancs*. Il a interprété le rôle du héros prolétaire tandis que Juan jouait celui de sa fiancée, la paysanne à la chevelure blanche. Après l'avoir secourue dans la grotte et vaincu le vilain propriétaire, il l'a conduite vers un radieux avenir communiste en faisant des bonds et des pirouettes sur scène avec une telle grâce que le public en était stupéfait. Dans la soirée, le secrétaire Meng, chef du village, l'a invité à

dîner avec Juan. Il leur a servi du vin et des légumes frits et a même fait tuer un poulet en leur honneur. Les villageois se sentaient fiers que les jeunes instruits dont ils s'occupaient depuis si longtemps aient atteint un tel succès.

La longue route de béton sur laquelle on conduit Ma Daode à bord d'un Land Cruiser japonais a été construite en 1978, au début de la période de réforme économique. Les pluies rendaient très boueux l'ancien chemin de terre au bord de l'eau. Lorsque Ma Daode est arrivé avec onze autres adolescents de Ziyang, il a tellement glissé dans la boue qu'il a fini par retirer ses chaussures en toile et marcher jusqu'au village pieds nus, tout en regardant les fesses de la fille qui marchait devant lui et qui deviendrait sa femme. Ce premier soir, le secrétaire Meng a remis à chacun des jeunes instruits une pierre à aiguiser sculptée à la main. Quatre ans plus tard, quand il a reçu la lettre officielle qui le renvoyait à Ziyang, Ma Daode s'est rendu au bout de la jetée, a pris la pierre dans son sac et l'a lancée dans la rivière aussi loin qu'il a pu.

Dans le lointain, il aperçoit le slogan de la Révolution culturelle LES FORCES ENNEMIES DOIVENT SE RENDRE OU MOURIR peint sur un mur qui délimite le nouveau périmètre de la zone industrielle. Tandis que la voiture poursuit son chemin, il se rend compte que c'est lui qui barbouille le passé sur le présent.

*Dès que la fille sur le banc de pierre a commencé à vomir, tout le monde s'y est mis. Puis on a fait sortir de l'entrepôt cinq Guerriers Courageux en sale état sur la jetée et on les a forcés à s'agenouiller en les frappant à l'arrière du genou. Tan Dan, un garçon au regard dément, a levé son Mauser en l'air et annoncé que l'Orient Rouge avait perdu cent vingt camarades et que leur mort devait être vengée. Il s'est approché des captifs, leur a tiré une balle dans la tête à chacun et les a envoyés valser dans la rivière. Après son départ, il ne restait plus sur le quai que la moitié d'un crâne qui dégoulinait de sang frais.*

Le directeur Ma demande à son chauffeur, M. Tai, de s'arrêter sur le bas-côté, puis il sort, joint les mains et prend de grandes inspirations pour essayer de se vider la tête. Il ne veut pas que ses visions cauchemardesques le distraient de sa tâche matinale. Les ouvriers de démolition qui ont essayé de raser le village le mois dernier ont été si brutalement agressés que plusieurs d'entre eux ont dû être hospitalisés et ont failli y rester. Aujourd'hui, à midi, une unité opérationnelle composée de policiers armés, d'agents municipaux et d'ambulanciers

entrera dans le village pour faciliter l'évacuation. Sur la route devant lui, le directeur Ma aperçoit des drapeaux rouges qui claquent au vent sur le toit plat d'une fausse maison faite de parpaings et de contreplaqué.

« Remontez dans la voiture, s'il vous plaît, directeur Ma, lui demande son secrétaire, Hu. Vous avez un déjeuner à une heure avec le gérant de l'Hôtel de la Prospérité pour parler du parrainage du Rêve des Noces d'Or, et il ne faut pas que nous soyons en retard.

— On est obligés d'aller plus loin ? dit nerveusement M. Tai. Et si les villageois nous forçaient à sortir de la voiture ? » Doté d'un long cou fin, il porte un élégant costume occidental. Un jeune homme du Bureau des Démolitions est assis près de lui sur le siège passager.

« Roulez, n'ayez pas peur, dit le directeur Ma. J'ai été envoyé ici comme jeune instruit durant la Révolution culturelle, alors ils nous traiteront avec respect. » Il téléphone au chef Zhao, directeur du Bureau des Démolitions, et au directeur Jia, chef de la Sécurité publique, qui se trouvent dans la voiture derrière eux, et leur dit : « On entre en premier. Restez là. Je vous appellerai si on a besoin de vous. »

Le Land Cruiser s'arrête devant la maison de béton ornée de drapeaux rouges. Avant que le directeur Ma ne parte ce matin, son réseau d'informateurs lui a appris que cette maison factice servait de QG aux manifestants et que les tours de guet alentour ne contenaient que des briques, des barres de fer et des bidons d'essence ; ils pourraient donc facilement en venir à bout. La fausse bâtisse se trouve juste à l'entrée du village. Trois poteaux télégraphiques couchés bloquent la route plus loin, et des drapeaux rouges et des bannières dépassent des arbres de part et d'autre. Dans les environs, les champs sont pleins d'autres demeures factices que les fermiers ont construites au cours des derniers mois dans l'espoir de les faire passer pour vraies et toucher une compensation plus importante. Ces grandes cahutes n'ont ni marches ni électricité et servent principalement à abriter les cochons et faire pousser des champignons. Même si de nombreux villageois travaillent à l'usine en ville, peu d'entre eux ont osé quitter Yaobang récemment de peur qu'on saisisse leurs terres en leur absence. Pour protéger leur propriété, ils ont créé une Ligue de défense du territoire et montent la garde en alternance dans chacune des tours de guet. Ils ont réussi à repousser l'équipe de démolition la dernière fois, mais ce n'était pas une victoire franche pour autant. Vingt villageois

ont été arrêtés et trente hospitalisés. Les champignons dans la cabane de Gao She ont été jetés dans les champs et un bulldozer a balancé de la terre dans l'étang, tuant ainsi les poissons rouges du vieux Yang. Ma Daode a été informé qu'en prévision de l'assaut d'aujourd'hui, Genzai, le fils du vieux Yang, a construit un canon et transformé sa camionnette de livraison en un blindé de fortune.

Un groupe de villageois s'avance et leur dit : « Pas de voiture dans l'enceinte du village.

— Dites au secrétaire Meng de venir nous voir », crie le directeur Ma en sortant du Land Cruiser. Au-dessus de la porte de la maison en béton, une bannière indique : TOUR DE GUET DE LA LIGUE DE DÉFENSE DU TERRITOIRE. Il jette un œil par la fenêtre sans vitre et aperçoit des paysans en train de jouer au mah-jong. Au cours du mois dernier, le secrétaire Meng lui a téléphoné de nombreuses fois pour le supplier de convaincre le gouvernement d'épargner Yaobang. Le directeur Ma a transmis sa lettre d'appel, mais il soupçonne les entrepreneurs d'avoir bien généreusement graissé la patte du maire Chen, car l'équipe de démolition a reçu l'ordre strict de raser tout le village aujourd'hui. Le directeur Ma sent son courage le quitter. Son cœur bat à tout rompre.

« Le secrétaire Meng est malade. Il est chez lui, au lit, annonce un jeune homme au crâne rasé du fond de la pièce.

— Laissez-moi parler à Genzai, alors, le chef de la Ligue de défense du territoire », répond le directeur Ma en passant un peu plus la tête par la fenêtre.

— C'est moi, Genzai », dit le jeune homme. Il s'approche de lui. « Attendez, c'est vous le vieux Ma ? Comment avez-vous fait pour engraisser autant ? » Genzai a l'air aussi grand que son père, le vieux Yang, mais ses sourcils et son front évoquent plutôt au directeur Ma le portrait de Fang, sa sœur noyée.

« Ah, Genzai, c'est toi ! dit Ma en adoucissant le ton de sa voix dans l'espoir de se faire mieux voir. Ton cher père, le vieux Yang, était comme un père pour moi. Il se porte bien, j'espère ?

— Père m'a dit que depuis que vous êtes devenu fonctionnaire municipal, vous avez oublié vos vieux amis de Yaobang. » Genzai sort de la fausse bâtisse et porte une cigarette à sa bouche.

« Comme dit le proverbe : "Quand tu bois de l'eau, n'oublie jamais qui l'a puisée." Le village de Yaobang est toujours très cher à mon cœur, sois-en sûr. » Le directeur Ma espère que s'il gagne la confiance

de Genzai, le reste du village suivra.

« Eh bien, dites à vos amis du Bureau des Démolitions d'aller se faire voir, alors, rétorque Genzai. À moins qu'ils ne cèdent à nos demandes, nous ne les laisserons pas passer dans le village. »

Quand Ma Daode est arrivé sur place en tant que jeune instruit, il a dormi chez le vieux Yang pendant des mois avant la construction de la nouvelle école. C'était une petite maison de brique rouge cloisonnée en trois pièces par des murs en terre. La pièce centrale ne contenait qu'une cuisinière, quelques outils agricoles et des paniers en osier, et le vieux Yang lui a réservé un petit coin, séparé par un paravent de bambou. Fang, âgée de huit ans à l'époque, s'agenouillait souvent devant le réchaud pour mettre de l'eau à bouillir. Genzai est né peu après l'arrivée de Ma Daode. Aujourd'hui, dans sa chemise grise et son pantalon de Nylon, il ressemble à un commis de commune.

Sur le vieux téléphone que Ma Daode utilise uniquement pour les conversations avec sa maîtresse Li Wei, il reçoit un texto d'elle qui dit : CHAQUE MATIN JE TE SERVIRAI DU PAIN, DU LAIT ET DES ŒUFS DURS. AVEC MOI À TES CÔTÉS, TOUS TES SOUCIS DISPARAÎTRONT... Il aimerait pouvoir éteindre son téléphone et ne pas avoir lu ces messages, mais comme il a prêté son autre portable au chef Zhao, il a besoin de le laisser allumé.

« L'extension de la zone industrielle est une aubaine pour vous tous, dit le directeur Ma avec un grand sourire. On vous logera dans des appartements dans le nouveau village à seulement deux kilomètres d'ici et on vous donnera des postes bien payés à l'usine. Regardez le pont en construction. Ce sont des ingénieurs étrangers qui l'ont conçu, et ce sera le premier pont d'acier au-dessus de la rivière Fenshui : une entrée splendide pour les visiteurs qui viennent à Ziyang.

— Quel culot, directeur Ma ! Les villageois de Yaobang se sont occupés de vous pendant quatre ans, mais maintenant que vous êtes fonctionnaire, au lieu de payer votre dette, vous venez détruire nos foyers ! Sale ingrat ! » Ma Daode reconnaît cet homme. Son père avait été classé comme « ancien riche paysan » durant la Révolution culturelle. Il est allé chez eux une fois. Les murs chaulés, le sol de brique impeccable et la théière en terre évoquaient la vie plus simple d'un lointain passé.

Le directeur Ma envisage de se lancer dans le discours qu'il

travaille dans sa tête depuis un moment, mais il ne veut pas le gâcher pour un si petit public. Il se tourne vers l'homme à l'air le plus sympathique, le vieux facteur, et lui dit : « Pouvez-vous demander à tous les villageois de venir ? J'ai des choses importantes à vous dire.

— Si qui que ce soit essaye de détruire la maison de mes ancêtres, je l'affronterai jusqu'à la mort, crie un jeune homme coiffé d'une casquette rouge, debout derrière Genzai. Les vingt villageois arrêtés la dernière fois auraient dû être relâchés aujourd'hui, mais on n'a toujours pas de nouvelles d'eux. » Ma Daode sait que cet homme est un informateur. Les autorités lui ont promis que si la démolition se passait comme prévu, il obtiendrait le poste de chauffeur du directeur de la zone industrielle.

Dingguo, le vieil ami du directeur Ma, arrive avec un gros bandage autour de la tête et crie : « On n'a pas besoin que tu joues les négociateurs ! » Lors des derniers affrontements avec l'équipe de démolition, Dingguo s'est pris un coup de matraque sur la tête en essayant de les empêcher d'arrêter son fils. Le directeur Ma sait qu'il a besoin de l'avoir de son côté. Même si Dingguo a quatre ans de moins que lui, sa chevelure est complètement blanche. Ma Daode se souvient que Dingguo aimait à l'accompagner se promener et lui dire d'où venaient tous les chiens du village.

« Ça fait plaisir de te voir, Dingguo, mon frère. Essayons de trouver un compromis. » Ma Daode veut commencer par lui rappeler qu'il a trouvé à sa fille, Liu Qi, un poste dans le gouvernement municipal.

« Inutile de discuter avec des fonctionnaires corrompus comme vous, dit l'informateur à la casquette rouge. Vous ne comprenez pas : si nous ne pouvons pas cultiver nos terres, nos tracteurs et nos charrues vont rouiller jusqu'à l'os.

— Toi, tu te gaves de mets raffinés maintenant, Ma Daode, mais nous ne sommes que de modestes paysans. Si tu confisques notre terre, nous n'aurons plus rien. Comment veux-tu que nous achetions des maisons dans le nouveau village avec la maigre compensation que tu nous offres ? » Même si Dingguo a les cheveux blancs et la peau ridée, quand son visage se froisse de colère, il ressemble à un enfant.

« Et les liasses de billets que vous cachez sous votre lit ? Pourquoi vous ne nous en donneriez pas quelques-unes ? » dit un homme du nom de Liu Youcai. Son grand-père a construit l'entrepôt rouge. Après la prise de pouvoir par les communistes, ses parents l'ont légué à l'État



et se sont installés dans la remise orientée plein nord, où il fait chaud l'hiver et frais l'été. C'est un petit homme rusé à la peau rougeaude et aux yeux sombres et hypnotiques. Dès la construction du temple taoïste sur le mont de la Dent-de-Loup, il a obtenu une licence pour installer un stand de bonne aventure à l'entrée, et grâce à ses gains il a pu se payer une Volkswagen et une maison de deux étages avec des panneaux solaires. Les villageois viennent souvent le voir pour lui demander des conseils, et dès que quelqu'un veut partir chercher du travail à la ville, on le consulte pour lui demander de choisir une date de départ favorable.

Liu Youcai balaie l'assemblée du regard, attend que tout le monde se taise, puis se tourne vers le directeur Ma et dit : « Nous avons appris que le village serait rasé à midi. Personne n'est mort la dernière fois que les équipes de démolition sont venues pour nous expulser, mais si les bulldozers reviennent, nous nous battons jusqu'au bout. Ils t'ont envoyé pour nous baratiner et qu'on accepte de partir, n'est-ce pas ? Si tu remportes ce combat, tu seras sans doute nommé secrétaire municipal du Parti. Si tu échoues, tu garderas ton poste. Mais nous, si nous perdons, on se retrouvera vagabonds, déracinés, et on passera le reste de nos vies à faire des allers-retours en prison tout en exigeant en vain des réparations. Qu'avons-nous à gagner dans cette affaire ? Au mieux, des postes minables d'ouvriers sur la zone industrielle. Mais pense à ce que nous avons à perdre : le vieux temple bouddhiste, le temple ancestral historique du clan Liu, les maisons de brique noire uniques avec leur cour centrale, l'acacia millénaire. Nos ancêtres Liu ont choisi cet endroit pour bâtir le village en raison de son emplacement propice, avec la chaîne de montagnes au nord tel un dragon protecteur et la rivière de vie au sud. Au cours des deux derniers siècles, le village a vu naître quatre grands érudits et trois fonctionnaires de comté. Nous avons choisi de défendre Yaobang jusqu'à la mort, non pas pour sauver notre gagne-pain mais pour préserver notre héritage et les tombes de nos ancêtres. Je suis désolé, directeur Ma, mais nous n'accepterons pas ta misérable compensation.

— Arrêtez de vous raccrocher à vos pauvres rêves de clans, répond le directeur Ma. Embrassez le Rêve Chinois, puis le Rêve Global, et le monde sera à nous. Vous pourrez partir en Europe et vivre dans le château ou la propriété de votre choix.

— Vous croyez que vous pouvez nous avoir avec ces conneries ?

hurle Genzai. Vous n'avez qu'à y aller vous faire voir, en Europe, et passez le bonjour à votre ami Karl Marx tant que vous y êtes. On connaît nos droits. Vous vous souvenez du discours du président Xi Jinping la semaine dernière ? Regardez, on en a peint une citation sur ce mur : TOUT FONCTIONNAIRE QUI CONFISQUE VIOLEMMENT DES TERRES ET NUIT AUX INTÉRÊTS DES PAYSANS SERA TENU RESPONSABLE DE SES ACTES.

— On a entendu dire qu'une centaine d'officiers de police et quatre-vingts agents antiémeute ont été déployés de Ziyang et Zigong aujourd'hui, mais nous n'avons pas peur. Nous avons le soutien du président Xi Jinping lui-même ! » L'homme qui crie du toit de la fausse maison s'appelle Guan Dalin, responsable des ventes de l'usine de béton de la zone industrielle. Capable de finir une bouteille d'alcool de riz d'une seule traite, c'est le seul homme du village à avoir réussi à épouser une femme qui possède un titre de séjour intérieur.

Le directeur Ma se sent oppressé, mal à l'aise, comme un cygne coincé dans un poulailler. C'est la première fois de sa carrière qu'il fait face à une telle hostilité.

« Nous sommes prêts pour la guerre, dit Genzai. Nous avons peint un grand portrait du président Xi hier. Il est sur le toit. Quand on l'aura déployé sur le mur, on verra si les bulldozers oseront s'approcher. Saviez-vous que le président a passé sept ans dans cette province en tant que jeune instruit ?

— On l'a envoyé au nord de la province, il n'a de connexion avec personne ici, répond le directeur Ma. Avez-vous entendu parler de la période de violence au début de la Révolution culturelle, avant que les Gardes Rouges ne soient dissous et envoyés à la campagne ? À l'époque, même la mort ne suffisait pas à s'échapper de cet enfer. Cet entrepôt rouge était plein de cadavres. Des mouches vertes attirées par l'odeur s'agglutinaient sur les briques en nuées si importantes que le bâtiment entier prenait une teinte émeraude. Il y avait des corps étendus partout. Mes chers compatriotes, j'ai tout vu de mes yeux. J'ai vu deux enfants des deux factions ennemies crier "Longue vie au président Mao" avant de se tirer mutuellement dans la tête. Il ne faut pas rejouer les tragédies du passé. Plus de trois cents Gardes Rouges et ouvriers rebelles sont enterrés dans le bosquet là-bas. » Sentant qu'il s'enfonce à nouveau dans le passé, le directeur Ma arrête de parler et ferme la bouche.

« Cette “Rébellion culturelle”, ou quel que soit son nom, on n’en connaît rien, dit Gao Wenshe, le jeune fermier qui fait pousser des champignons. Tout ce qu’on sait, c’est que ce village est le nôtre, et si quelqu’un essaye de nous dégager, on se battra jusqu’à notre dernier souffle. »

Le directeur Ma se tourne vers un jeune homme au nez percé, vêtu d’un jean et d’un T-shirt noirs, et lui demande : « Quel est ton nom ? Je ne t’ai jamais vu auparavant.

— Pas la peine de poser la question, je ne suis pas d’ici, rétorque celui-ci en agitant son téléphone d’un geste dédaigneux.

— Sa mère, Juduo, nous a beaucoup aidés, dit Genzai. Elle est partie à Zigong il y a quelques années pour enseigner dans le secondaire. Depuis que le gouvernement nous a envoyé le préavis d’expulsion, elle est revenue de nombreuses fois pour nous apprendre des choses sur l’expropriation des terres.

— Tu es le fils de Juduo ? dit le directeur Ma au jeune homme sur le ton le plus sympathique possible. Je l’ai bien connue. Elle aime chanter des opéras révolutionnaires, n’est-ce pas ? Je me souviens qu’à la grande réunion organisée pour condamner *Au bord de l’eau* comme roman bourgeois, elle a chanté cette merveilleuse réplique : “J’ai plus d’oncles que je ne peux en compter, tous loyaux et rouges de cœur.”

— Comment osez-vous parler de ma mère, espèce de gros porc ! grogne le jeune homme avec mépris. Nous avons des seaux pleins de fumier à vous faire bouffer, vous et les autres gorets qui vous accompagnent. » La foule éclate de rire. Ma Daode aimerait rire aussi, mais quand il pense que dans moins de deux heures tous ces gens seront arrêtés, blessés ou battus à mort, sa mâchoire se crispe de terreur.

« Juduo fait partie des vingt personnes arrêtées ici la semaine dernière et qui sont toujours en prison », dit Liu Youcai, dont les yeux ne brillent plus.

La foule continue de grossir. Le téléphone du directeur Ma n’arrête pas de vibrer, mais il a peur d’y répondre. Il ne sait pas quoi faire. À midi, le réseau téléphonique sera bloqué. Il sait qu’il a été envoyé ici uniquement pour le côté théâtral, pour que le gouvernement puisse prouver qu’il était prêt à négocier. Qu’il arrive à persuader les villageois de quitter les lieux ou pas, Yaobang sera détruit quoi qu’il arrive.

Il allume une cigarette, tire une longue bouffée et regarde le mont de la Dent-de-Loup et le champ qui s'étend à ses pieds jusqu'à la forêt sombre. *Un soir, après dix heures de dur labeur, notre bande de jeunes instruits s'est réunie au bout de ce champ pour jurer allégeance au président Mao. Juan tremblait tellement de fatigue qu'elle a laissé échapper par inadvertance son Petit Livre rouge. Sachant que sa vie serait en danger si quelqu'un remarquait que ce recueil sacré des pensées de Mao était tombé dans la boue, je l'ai ramassé en vitesse et le lui ai rendu. Heureusement, il y avait tellement de drapeaux rouges et de seaux autour de nous que personne n'a rien vu. Cette nuit-là, elle est venue me voir dans mon lit, m'a dit qu'elle avait perdu un gant dans le champ et m'a demandé de lui prêter ma torche. Je suis allé l'aider à le retrouver, et pour me remercier de lui avoir sauvé la mise plus tôt dans la journée, elle m'a conduit dans la forêt sombre.*

Le directeur Ma connaît bien le slogan sur la bannière rouge accrochée de l'autre côté de la route : FAISONS DU RÊVE CHINOIS UNE RÉALITÉ ET BATTONS-NOUS JUSQU'AU BOUT POUR DÉFENDRE NOTRE TERRITOIRE. C'est exactement ce que son équipe et lui doivent accomplir au travail chaque jour.

Le puissant soleil a réduit la terre en une fine poudre qui recouvre la route. Dès qu'une moto passe, un nuage de poussière jaune s'élève dans les airs. Le directeur Ma décide qu'il est temps de réciter son discours. Il doit bien y avoir une centaine de villageois sur place à présent. Un petit groupe s'est approché du Land Cruiser pour admirer son intérieur luxueux et discuter avec l'homme du Bureau des Démolitions. Le directeur Ma grimpe sur le toit d'une carcasse de voiture, porte à sa bouche le mégaphone que Hu lui a remis et dit : « Mes chers compatriotes, je m'appelle Ma Daode et j'ai passé quatre ans ici durant la Révolution culturelle à travailler dans les champs et enseigner à l'école du village. Avant cela, durant la Grande Famine, j'ai vécu ici avec mes parents pendant six mois. J'aime ces montagnes et ces rivières autant que vous, et j'admire votre détermination à les protéger. Je ne suis pas venu ici pour vous forcer à évacuer, ce n'est pas mon rôle. Non, je suis simplement venu vous prévenir que l'équipe de démolition arrive à midi. Si vous résistez, vous devrez en subir les conséquences : la misère, la perte de vos logements et même la mort. Mais si vous partez sans violence et acceptez d'être temporairement relocalisés ailleurs, des centaines de postes vous tendront les bras sur la nouvelle zone industrielle. Le Rêve Chinois de Renouveau National

sera en marche ! Mes chers compatriotes... »

« N'essaie pas de nous entourlouper ! crie Dingguo, furieux de la trahison de son vieil ami. Le gouvernement a promis soixante-dix millions de yuans de compensation, mais nous n'en avons reçu que neuf cent mille, ce qui fait moins de mille yuans par personne. Si tu nous prends notre terre, comment veux-tu que les fermiers gagnent leur vie ? Durant la première phase d'expansion de la zone industrielle, quarante villageois ont été engagés, mais la moitié d'entre eux a déjà été virée. Cette deuxième phase n'est qu'une fausse promesse de plus.

— Qu'est-ce qui vous donne le droit de confisquer la maison de nos ancêtres ? crie une vieille femme au milieu de la foule en agitant sa canne en l'air.

— Eh bien, la moitié d'entre vous a signé le contrat de relocalisation volontaire », répond Ma. Il sait que le village a été construit par la vénérable famille Liu quand elle est arrivée de la province de Shanxi. Le temple ancestral du clan Liu contient une pierre datant de la dynastie Song sur laquelle on peut lire : SUR LA ROUTE ANCIENNE, NOUS DISONS ADIEU À LA TERRE DES SOPHORAS. / À MILLE LI EN AVAL DE LA RIVIÈRE, LES BOIS REGORGENT DE SENSATIONS. / AU PIED DU MONT DE LA DENT-DE-LOUP BATTU PAR LA PLUIE, NOUS FONDONS NOTRE FOYER.

« Mais si vous nous expulsez de force aujourd'hui, tous ceux qui ont signé perdront leur droit à une compensation, fait remarquer un jeune homme. Quelle arnaque !

— Le gouvernement fricote depuis des années avec des entrepreneurs corrompus, dit une femme qui porte un sac de courses. Regardez où ça nous a menés ! La rivière Fenshui a pris la couleur du thé noir, elle est pleine de poissons morts. Quand on se sert de son eau pour irriguer nos champs, tous les semis meurent. »

Le directeur Ma sent sa gorge se serrer. « De nouvelles directives environnementales nous ont forcés à fermer l'usine de béton. C'est pour cette raison que les travailleurs ont dû être licenciés. Mais la seconde phase va se concentrer sur les technologies de pointe, et les nouveaux emplois seront bien plus stables. Si vous voulez une vie meilleure, il vous faut abandonner certaines choses. Nous vous paierons un bon prix pour vos terres, mais n'espérez pas d'argent pour les fausses maisons que vous avez bricolées dans ces champs.

— À Yiniao, les cabanes n'avaient pas de fenêtres, et pourtant le gouvernement a versé une compensation, crie le responsable des ventes Guan Dalin du haut du toit.

— Votre nouveau village sera construit là-bas, au pied du mont de la Dent-de-Loup, dit le directeur Ma en pointant du doigt au loin. Les plans ont été homologués. Dans à peine deux ans, vous pourrez vous rendre à vos nouveaux emplois sur la zone industrielle puis rentrer en bus, profiter d'une bonne douche chaude et regarder la télévision dans vos nouveaux appartements. Vous vivrez alors le Rêve Chinois ! » Ma gesticule avec tant de passion qu'il manque de perdre l'équilibre.

« Encore cette histoire de rêve ! On ne pourra jamais s'offrir ces appartements clinquants avec la maigre pitance que vous nous offrez. Je vous préviens, si vous n'arrêtez pas de nous harceler, je monte dans un bus et je me fous le feu comme ce type l'autre jour. » Guan Dalin fait allusion à un fermier du village voisin qui s'est immolé par les flammes dans un bus bondé pour protester contre la confiscation de ses terres.

« Dites à l'équipe de démolition que j'ai apporté un seau de gazoil, et s'ils osent entrer dans ma maison, je me mettrai le feu aussi. » L'homme d'âge mûr qui vient de parler porte un treillis militaire, une paire de jumelles autour du cou et tient un labrador en laisse.

« Cet homme s'est pris un coup sur la tête la dernière fois », murmure l'informateur à Ma. Il enlève sa casquette rouge et essuie la sueur sur son front. « La voiture sur laquelle vous vous tenez lui appartient. »

Un groupe d'hommes sort de la maison de béton en chantant : « C'est notre terre natale. Chaque graine de son sol nous appartient. Si un ennemi essaie de la confisquer, nous nous battons jusqu'à la mort... » Tout le monde connaît ces chants datant de la Révolution culturelle depuis qu'ils passent à nouveau à la radio de temps à autre. Ma Daode se souvient avoir chanté la même chanson sur la terrasse de la tour du Tambour à Ziyang en agitant son drapeau de l'Orient Rouge. À l'époque, il suait tout autant du cuir chevelu qu'aujourd'hui. « Écoutez-moi, mes chers concitoyens, crie-t-il. Deux unités de policiers armés de balles réelles vont prendre le village d'assaut à midi. Vous n'avez aucune chance contre eux. Comme dit le proverbe : "Un bras ne peut jamais battre une jambe." Rendez-vous maintenant et soyez sûrs que le gouvernement prend vos intérêts très à cœur.

— Il y en a marre de ces conneries ! dit Dingguo en se saisissant d'une bêche. Rien de ce que tu pourras dire ne nous fera changer d'avis. Nous sommes prêts à mourir pour notre village. Nous avons juré que si quelqu'un devait périr aujourd'hui, les autres s'occuperaient des enfants qu'il laisserait derrière lui. Tu as de la chance d'avoir un lien avec le village, sinon nous t'aurions cassé la gueule. Maintenant, dégage de là, et dis à tes patrons que nous ne nous rendrons jamais. »

Ma Daode sait de Liu Qi que le frère de Dingguo a lui aussi été arrêté lors du précédent assaut. Il avale une grande gorgée d'eau de la bouteille que lui tend Hu et dit : « On ne touchera pas au temple de la Lumière de Bouddha ni au temple ancestral, je vous en fais la promesse. Seuls le cimetière et les vieilles maisons doivent être détruits. Ensuite, nous déplacerons le village là-bas et vous pourrez recommencer à vivre normalement. Mes chers compatriotes, saisissez cette opportunité ! Des chemins s'ouvriront à tous ceux qui chassent le doute. Le printemps éternel attend ceux qui laisseront derrière eux tous leurs soucis !

— Vous voyez ce couteau de cuisine ? dit une femme avec un herpès labial en sortant de la maison de béton. Si le chef Zhao ose s'approcher de moi, je lui tranche la bite ! »

Du toit, Genzai crie : « Et qu'est-ce que tu en feras une fois rentrée chez toi ? » Tout le monde ricane et les chiens se mettent à aboyer.

Ma Daode se souvient d'avoir traîné le secrétaire Meng sur la place du village pour une séance de dénonciation. Un autre jeune instruit lui a posé un crachoir sur la tête et tous les villageois se sont mis à rire. Il reconnaît le même rictus sur les visages qui l'entourent aujourd'hui. Il essaie de revenir à l'instant présent, mais ses souvenirs sont tels des ballons de football à la surface d'un étang : plus il les enfonce, plus ils remontent. « Mes chers compatriotes, crie-t-il à pleins poumons. Pour protéger les acquis de la révolution, votre garnison doit être démantelée. Quiconque s'oppose aux directives révolutionnaires du président Mao sera éliminé. »

Soudain, il se souvient du jour où il se trouvait devant le quartier général du Million de Guerriers Courageux à la fin de la période de violence. La façade du bâtiment était ornée de la citation préférée de Mao tirée du *Rêve dans le pavillon rouge* : SEUL CELUI QUI N'A PAS PEUR DE MOURIR SOUS LES MILLIERS D'ENTAILLES PEUT OSER DÉSARÇONNER

L'EMPEREUR. Il l'avait peinte lui-même l'année précédente. Sur des barricades en sacs de jute se trouvaient les trois cents munitions que sa faction venait de restituer. La défaite avait empli son cœur de détresse. Durant ses premiers mois à Yaobang, où on l'a envoyé quelques semaines plus tard, il a eu tellement de mal à dormir sans une arme à la main qu'il se réveillait souvent au beau milieu de la nuit, pris de panique, sans pouvoir se rendormir.

« Comment ça, "les directives du président Mao" ? répond Liu Youcai avec dédain. Nous sommes sous l'empire du président Xi, maintenant !

— Oui, pardon, je voulais dire : le Rêve Chinois du président Xi apportera de la joie à la nation tout entière ! » Incapable de savoir si les mots qu'il emploie proviennent de la bonne époque, le directeur Ma descend de la voiture d'un bond nerveux et remet le mégaphone à Hu, puis il regarde son téléphone et constate qu'il est midi moins dix. Au loin, il entend déjà le grondement des bulldozers et des camions qui arrivent. Ce bruit lui rappelle celui du Million de Guerriers Courageux le jour où ils ont parcouru la rue de la Victoire, fusils en l'air, et rassemblé tous les gens aux alentours : les garçons qui distribuaient des prospectus, les passants, les ennemis de classe qui creusaient des fossés au bord de la route, pour les conduire sur la place publique près de la tour du Tambour, pendant qu'une autre escouade postée sur le toit de la poste centrale tenait la foule en joue.

*Du balcon supérieur de la tour du Tambour, le commandant du Million de Guerriers Courageux a crié : « Vous avez osé nous attaquer, vous les salopards de l'Orient Rouge ? Si vous ne vous rendez pas, on va tous vous rafler. » Il portait un gros manteau militaire et un pistolet à la ceinture. Comme il était le seul Garde Rouge de Ziyang à avoir assisté à un des rassemblements de Mao à Pékin, et que son père était général, il faisait un chef tout trouvé.*

*Chun-le-Bigleux se trouvait près de moi sur la place. Il a levé un prospectus en l'air et crié : « Gardes Rouges, ennemis conservateurs, l'Orient Rouge ne se rendra jamais. Nous défendrons les directives révolutionnaires de Mao jusqu'à la mort ! » Une seconde plus tard, deux coups de feu sonores ont retenti, ses genoux ont lâché et il s'est effondré au sol. Dans ma poche, je serrais encore dans la main le paquet de cartes qu'il m'avait donné et auquel manquait le roi de trèfles. Il m'a regardé et a dit : « Est-ce que je vais mourir ? » « Je ne sais pas », ai-je répondu. Il a marmonné, la voix fuyante :*



*« Je vais me changer en cadavre, je le sens. Ne m'enterre pas. Ne... » Il a essayé de cligner des yeux le plus longtemps possible, jusqu'au moment où il n'a plus pu les fermer.*

Pour rompre le fil de sa pensée, le directeur Ma regarde le temple de la Lumière de Bouddha. C'est un vieux bâtiment de brique grise surmonté d'un grand toit de tuiles jaunes, qui abritait cent ans plus tôt le corps embaumé d'un ancêtre des Liu qui avait atteint le statut de bodhisattva.

Tandis que les bulldozers approchent, la terre se met à trembler et les villageois se dispersent. Les jeunes hommes grimpent sur le toit de la maison de béton tandis que les femmes et les enfants se replient dans les ruelles.

Le téléphone du directeur Ma vibre. LIS DONC CELLE-CI, MON AMOUR : UN HOMME VOIT UNE PUBLICITÉ QUI DIT : « PAS LA PEINE DE PASSER SUR LE BILLARD POUR AVOIR UN PLUS GROS PÉNIS. ENVOYEZ-NOUS VITE UN CHÈQUE. » IL EN ENVOIE UN ET QUELQUES JOURS PLUS TARD IL REÇOIT UN COLIS, L'OUVRE ET DÉCOUVRE... UNE LOUPE !! Avant même que Ma ait le temps de sourire, il entend Liu Youcai qui lui crie : « Si Ma Lei pouvait te voir nous trahir ainsi, il se retournerait dans sa tombe ! » Ma se hâte d'effacer le texto, et il entrevoit le visage de son père tordu en une grimace morbide. Il se souvient que l'hiver il portait toujours une veste noire matelassée et l'été une longue tunique blanche. Après sa condamnation en tant que « droitier » en 1959 parce qu'il avait accusé le système d'agriculture collective du Grand Bond en avant de Mao d'avoir causé la famine qui ravageait la meilleure partie de la Chine, on l'a suspendu de son poste de chef du comté de Ziyang et envoyé à Yaobang pour contrôler la récolte et la distribution du grain. Au lieu de céder, il a continué de critiquer le système et écrit un article dans lequel il expliquait que les récoltes de maïs avaient diminué de moitié depuis la collectivisation des fermes. Les villageois admiraient son honnêteté et sa bravoure, et même s'ils ont reçu l'ordre de le persécuter, ils l'ont laissé tranquille. Huit ans plus tard, quand Ma Daode a dû partir à la campagne pour sa rééducation, il a pu utiliser les relations de son père pour obtenir une place à Yaobang. Comme c'est le village le plus près de Ziyang, tous les Gardes Rouges de la ville espéraient y être envoyés.

Le rugissement des bulldozers en approche fait trembler Ma Daode. Derrière eux, il voit défiler les camions de policiers armés à

travers les nuages de poussière.

« Partons d'ici, Hu. J'ai essayé de les aider, mais la gentillesse ne paie pas. » Hu se hâte de faire signe au chauffeur. Le Land Cruiser fait demi-tour et Ma Daode voit en reflet sur le pare-brise l'affreux visage ensanglanté qui hante ses rêves. *Le jour d'après la mort de Chun-le-Bigleux sur la place devant la tour du Tambour, nous avons foncé dans la poste centrale à bord d'un camion blindé. Je suis monté dans la benne à l'arrière et j'ai lancé des grenades sur les Gardes Rouges postés sur le toit.*

Le directeur Ma regarde le pont en construction sur la Fenshui et pense aux corps enterrés sur l'autre rive, là où se trouvait le bosquet. *Un matin, nous avons attaché trois Guerriers Courageux à l'arrière du camion, à côté des corps de nos six camarades décédés. Le plus grand était une brute que je connaissais depuis l'école primaire. Les enceintes crachaient bien fort l'hymne de l'Orient Rouge : « Ils enfoncent un couteau ensanglanté dans notre gorge et nous prennent pour morts, mais nous ne mourrons jamais ! Le drapeau de l'Orient Rouge flottera toujours sous le vent amer et la pluie écarlate... » Le garçon qui a écrit les paroles était mort au combat la semaine précédente. Dans le bosquet, nous avons détaché nos prisonniers et les avons forcés à creuser une tombe pour les cadavres, et nous les avons enterrés vivants. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Avant de remettre la terre, nous avons poignardé deux des captifs. Nous allions poignarder la brute aussi, mais nous avons eu peur qu'il crie « Longue vie au président Mao » quand le couteau pénétrerait dans sa poitrine, alors nous lui avons fourré des brindilles dans la bouche et nous l'avons enterré vivant avec les huit défunts.*

SI TU ÉTAIS UNE LARME DANS MON ŒIL, JE NE PLEURERAI PLUS JAMAIS, DE PEUR DE TE PERDRE... Le directeur Ma ignore ce dernier message, et sur le téléphone qu'il tient de son autre main, il tape : MAIRE CHEN, MALGRÉ MES EFFORTS POUR LES PERSUADER, LES VILLAGEOIS REFUSENT D'ÉVACUER. En l'envoyant, il remarque que le réseau faiblit, alors il rédige en vitesse un autre message pour Wendi, l'agente immobilière : JE VIENDRAI TE VOIR CE SOIR POUR TE BAISER À MORT, suivi d'une ligne d'emojis énervés.

Une brique atterrit sur le toit du Land Cruiser. Au moins, elle n'a pas traversé le pare-brise.

Derrière un muret de terre, un canon de fortune tire des os de poulet et des préservatifs pleins de ciment en poudre. Les policiers armés lèvent leurs boucliers en plastique le temps de se protéger, puis ils les baissent à nouveau. Les jeunes caïds de la police municipale,

vêtus de T-shirts noirs, se déchaînent sur la foule à grands coups de matraques en bois. Le directeur Ma est maintenant coincé entre deux camionnettes de police et une ambulance.

Il lève les yeux sur le toit plat de la maison en béton et voit Genzai déployer un énorme portrait du président Xi Jinping. « Il est aussi gros que l'affiche que vous avez commandée pour le Rêve des Noces d'Or, fait remarquer Hu. Ça a dû leur coûter une fortune de le faire plastifier. » Lors du commando suicide de l'Orient Rouge sur la poste centrale, les camarades de Ma ont lu les mots LONGUE VIE AU PRÉSIDENT MAO sur la grande bannière en travers de l'entrée et se sont figés sur place. *Moi aussi j'avais peur de toucher ce slogan rouge sacré, mais j'ai dit aux autres que si nous n'attaquions pas, nous allions mourir, alors nous avons rampé sous la bannière. Une fois de l'autre côté, l'un des nôtres s'est pris un coup de brique sur la tête et il est mort sur le coup.*

« Ne vous attaquez pas encore à la maison de béton, dit Ma Daode aux hommes dans les bulldozers. Descendez le portrait de Xi Jinping d'abord. » Il est soulagé de voir que les pensées dans sa tête correspondent à présent aux paroles qui quittent sa bouche. Une odeur de pourrissement qui semble provenir à la fois du passé et du présent se répand dans ses poumons. Le responsable des ventes Guan Dalin se tient près de Genzai sur le toit et agite le drapeau national. Quelques jeunes hommes, revenus de leurs usines en ville, sont montés sur les barricades à l'entrée du village et filment la scène sur leurs portables.

« Rappelez-vous : nous avons pour but d'évacuer le village sans bain de sang, crie le chef des policiers municipaux. Nous devons avancer vite cette fois et ne pas refaire les erreurs commises la semaine dernière au village de Xiaozhai. » La coupe à l'iroquoise qu'il s'est faite ce matin ne va pas avec son uniforme officiel. Les membres de son équipe ont enfilé des casques de sécurité jaunes et les bergers alsaciens noirs aboient sur les chiens du village. Même si la bataille n'a pas encore commencé, le directeur Ma revoit les pieds de chaise pris dans les branches et les rues de Ziyang jonchées de briques et de cadavres après une autre attaque contre le Million de Guerriers Courageux. *Nous avons transporté nos camarades morts jusqu'à la rivière, lavé le sang sur nos mains, enfilé des uniformes propres et organisé une cérémonie de commémoration au pied de la tour du Tambour. Les corps de nos ennemis gisaient autour de nous. Sous le soleil de juin, ils avaient enflé et répandaient une odeur nauséabonde. Une fille morte avait des mouches plein le visage et*

*un emballage d'esquimau collé dans les cheveux. Après l'affrontement d'aujourd'hui, il n'y aura pas de cadavres sur la route. Les ambulances équipées de sacs mortuaires sont là pour les embarquer ; il y a même des cages pour les éventuels animaux orphelins.*

Dingguo se fait traîner hors de la maison et plaquer au sol. « Allez vous faire foutre en Sibérie, bande d'enfoirés ! crie-t-il aux policiers. Que vos filles crèvent de froid chez les ours polaires !

— Menottez-moi ce connard et balancez-le dans la camionnette », dit le chef de la police municipale, une cigarette pendue aux lèvres.

La jeune femme qui a menacé de couper le pénis du chef Zhao est également maintenue au sol et menottée. En essayant de se libérer, elle penche la tête en arrière et mord le bras d'un officier, mais il la repousse d'un coup de poing. « Espèce d'enculeur de chiens », crie-t-elle. Le policier remarque la grosse plaie sur son bras et hurle : « Tu as osé me mordre, sale pute ? Attends que je me venge ce soir...

— Et toi, attends que j'attache ta mère à un ventilateur électrique et que je la fasse tourner jusqu'à ce qu'elle crève... » Les boutons de son chemisier ont sauté et ses seins nus frémissent tandis qu'elle hurle.

« Balancez-moi cette connasse dans le fourgon ! » aboie le chef. Une bande de policiers antiémeute arrivent et la poussent à l'intérieur.

Un officier qui essaye de détacher l'affiche de Xi Jinping se prend un coup de bidon d'essence. Le visage du président, recouvert de carburant, prend feu instantanément. Les villageois dans la rue restent paralysés de terreur et les policiers armés bravent les flammes pour sortir les gens de la maison en béton. Un camion-benne approche. Le vieux facteur se jette sur un policier municipal et lui assène un coup de pioche en fer. Le sang coule de son cou. Un autre policier équipé d'un bouclier enfonce une matraque électrique dans le dos de l'assaillant et l'envoie au sol à coups de pied.

Le directeur Ma se rappelle du jour où l'Orient Rouge a pris d'assaut un hôpital occupé par le Million de Guerriers Courageux. *Une fois à court de munitions, on s'est cachés derrière une pile de panneaux de propagande en attendant que les Guerriers Courageux aient épuisé leur stock de grenades et de cocktails Molotov, puis nous les avons chargés avec des outils agricoles. On s'est battus toute la journée et toute la nuit en progressant de la cave jusqu'au quatrième étage. Le fracas des lances, des pelles et des sarcloirs résonnait dans tout le bâtiment. Yao Jian a reçu une belle entaille sur tout un côté de son visage carré. Il m'a sauté dessus et nous*

*avons lutté au sol. Deux ans plus tôt, mes camarades de classe et moi chahutons dans un couloir et Yao Jian a essayé de me faire un croche-patte, alors je l'ai poussé sur le dos et toutes ses billes se sont éparpillées sur le sol en béton. Cette fois-là, dans le couloir de l'hôpital, j'ai levé mon sarcloir en métal, prêt à le frapper, mais il me l'a fait lâcher d'un coup de pied, a bondi sur ses pieds, m'a tiré par les cheveux, basculé la tête en arrière, a saisi une paire de ciseaux et l'a pressée contre mon visage. Je lui ai envoyé un gros coup de poing dans la mâchoire, je l'ai dépossédé de son arme et, d'un seul geste, je lui ai enfoncé les lames acérées dans la nuque. La tiédeur du sang qui a giclé de sa bouche partout sur mon visage m'a écœuré.*

Les villageois crient : « Longue vie au président Xi ! » et lancent de la caillasse et des cocktails Molotov. Les ouvriers de la démolition coiffés de casques jaunes commencent à avancer vers le village derrière une rangée de policiers armés. Les adjoints, avec leurs chiens et leurs fourches, foncent à la poursuite des villageois en fuite. Un couple de vieux tombés au sol, traîné par deux policières, hurle : « Longue vie au président Mao ! »

Un Molotov atterrit sur la bannière sur laquelle on peut lire : FAISONS DU RÊVE CHINOIS UNE RÉALITÉ ET BATTONS-NOUS JUSQU'AU BOUT POUR DÉFENDRE NOTRE TERRITOIRE ! Ma Daode sent l'odeur de l'essence qui lui monte à la tête. Le QG de l'Orient Rouge puait le gazoil, l'encre et l'ail. Une centaine d'entre nous s'y entassait pour dormir. Quand le Million de Guerriers Courageux a reçu son premier canon, offert par les partisans de l'Armée populaire de libération, ils ont lancé une nouvelle offensive contre nous. Une centaine d'entre eux a encerclé nos locaux et ils ont chargé jusqu'au dernier étage en criant : « Rendez-vous et votre vie sera épargnée ! » Quand ils ont atteint la grande pièce du haut, un Garde Rouge a attrapé un garçon du nom de Cui Degen, qui se tenait près de moi, l'a plaqué au sol, menotté et lui a frappé la tête encore et encore avec une grenade jusqu'à ce que ses yeux se révulsent et ses jambes se crispent. J'ai saisi une pique et je l'ai enfoncée dans le corps du meurtrier. Deux autres Gardes Rouges se sont jetés sur moi, et on s'est battus à mains nues jusqu'à ce que l'un d'entre eux me plante trois fois à la poitrine et que je m'effondre au sol. Ensuite, Sun Tao, un garçon d'une classe en dessous de moi à l'école, est sorti des rangs du Million de Guerriers Courageux, m'a giflé et a crié : « Fils de chien droitier. »

« Nous défendrons le président Xi Jinping de nos vies ! hurle Genzai à la rangée de policiers armés derrière leurs boucliers.

Attaquez-nous, si vous n'avez pas peur de la mort ! » Un bulldozer fonce dans la maison de béton et arrache un pan de la façade. De peur que la structure bancale ne s'effondre, les gens sur le toit se jettent à plat ventre, mais le responsable des ventes Guan Dalin reste debout, craque calmement une allumette et s'immole. Pendant quelques secondes il saute comme un fou dans la boule de feu puis il bondit du toit, atterrit sur le bulldozer et roule jusqu'à la route. Les pompiers lui voient des extincteurs dessus tandis qu'il s'agite sous la mousse en criant : « Longue vie au président Xi Jinping... »... *L'un des Guerriers Courageux a été touché par un cocktail Molotov dans notre QG. On l'a regardé sauter dans tous les sens au milieu des flammes orange puis s'effondrer lentement par terre. Quand son camarade s'est approché de lui pour traîner son corps à l'extérieur, j'ai levé mon pistolet et je lui ai tiré dans la tête.*

Le bulldozer fait à nouveau vrombir son moteur, crache un nuage de fumée et fonce dans le bâtiment en un bruit sourd. « Regardez, les ouvriers du pont arrivent pour aider les villageois ! crie le chef Zhao, le visage en sueur.

— Et les automobilistes s'arrêtent pour voir ce qu'il se passe, répond le chef Jia. Vite, sergent Pan, bouclez-moi la zone et arrêtez tous ceux qui filment sur leur téléphone. »

En un fracas assourdissant, la fausse maison finit par céder. Le directeur Ma aperçoit une dernière fois Genzai, chutant dans le chaos du béton qui s'effondre, les mains agrippées sur le drapeau national, un rayon de soleil qui se reflète sur son crâne rasé, juste avant qu'il ne disparaisse dans le nuage de poussière. Il se souvient que lorsqu'il a creusé la tombe de ses parents dans le bosquet de l'autre côté de la rivière, il tenait dans la paume de la main droite un badge du président Mao. Il baisse les yeux et voit un préservatif déchiré, à côté duquel se trouve un badge semblable à celui auquel il pense, gravé à l'effigie de Mao. Une brique s'élève au-dessus de sa tête et atterrit sur le pare-brise d'une voiture de police. Le chef Jia baisse sa visière et crie : « Bande de casseurs ! »

Des vagues de poussière s'élèvent sous les chenilles des bulldozers ; une odeur d'urine et de ciboulette flotte dans l'air. Le directeur Ma voit l'homme d'âge mûr en treillis militaire se faire traîner par des policiers en direction du fourgon. « Salauds ! crie-t-il, écumant de rage. Si vous démolissez ma maison, je me tuerai sous vos

yeux. » En essayant de se libérer, il a perdu sa chaussure gauche et enfonce ses orteils nus dans la terre. Son labrador bave, lui aussi.

« Très bien, suicide-toi si tu veux, répond le chef Jia, furieux qu'un villageois ait osé porter un uniforme militaire.

— Si tu détruis ma maison, je tuerai ta mère ! Je me battrai jusqu'à la mort ! » Il continue de crier. Les policiers se saisissent de son labrador et l'enferment dans une cage.

Les chenilles des bulldozers crissent et cliquettent. D'autres villageois arrivent d'une allée dans l'espoir de lancer un assaut, mais quand ils aperçoivent l'impressionnante rangée de policiers armés, ils abandonnent leurs fourches et se carapotent.

Une fois que la police réussit à se saisir des canons et des chars de fortune des paysans, la situation se calme. Les informateurs coiffés de casquettes rouges sont arrêtés aussi pour ne pas éveiller les soupçons. Le directeur Ma sent le parfum d'une des femmes appréhendées. Son rouge à lèvres et ses mèches blondes lui évoquent les plaisirs de la chair. Elle porte une corde autour du cou. Trois policiers la poussent à l'intérieur d'un fourgon.

Ma Daode se retourne et se dirige vers le Land Cruiser, mais un villageois lui donne un grand coup de vélo et il tombe sur le dos, les jambes écartées. Hu se hâte de venir l'aider. Le chef Zhao a lui aussi reçu un coup à la tête et on le transporte sur une civière. Au moment où il passe devant Ma, celui-ci lui attrape la main et lui dit : « Mon frère d'armes, donne-moi ton Petit Livre rouge. J'en prendrai soin pour toi. Tu es tombé au combat avec honneur. Ton brassard de la Garde Rouge est taché de sang. Mais n'aie crainte : le drapeau de l'Orient Rouge flottera toujours sur les rues de Ziyang...

— Il faut qu'on parte, directeur Ma ! dit Hu en essayant désespérément de le tirer vers la voiture.

— Tu me prends pour ton putain d'esclave, Ma Daode ? crie le chef Zhao tandis qu'on monte sa civière dans l'ambulance. Tu ne gagnes pas plus que moi, tu sais ? Nous faire détruire des villages entiers pour payer tes putains de spectacles du Rêve Chinois et ton putain d'implant. Espèce de sale... » Il secoue un poing rageur et les portes de l'ambulance se referment.

« Oui, allons-y, je ne me sens pas très bien », dit Ma Daode. Une fois dans le Land Cruiser, il sort son portable et lit un nouveau message : DIRECTEUR MA, N'AS-TU PAS ACCEPTÉ DE ME RETROUVER POUR

DÉJEUNER À L'HÔTEL DE LA PROSPÉRITÉ ? JE T'ATTENDS CHAMBRE 123.  
DÉPÊCHE-TOI !

« Faisiez-vous partie de l'Orient Rouge, directeur Ma ? demande Hu. J'ai remarqué que vous pensiez beaucoup à la Révolution culturelle ces derniers temps... » C'est la première fois que Hu pose des questions sur le passé de son patron. Même s'il parle d'un ton décontracté, Ma décèle une lueur de malice dans son regard et se dit qu'il en sait plus que ce qu'il veut bien laisser croire.

M. Tai allume le contact mais ne démarre pas car la route est bloquée par plusieurs véhicules.

« Oui, j'ai rejoint l'Orient Rouge. Voir la tête du chef Zhao entourée de bandages m'a rappelé les périodes de violences. En janvier 1968, le Million de Guerriers Courageux a attaqué notre quartier général dans l'Institut d'ingénierie agricole. Nous ne disposions que des douze fusils trouvés dans le bureau d'entraînement militaire du bâtiment, mais eux venaient de recevoir un canon et cinquante pistolets de la part de leurs partisans dans l'armée. Des milliers d'entre eux ont pris d'assaut le bâtiment et nous ont attaqués pièce par pièce en balançant des grenades. Le bruit était assourdissant. Arrivés en haut, ils ont ligoté notre vice-commandant et l'ont poignardé à plusieurs reprises avec deux forets. Son sang et ses entrailles se sont répandus partout. Ils appelaient ça la "Révolution culturelle". Mon cul, oui ! C'était un conflit armé. Si les forces auxiliaires n'étaient pas venues nous aider, les soixante prisonniers que nous étions auraiient péri. Je me suis tout de même pris trois coups de couteau dans la poitrine. C'est un miracle que j'aie survécu.

— Pourquoi ressasser le passé ? demande Hu, le crâne luisant de transpiration. Vous êtes directeur municipal à présent : vos désirs sont nos ordres. Ma mère est morte durant la Révolution culturelle. Elle travaillait au Bureau des Fournitures du comté. Mon père ne m'a jamais dit où elle avait été enterrée, et je ne lui ai jamais demandé. » Son regard est vide mais sa voix tremble un peu.

« Nous étions adolescents, des élèves du secondaire, reprend Ma. Nous séchions les cours et nous nous sommes lancés dans la révolution avant même de pouvoir choisir un camp. Une fois que la violence a commencé, elle continue, entraînée par son propre élan. Au début, c'est les poings, puis les briques, et sans prévenir, les pistolets. Regarde ce qui s'est passé ici aujourd'hui, Hu : c'était pareil à l'époque,



quand les factions ennemies essayaient de s'entre-tuer tout en prêtant la même allégeance au président Mao ! » Le directeur Ma regarde par la vitre la maison de béton réduite en un tas de décombres. *Pourquoi ne m'a-t-on pas enterré avec mes camarades, il y a tant d'années ?*

« Vivre une vie qui en vaut la peine et mourir d'une mort honorable : voilà tout ce qu'on peut espérer », lance M. Tai. Il change de chaîne à la radio pour mettre une station qui passe de la musique et tapote en rythme sur son volant.

« Oui, tu as raison, Hu : il nous faut oublier le passé. C'est pour cette raison que je veux développer l'Implant du Rêve Chinois. M. Tai, pouvez-vous remonter la vitre et allumer la climatisation, s'il vous plaît ? » Le directeur Ma essuie la sueur de sa nuque avec un mouchoir, ce qui laisse de longues traces rouges sur sa peau.

« Quelqu'un du Bureau dit que votre Implant du Rêve Chinois n'est qu'une chimère idiote, dit Hu avec un brin d'ironie dans la voix. Il dit que vous proposez ces solutions farfelues parce que vous êtes à court d'idées.

— Ne me dis pas qui c'est. Hé, M. Tai, vous me passeriez une cigarette ? » Troublé par les paroles de Hu, le directeur Ma se demande s'il dit la vérité. Le maire Chen lui a proposé un mois de congé sabbatique la semaine dernière, mais il a refusé de peur que Hu ne prenne sa place en son absence.

« La Révolution culturelle était une période héroïque, n'est-ce pas ? » dit M. Tai. Il sort une cigarette du vide-poches, l'allume et la tend au directeur Ma.

« Notre foi était inébranlable à l'époque, répond Ma. Nous pensions vivre pour suivre le président Mao et mourir pour rejoindre Karl Marx. Nous dévouions tout notre être au Parti communiste. Prenez à gauche ici : la route le long de la rivière est pleine de nids-de-poule. »

Quand le directeur Ma a fini sa cigarette, il jette le mégot par la fenêtre... *J'ai marché d'un pas lourd pendant des heures dans la neige sale et fondue. Mon père avait envoyé un voisin pour me dire de rentrer à la maison. Derrière moi, un homme poussait une bicyclette qui grinçait sur tout le chemin. Les bottes militaires que j'avais récupérées gardaient mes pieds au chaud. Quand j'ai ouvert la porte de chez nous, j'ai senti l'odeur du ragoût de poulet. Ma sœur se tenait près du réchaud et touillait une casserole de gruaud de maïs. Des plumes et des gouttes de sang de volaille jonchaient le sol. Sur*

une chaise dans un coin de la pièce se trouvait une pancarte sur laquelle on pouvait lire : À BAS LE VILAIN DROITIER MA LEI et un grand bonnet d'âne. Mon père, assis sur son lit à la lumière d'une lampe, écrivait une lettre. Il a levé les yeux et remarqué les bandages autour de ma tête. La veille, lorsque nous avions attaqué une réunion de factions rebelles, un soldat qui gardait l'estrade m'avait frappé avec la crosse de son fusil. Ma mère est arrivée de derrière le rideau de porte avec une bassine pleine d'eau chaude stérilisée au permanganate de potassium violet. Elle a dit à mon père d'étendre les jambes. Ses rotules ensanglantées étaient criblées d'éclats de charbon. Ma mère m'a murmuré : « Viens m'aider à lui maintenir les genoux, Daode », mais je l'ai ignorée. Elle a lavé les genoux de Père avec l'eau désinfectée jusqu'à ce que ses mains soient violettes. Mon père tremblait de douleur, mais il n'a pas laissé échapper le moindre son. Du coin de l'œil, il continuait de regarder la lettre qu'il était en train de rédiger. Cet après-midi-là, les Gardes Rouges l'avaient forcé à s'agenouiller sur des charbons ardents. J'avais dressé une barrière politique entre ce vieux droitier du nom de Ma Lei et moi, et je ne pouvais pas me permettre d'aider ma mère à panser ses plaies.

Une brise chaude passe par la vitre de la voiture. Le directeur Ma appuie sur le bouton pour la refermer. Avec le gros bandage autour de ma tête, la rancœur dans le regard, je me suis allongé près du poêle et j'ai actionné le soufflet pour raviver les flammes, puis j'ai jeté un coup d'œil furtif en direction de mon père qui s'essuyait le visage avec un gant de toilette. « Tant que les plaies sont propres, je vais m'en sortir », a-t-il dit à ma mère. Le gant était trempé de son sang et sa sueur. Plus il s'épongeait la nuque avec, plus il se salissait.

L'odeur du ragoût de poulet adoucissait l'atmosphère de la pièce. J'ai demandé à ma sœur de me dire qui avait fait ça à notre père. Elle a ajouté du sel dans la marmite et a pris une poignée d'oignons nouveaux hachés. « C'était une nouvelle session d'humiliation publique, a-t-elle fini par répondre. J'espère qu'un jour ce garçon saura ce que ça fait de s'agenouiller sur les charbons ardents avec une lourde pancarte autour du cou. Tenez, Mère, prenez ça. » Elle a saupoudré d'oignons le bol de gruau et l'a tendu à ma mère, puis elle m'en a servi un. Je l'ai mangé avec appétit en soufflant sur chaque cuillerée pour ne pas me brûler la bouche.

« J'ai des bandages supplémentaires, ai-je dit en prenant soin de ne regarder personne en particulier.

— Ça ira. Allons nous coucher, a répondu mon père. Tu as beaucoup marché. Lave-toi un peu puis va au lit. » Même s'il n'a pas levé les yeux, je

sais qu'il s'adressait à moi. Je me suis demandé pourquoi il m'avait fait rentrer si c'était juste pour manger et dormir. Ma mère m'a demandé d'enlever mes chaussettes sales et de faire bouillir de l'eau pour mon père. Je voulais lui crier dessus, mais j'étais trop fatigué. J'avais passé des mois à vivre dans la rue, à livrer des combats incessants, et je n'avais que rarement la chance de bien dormir. Le Million de Guerriers Courageux avait pris le contrôle des banlieues. Nous nous étions emparés de quatre des quatorze écoles de Ziyang et de la plupart des hôpitaux, des postes et des grands magasins, mais nous avions perdu de nombreuses vies dans des affrontements près de la gare et de la tour du Tambour. Dès que je me suis allongé sur le sofa, je me suis senti submergé par la fatigue et j'ai sombré dans un profond sommeil.

Dans mes rêves, j'ai entendu mon père gémir comme un bœuf. Ma sœur m'a réveillé et a crié : « Lève-toi, Mère et Père se sont enfermés au grenier ! » J'ai couru à l'étage et j'ai tambouriné contre la porte. Je sentais une forte odeur de pesticides dans les interstices. « Ouvrez la porte ! a supplié ma sœur. Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? Elle a éclaté en sanglots et a continué de frapper encore et encore. J'ai entendu des ongles gratter sur le plancher à l'intérieur. Je voulais allumer une lampe. Ma sœur est redescendue à tâtons dans le noir et s'est précipitée dans la cour arrière, puis elle m'a appelé dehors pour que je grimpe jusqu'au grenier et brise la fenêtre. Une fois dedans, j'ai actionné l'interrupteur et j'ai trouvé mes parents par terre, la main violette de ma mère agrippée à celle de mon père, cirreuse, tandis que leurs âmes s'élevaient vers les Sources Jaunes de l'au-delà. Près de mon père se trouvait une bouteille de pesticide ouverte. Le liquide nauséabond qui s'en échappait sentait l'ail cru et la paraffine. Le bol en émail dont ma mère s'était servie pour nettoyer son visage était renversé à ses côtés, près d'une flaque d'eau.

Le directeur Ma sent le chagrin lui peser comme une poire trop mûre qui aimerait bien tomber de sa branche mais qui a peur de s'éclater en mille morceaux. Le Land Cruiser s'approche de la rue de la Tour du Tambour, dans le vieux quartier de Ziyang. La Maison Céleste se trouve sur la prochaine à gauche. Il entrera par la porte de la Paix céleste, informera le chef de la propagande Ding des événements du matin et se rendra à l'Hôtel de la Prospérité. Après une petite discussion avec le directeur général au sujet du Rêve des Noces d'Or, il réservera une chambre et fera l'amour à sa nouvelle maîtresse, une jeune femme qui vient de rentrer des États-Unis avec un diplôme de commerce et qui se fait désormais appeler Claire. Il l'a rencontrée il y a dix jours lorsqu'elle est venue dans le Bureau du Rêve Chinois pour lui

proposer de l'aider à installer un écran publicitaire géant quelque part dans le centre-ville.

## Rêver sa vie dans un brouillard d'ivresse

Le directeur Ma entre dans la salle de réception de la boîte de nuit des Gardes Rouges. Des lanternes roses et rouges éclairent les affiches de propagande maoïste et les drapeaux de la Garde d'une lueur carminée. De jeunes hôtes vêtues d'uniformes militaires verts et de brassards rouges de la Révolution culturelle s'alignent devant lui. Son pouls s'accélère ; il a seize ans à nouveau. Il ôte ses lunettes de soleil, avance vers la Numéro 8 et hoche la tête. Après qu'elle l'a informé que ses mensurations étaient 80, 60, 75, il lui attrape la main, lui dit : « Ce soir, je vais te prendre », et la conduit dans le compartiment privé du président Mao. Il a repéré le nom du club sur une liste d'établissements ciblés dans une récente campagne de lutte contre la pornographie et a décidé de l'essayer lui-même ce soir au lieu de coucher avec une de ses nombreuses maîtresses.

« Qu'est-ce qui presse, monsieur ? Asseyez-vous avec moi et buvons un verre. Je vais ouvrir cette bouteille de bordeaux pour vous souhaiter la bienvenue chez nous. » Numéro 8 presse la main du directeur Ma, pour le cajoler mais aussi pour le repousser. Cette pièce est une reconstitution d'un compartiment de train officiel occupé par Mao Zedong. Elle est équipée d'un bureau avec des crayons, un stylo-plume et un cendrier ; un parchemin suspendu orné d'un vers de Mao : UNE GROTTÉ CRÉÉE POUR LES IMMORTELS, / DU HAUT DES SOMMETS LA VUE EST SUBLIME ; un sofa, un fauteuil, une paire de chaussons et un peignoir en soie. On y trouve même une fausse fenêtre de train qui donne sur une grande affiche colorée représentant les rizières en terrasses vertes de Dazhai, le village modèle de Mao.

« Ce soir, jeune fille, tu vas jouer le rôle de mon premier amour. Laisse-moi te regarder. Ah, des mains aussi fines que des brins d'herbe,

une peau souple comme de la gelée, un cou blanc comme une larve, des sourcils délicats telles les ailes d'une mite noire... » Avec un immense plaisir, il lui retire sa casquette militaire surmontée d'une étoile rouge, s'enfonce dans le fauteuil et verse deux verres de bordeaux.

« Je ressemble à une mite et une larve ? » dit Numéro 8, indignée. Elle regarde Ma Daode boire le premier verre d'une traite, puis elle fait de même.

« Je ne fais que citer un poème du *Classique des vers*, répond Ma Daode en fixant le plafonnier des yeux. Il s'agit de l'éloge d'une belle femme. Tu devrais lire plus.

— Mais les mites et les larves, c'est un peu dégoûtant, non ? » Numéro 8 plisse le nez et glisse ses cheveux derrière ses oreilles. Sous la lumière de la lampe rouge, son visage semble plastique.

« Dans un décor comme celui-ci, j' imagine qu'ils vont me facturer deux mille cinq cents yuans la chambre, deux mille pour coucher avec toi et mille de plus si je ne mets pas de préservatif », dit Ma. Haussant le sourcil d'un air suggestif, il susurre : « Plus tu seras dévergondée, plus ton pourboire sera généreux ! » Il lui caresse les cheveux, en glisse une mèche dans sa bouche et la suçote. « Mmh. Tu viens de les laver, n'est-ce pas ? Délicieux ! » Puis il déboutonne sa veste militaire et lui dégrafe son soutien-gorge. « Ah, si gros et ronds... Deux coussins d'albâtre rose pâle... » Une vague de plaisir monte dans sa gorge. « Viens, laisse ta bouche vermillon jouer de ma flûte d'améthyste... »

Il lui appuie la tête en direction de son entrejambe et lui verse du vin sur les lèvres. « Ce soir, je serais Ximen Qing, le marchand lubrique et corrompu de *Fleur en fiole d'or*. Tu devrais le lire, c'est un classique de la fiction érotique, riche en passages explicites. Durant la Révolution culturelle, Mao n'a autorisé que les plus hauts fonctionnaires à lire la version non censurée... » Il l'observe un moment puis il se penche en arrière, écarte les jambes et lit les paroles de karaoké qui s'affichent sur l'écran plat au mur : CHER PRÉSIDENT MAO, VOUS ÊTES À JAMAIS DANS NOS CŒURS. QUAND NOUS SOMMES PERDUS, VOUS NOUS MONTREZ LA VOIE. QUAND NOUS SOMMES PLONGÉS DANS LES TÉNÉBRES, VOUS ÉCLAIREZ NOTRE CHEMIN... Il monte le volume, ferme les yeux et murmure : « Avec ses dents délicates, sa douce langue et ses mains gracieuses, elle caresse la tige de jade... À présent, je suis le président Mao assis dans son compartiment privé, et

tu es Zhang Yufeng, son hôtesse de train personnelle. »

Agenouillée devant le fauteuil, Numéro 8 lève la tête et dit d'un air admiratif : « Bien, monsieur. Vous vous occupez de nombreuses affaires d'État tous les jours pour le bien de l'humanité. Il est de notre devoir révolutionnaire de nous assurer que vous soyez bien détendu ce soir.

— On dirait que tu en connais un rayon sur la Révolution culturelle, hein ? » dit le président Ma en laissant de côté son ton officiel. Il regarde le portrait de Mao et se sent fier d'avoir eu le droit de pénétrer dans l'espace privé du président. Un flot de plaisir lui parcourt les veines.

« Pas vraiment. C'était quoi, exactement ? demande Numéro 8 en relevant la tête, un poil pubien au coin de la bouche et le rouge à lèvres étalé jusqu'aux narines.

— La Grande Révolution culturelle prolétarienne. Tes parents t'en ont forcément parlé ! » Maintenant qu'il est nu, sa voix a pris un ton enjoué, presque chantant.

« Eh bien, je sais que mon uniforme date de cette période, n'est-ce pas ? » Elle se penche sur son entrejambe à nouveau et sa chevelure balance tandis que sa tête bouge d'avant en arrière, en va-et-vient.

« Oui, c'est un uniforme de la Garde Rouge, mais il devrait y avoir le nom de ta faction sur le brassard. "Unité de combat de l'Orient Rouge", par exemple. Les Gardes Rouges n'étaient pas tellement plus jeunes que toi. Mao voyait en eux ses petits soldats, et il leur a demandé de "créer un grand désordre sous le ciel". Quand les ouvriers ont rejoint le mouvement, ils se sont divisés en factions rivales et la violence a pris des proportions inarrêtables... » Dès que le directeur Ma se met à pontifier, son pénis débande. Numéro 8 le sort de sa bouche et lui redonne lentement vie de ses doigts roses manucurés.

« Je me fiche que mon uniforme ne soit pas parfait. Notre patron nous a dit que nous étions toutes les héritières du communisme. »

En buvant un peu plus de bordeaux, Ma revoit son premier amour, Pan Hua, apparaître dans ses pensées, vêtue d'une veste militaire kaki avec un col blanc cousu dessus. « *Sois gentil avec ta mère quand tu rentreras chez toi, m'a-t-elle dit avant que je quitte le quartier général. Prends mon exemplaire du Petit Livre rouge de Mao avec toi. Il te protégera durant ton voyage.* » Mon cœur s'est mis à battre si fort que je n'ai pu répondre autre chose que : « *Je reviendrai demain.* » Mais mes parents se sont suicidés cette

nuît-là, et quand je suis rentré au QG de l'Orient Rouge une semaine plus tard, j'ai appris que Pan Hua était morte au combat... Le directeur Ma sent un courant glacial parcourir sa colonne vertébrale. Il passe ses jambes autour de la taille de Numéro 8 et se redresse en essayant de rentrer son ventre.

À travers ses yeux mi-clos, il observe les seins nus de la fille rebondir de bas en haut tandis qu'elle lui astique la tige de jade avec une serviette chaude. « À quelle heure rentres-tu chez toi ? lui demande-t-il en regardant à présent une mèche de cheveux au henné qui se balance devant son visage.

— Je finis à minuit, monsieur, et je reprends à sept heures demain matin. Vous désirez un autre service ?

— Eh bien, je ne t'ai pas encore baisée, mais nous pouvons discuter un peu d'abord. Viens t'asseoir près de moi et tâchons de nous connaître un peu mieux. Maintenant, tu seras la camarade Pan Hua.

— Bien, monsieur. Dans quel club travaille-t-elle ? Est-ce qu'elle me ressemble ? Je mesure un mètre soixante-dix.

— Elle est... au paradis. » Il s'enfonce dans le fauteuil et lève les yeux au plafond.

« Le Club du Paradis sur Terre ? Je connais cet endroit. Toutes les filles qui travaillent là-bas ont des diplômes universitaires. » La mèche de cheveux au henné rebique à présent comme une amarante crête-de-coq.

« Non, elle est au paradis, pas sur terre. » D'un ton de grand-père, il reprend : « J'adorais le film *La Bataille de Yan'an* et le roman russe *Anna Karénine*, mais Pan Hua n'avait jamais lu aucun livre de sa vie ; elle n'aimait que les magazines. » Il finit un autre verre de vin, met quelques raisins dans sa bouche et ressent soudain l'envie de fumer une cigarette. Les paroles d'une autre chanson apparaissent à l'écran : JE DONNE MON PÉTROLE À LA MÈRE PATRIE / TANDIS QU'IL S'ÉCOULE DE MES PUITTS, DES FLEURS DE JOIE ÉCLOSENT DE MON CŒUR.

*Je ne sais pas si Pan Hua a jamais chanté ces chansons. Je ne sais même pas quelle taille elle faisait. Ce que je sais, c'est qu'elle coiffait ses cheveux en deux nattes avec des fils de laine rouge et, tout comme Numéro 8 ici présente, portait un badge du président Mao sur la poitrine, un brassard rouge sur la manche et une ceinture militaire autour de la taille, ainsi qu'une écharpe rouge. Mais je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemblaient ses doigts, ses pieds, son cou ou ses seins. Nous faisons tous deux partie de l'Orient Rouge et*



*buviions au même thermos, mais à dire vrai, je ne savais pas grand-chose sur elle... Maintenant que l'alcool circule dans ses veines, Ma Daode se sent étourdi... Ma famille et moi avons vécu à Yaobang pendant seulement six mois durant la Grande Famine, et je n'avais que huit ans, mais quelques souvenirs de cette époque me reviennent encore parfaitement. Je me rappelle des villageois qui pelaient l'écorce des arbres et la mangeaient pour ne pas mourir de faim, et je me souviens d'avoir vu la mère de Tianmu, la petite fille avec qui je me rendais à l'école du village, assise sur le perron de sa maison, raide morte, les mains encore agrippées à un bol vide. Si mon père n'avait pas été convoqué à Ziyang pour diriger des recherches sur des algues riches en protéines, je ne crois pas que notre famille aurait survécu.*

D'une main le directeur Ma caresse les seins de Numéro 8, et de l'autre il parcourt ses messages. Il en trouve un de sa fille en Angleterre : BONJOUR PAPA. DEVINE QUI J'AI VU À LONDRES AUJOURD'HUI ? NOTRE PRÉSIDENT, PAPA XI, ET SA FEMME, MAMAN PENG ! QUAND ILS SONT PASSÉS PRÈS DE NOUS DANS LE CARROSSE DORÉ DE LA REINE, MES AMIS ET MOI AVONS LEVÉ DE GRANDS DRAPEAUX CHINOIS DEVANT DES AFFICHES SUR LE PRÉTENDU MASSACRE DE TIAN'ANMEN. CE NE SONT QUE DES BÊTISES, BIEN SÛR, INVENTÉES PAR LES RÉACTIONNAIRES ÉTRANGERS QUI CHERCHENT À FREINER L'ASCENSION DE LA CHINE. IL Y AVAIT AUSSI DES TIBÉTAINS QUI AGITAIENT DES DRAPEAUX SÉPARATISTES, ET LA POLICE ANGLAISE N'A MÊME PAS ESSAYÉ DE LES ARRÊTER. TU LE CROIS, ÇA ? Ma Daode passe la main dans les cheveux de Numéro 8 et appuie sa tête entre ses jambes, puis il s'enfonce à nouveau dans le fauteuil, augmente le volume à l'aide de la télécommande et chante la chanson révolutionnaire en tapotant le rythme sur le dos de la jeune fille : « Le Parti communiste nous appelle à rejoindre la révolution. C'est avec plaisir que nous prenons le fouet pour frapper nos ennemis... » Il se souvient des fesses plates qu'il avait quand il était jeune, alors il prend la main de Numéro 8 et la colle contre son postérieur. « Tu sens le cul que j'ai ? Comme il est bien gros ? Bien rond ? Je suis si parfait ! » En repensant à sa jeunesse, il dit : « Ma femme aussi était parfaite, aussi belle qu'une fleur de lotus. Avant, je terminais volontiers les peaux de pommes de terre au four qu'elle laissait dans son assiette.

— Et lui aussi, comme il est bien dur et bien gros maintenant ! » dit Numéro 8, soupesant son pénis dans sa main. Elle essaye de faire durer la conversation pour se reposer un peu la bouche. « Qu'est-ce que c'est, ça ? demande-t-elle en touchant une cicatrice sur sa poitrine.

Vous avez eu une opération ?

— Tu vois, j'en ai une autre ici, et là. Je me suis fait poignarder trois fois par les Gardes Rouges.

— Alors vous êtes vraiment un héros de la révolution ! » s'exclame-t-elle en levant les yeux vers lui avec admiration. Son visage est légèrement plus sombre que ses épaules.

« Le frère de ma femme faisait partie de la Garde Rouge. Il appartenait à une faction rivale. Lors d'une bataille, nous avons volé quatre de leurs jeeps. Huh, qui pouvait se douter que j'allais épouser sa petite sœur... » Ma Daode sent qu'il baisse la garde un peu plus maintenant que l'alcool fait pleinement effet. « Allumons les nouvelles, dit-il. Eh bien, regarde-moi ce bandeau : "L'ancien secrétaire du Parti de Chongqing, Bo Xilai, a été condamné à la prison à vie pour corruption, détournement de fonds et abus de pouvoir." Putain de merde ! Ce vieux Garde Rouge a bien eu son compte, cette fois ! » Vautré dans le fauteuil, les genoux serrés, à tirer sur une cigarette, Ma Daode ressemble à un gros porc sans poils.

« J'ai mal à la bouche, monsieur. Vous ne voulez pas finir en moi ? » Même si elle est épuisée, Numéro 8 parvient à afficher un sourire apaisant.

« Très bien, ma chère Pan Hua, je vais m'occuper de toi. » Sans plus attendre, il s'extirpe du fauteuil, la colle contre le sofa et lui retire ses collants de Nylon noir, puis il lui attrape un sein dans chaque main et la balance doucement de part et d'autre dans la position du « dragon errant qui joue avec le phénix ». La vieille photo du président Mao sur le mur en face de lui balance de gauche à droite. « Ma chère Pan Hua, n'étais-tu qu'un rêve, ou bien suis-je en train de rêver maintenant ? » Glissant dans un état de semi-transe, il se met à la tirer d'avant en arrière comme s'il faisait de l'aviron, d'abord à une allure tranquille, puis de plus en plus fort jusqu'à ce que, haletant et débordant de désir, il éjacule en elle, les jambes prises de spasmes tel un étalon qui jouit.

Ma Daode n'a commencé à tromper sa femme qu'après avoir été nommé chef de la propagande du comté. Bien vite, il s'est mis à coucher avec une femme différente chaque soir, comme s'il cherchait à déguster tout un plateau de friandises régionales. Au début, il gardait une touffe de leur toison pubienne en souvenir, mais il en a vite accumulé tellement qu'il ne savait plus lesquelles appartenaient à qui, alors il les a rangées dans un tiroir et a perdu cette habitude.

Maintenant que les années ont passé, il s'est résolu à n'avoir pas plus de douze maîtresses en même temps ; il a même envisagé de réduire à six, car faire l'amour tous les jours lui fatigue la santé.

Le directeur Ma hume la sueur de Numéro 8 sur ses doigts et observe ses dents blanches éclatantes derrière ses cheveux ébouriffés. « Je parie que même vous n'avez jamais passé un aussi bon moment, président Mao, dit-il avec un sourire, l'haleine chargée d'alcool. Vite ! Demande à ton patron de m'envoyer deux filles de plus ! »

Quelques instants plus tard, cinq jeunes femmes entrent dans la pièce. Sans qu'on leur demande, deux d'entre elles s'approchent du directeur Ma et lui caressent les épaules et la bedaine. « Très bien, je vais prendre ces deux-là : Numéro 6 et Numéro 10. Déshabillez-vous et allongez-vous là-bas. » Il pointe du doigt le sofa sur lequel Numéro 8 est assise. Les trois filles non retenues quittent la pièce en silence.

« Pourquoi ne réserverions-nous pas une chambre d'hôtel, monsieur ? demande Numéro 10. Nous y serions plus au calme.

— Tu as peur que la police fasse une descente au club ? Ne t'inquiète pas. À Ziyang, ma parole fait loi. Allez, dépêche-toi de te déshabiller. » Pendant quelques minutes, il reste assis dans le fauteuil et regarde les courbes ondoyantes des six seins tendres qui dansent devant ses yeux. Puis, incapable de se retenir, il rampe jusqu'au sofa, s'agenouille sur le tapis et pénètre en va-et-vient l'épais buisson entre les jambes de Numéro 8, avec la technique dite des « neuf petits coups et un plus profond ». Il pose la tête sur les cuisses de Numéro 6 et glisse la main droite sur le ventre de Numéro 10 avant de lui caresser le téton en cercles du bout des doigts. Dès qu'il l'entend gémir, il retire sa tige de jade de Numéro 8 et l'enfonce dans la pivoine en fleur de Numéro 10, écartant les pétales avec les doigts pour faciliter la pénétration, puis il enfonce sa main gauche, ornée d'une montre suisse, dans le buisson de Numéro 8. Il promène sa main droite pour caresser la fente rose de Numéro 6, puis il dégage son membre, le lubrifie avec une goutte de salive et l'enfonce à nouveau dans Numéro 8, de haut en bas, puis en cercles, s'aventurant à chaque coup un peu plus profondément dans le sombre intérieur de son corps blanc de jade, jusqu'au moment où, arrivé au summum du plaisir, il frémit, grogne et laisse échapper une nouvelle dose de son fluide vital. Vidé de son énergie, il se penche pour boire une gorgée de vin, puis il se recroqueville telle une gamba sur le gril entre la taille fine de

Numéro 8 et le ventre rebondi de Numéro 10.

« Quel étalon, monsieur : éjaculer comme ça coup sur coup, à votre âge ! » dit Numéro 8 en serrant les cuisses. Le soutien-gorge de Nylon beige qu'elle tient dans la main ressemble à un bouquet de fleurs fanées.

« Oui, c'est mon pistolet d'or secret », murmure-t-il les yeux mi-clos. Il sent sa chair se détendre comme de l'argile molle.

« Ça a coulé sur le tapis. Vite, allez chercher de quoi essuyer », dit Numéro 10 aux deux autres tandis qu'elle ramasse sa culotte. Elle ne porte rien qu'une paire de cuissardes. Elle se relève brusquement. Pendant qu'elle reprend son souffle, ses seins et son ventre s'élèvent et s'affaissent.

« J'en ai marre de ces chansons rouges, dit Ma. Vous ne pouvez pas mettre de la pop, plutôt ? » Étourdi et somnolent, il regarde la lumière de son téléphone ; il aimerait ramper dans un lieu sombre et lointain où il n'est encore jamais allé.

« Le compartiment du président Mao n'a que des chansons de la révolution », dit Numéro 10 en rattachant son soutien-gorge. Les poils sous ses aisselles rappellent à Ma Daode sa plus vieille maîtresse, Li Wei. La dernière fois qu'il a voulu coucher avec elle, il n'a pas réussi à avoir une érection, malgré tous ses efforts.

« La révolution, hein ? dit-il en reprenant un peu du poil de la bête. Vous vous rendez compte qu'en chinois, le sens littéral du mot "révolution" signifie "couper la vie". Eh bien, quand j'étais adolescent, j'ai coupé trois vies tout en chantant des chants révolutionnaires. C'était bien avant votre naissance. » L'écran sur le mur paraît trembler. Même s'il sait qu'il a trop bu, il accepte volontiers le verre de vin que Numéro 8 lui tend et en avale la moitié d'un coup. Lorsque le liquide atteint son estomac, il aperçoit un nuage d'étincelles violettes.

Numéro 10 passe un manteau militaire kaki sur ses épaules, quitte la pièce et revient chargée d'un plateau de fruits et de serviettes chaudes. Ma Daode regarde la zone de peau nue qui s'étend de son pied en haut de sa cuisse. Le nom d'une chanson de rap populaire apparaît à l'écran, et lorsque la musique démarre, il suit les paroles : « J'admire l'endroit magique au-dessus de la lune et je me demande combien de rêves y flottent... » Numéro 6 et 10, assises de part et d'autre de lui, une veste des Gardes Rouges sur les épaules, chantent avec lui de tout leur cœur. Numéro 8, les jambes croisées sur le tapis

dans un manteau kaki déboutonné, porte une chaîne en or sur la poitrine. Quatre chaussures à talon aiguille sont posées en tas près d'elle.

« Apportez-moi un autre plateau de fruits ; des mangues taïwanaises et des litchis thaïlandais, ordonne Ma Daode. Et dites-moi à quelle faction de la Garde Rouge vous appartenez. Dites-le-moi, ou je vous exécute !

— Détendez-vous. » Numéro 6 sourit et retire un pansement sale de son orteil. « Nous sommes des Gardes Rouges ordinaires qui offrons notre corps aux hauts fonctionnaires. Nous n'appartenons à aucune faction.

— Impossible ! » Il donne un bon coup sur le brassard de Numéro 10 et renverse du vin sur ses genoux. « Tous les Gardes Rouges doivent choisir un camp ! Quand j'avais seize ans, j'ai tué un garçon qui mesurait un mètre quatre-vingts uniquement parce que sa faction n'était pas aussi révolutionnaire que la nôtre. Tous ceux qui s'opposaient à nous représentaient l'ennemi.

— Laissez-moi ouvrir une autre bouteille de bordeaux, monsieur. Je vais vous aider à le boire. » Ma Daode voit les fesses blanches de Numéro 10 se contracter tandis qu'elle débouche une nouvelle bouteille.

« Fini le vin, lui dit Numéro 6. Tu ne sais donc pas que notre hôte est un riche P.-D.G. ? Un gros bonnet ! Ouvre une bouteille de maotai et laisse-moi lui montrer à quel point je peux être charmante quand j'ai bu de l'alcool fort ! » Numéro 6 envoie un sourire faussement effarouché à Ma Daode et glisse sa main entre les jambes du directeur. Tandis qu'il observe ses lèvres rouges et ses dents blanches, il aperçoit des bribes de moments tendres de son passé.

« Je ne peux pas vous dire qui je suis, bien entendu, mais je ne suis pas un P.-D.G., dit-il en essayant d'avoir l'air sobre. Allez d'accord, ouvre une bouteille de maotai, si tu insistes. Ça ne coûte que dix-huit mille yuans ! Je sais très bien que vous cherchez à me faire acheter des boissons onéreuses ! » Il ouvre son sac et sort une liasse de billets rouges à l'effigie du président Mao. « Je défendrai le Rêve Chinois jusqu'à la mort ! » s'exclame-t-il en tendant la liasse à Numéro 8. Les deux autres Gardes Rouges assises sur le sofa se jettent sur elle et toutes trois luttent au sol puis se dispersent comme des poulets en essayant d'attraper les billets éparpillés... *Un tigre de papier me traque*

*sur un sombre chemin montagneux. Ses yeux flamboient comme des torches. Au moment où il va pour me sauter dessus, je vois le visage large et les grandes oreilles de mon père. Sa bouche béante est tordue d'un côté... La sonnerie de son téléphone réveille Ma Daode. « Apportez-moi la bouteille la plus chère ! crie-t-il dans la pièce vide. Amenez-moi la fille la plus belle... » Il referme les yeux et replonge dans son rêve.*

## La vie passe en flottant comme un rêve

La pluie d'automne éclabousse la route. Le ciel du petit matin est clair mais semble imprégné d'une froide tristesse. Le directeur Ma, vêtu d'un costume bleu foncé, monte à bord de sa voiture officielle. Aujourd'hui se tiendra la cérémonie du Rêve des Noces d'Or sur la nouvelle zone industrielle de Yaobang. Ma Daode supervise le projet depuis sa nomination au poste de directeur du Bureau du Rêve Chinois. Il se rappelle de ne pas s'éloigner de son discours tout fait. S'il veut garder sa place jusqu'à la retraite, il ne peut se permettre de laisser son esprit vagabonder une nouvelle fois. Il répète le mantra que sa maîtresse Li Wei lui a appris pour repousser son moi du passé : « Tu n'es pas moi. Va-t'en. Tu n'es pas moi. Va-t'en. »

M. Tai, le chauffeur, allume la radio. « Grâce au nouvel esprit d'entreprise autour de la zone industrielle de Yaobang, la Compagnie laitière de la Vache d'Or a remporté le premier prix au concours national d'innovation technologique... »

« Baissez le son, je veux écouter mes messages », dit le directeur Ma en parcourant l'écran de son téléphone. Le premier lui apprend que Xu An, chef du Département des Plaintes de Ziyang, s'est suicidé dans son bureau et que les gens ont commencé à discuter de sa mort dans la section commentaires du site Internet du Rêve Chinois. Ma sait que ce genre d'informations gênantes doit disparaître le plus vite possible. Le second message rapporte la nouvelle décevante que le budget pour l'Implant du Rêve Chinois n'a pas encore été validé. « On est dans les bouchons ? demande-t-il sans même lever la tête. Vous n'avez qu'à mettre le gyrophare sur le toit.

— Ça ne servirait à rien, répond M. Tai. Le maire Chen se rend au travail à vélo ce matin et la route est fermée pour lui depuis huit

heures.

— Ah oui, comment ai-je pu oublier ? La police a patrouillé hier soir pour s'assurer que son trajet est sécurisé. » Une seconde plus tard, le directeur Ma entend une sirène sonore et voit huit superbes policières à moto passer à côté de lui, puis le maire Chen en personne en train de pédaler, vêtu d'un short et d'un T-shirt blanc Aertex, la bedaine apparente comme celle d'un manchot, flanqué de part et d'autre de quatre autres policières et suivi par une ambulance et une camionnette de télévision. Les gens attroupés pour l'admirer poussent des cris de surprise et sourient d'admiration, émerveillés par sa vigueur et sa vitalité.

« Quel joyeux tableau ! Un bon exemple de rapport positif entre les dirigeants et les masses », dit Ma à M. Tai. Il se souvient tout à coup de la foule en liesse qui avait défilé dans cette rue pendant la Révolution culturelle en levant en l'air d'énormes mangues en papier mâché en hommage aux fruits que le président Mao avait donnés quelques jours plus tôt à un groupe d'ouvriers pékinois qui avait pacifié une bande de Gardes Rouges un peu trop zélés à l'université Tsinghua. La foule voyait en ce cadeau la fin de la période de violence. Le directeur Ma repousse la scène de son esprit, regarde à nouveau par la vitre et dit : « M. Tai, vous pensez que je vais devoir aller travailler à vélo, moi aussi ? »

— Ne vous inquiétez pas, répond-il en démarrant le moteur. Le maire Chen ne le fait que pour le spectacle. La nouvelle passera aux informations du soir, puis il retrouvera sa limousine avec chauffeur dès demain. » Lui aussi regarde les trois policières à moto devant eux qui ferment la marche derrière le maire jusqu'à la Maison Céleste.

Dès que Ma Daode pénètre dans l'ascenseur, une phrase depuis longtemps oubliée lui revient en mémoire : « *Au premier coup de feu, je chargerai. Aujourd'hui, je périrai sur le champ de bataille...* » Pourquoi cette citation du maréchal Lin Biao me revient-elle à l'esprit ? Je me revois agenouillé dans une rue, la tête basse, devant un Garde Rouge qui était dans la classe au-dessus de moi à l'école, en train de chouiner : « *Je me rends, grand frère.* » Mais le garçon près de lui m'a tout de même donné un coup de matraque et a crié : « *Je te tuerai, fils de chien droitier.* »

« Tu te revois encore au champ de bataille, Ma Daode ? » demande Song Bin avec un rictus moqueur. Son visage semble toujours cireux et bouffi le matin. Ma Daode a entendu dire que la femme de Song Bin



veut ouvrir une franchise de la boutique de raviolis Qing-Feng. « On dirait que le Rêve Chinois fait vraiment des merveilles ! dit Song Bin aux autres occupants de l'ascenseur. Notre directeur ici présent ne cesse d'écrire des poèmes oniriques superbes. Écoutez celui qu'il vient de poster sur WeChat : L'OUBLI EST L'ALLIÉ DES RÊVES VÉRITABLES. / LES RÊVES VÉRITABLES SONT L'ENNEMI DE L'OUBLI. / TU ES LE RÊVE DANS MON RÊVE. JE SUIS LE... »

Le directeur Ma décoche à Song Bin un sourire froid et sort de l'ascenseur, puis il se hâte jusqu'à son bureau, ferme la porte, s'enfonce dans le canapé de cuir noir et se prend la tête dans les mains.

Il a besoin de quelques instants de paix pour décider quoi faire au sujet de son conflit interne. *Oui, je dois tuer l'un des deux moi. Le moi du passé, bien entendu. Mais comment éradiquer le passé ? Mon Implant du Rêve Chinois ne sera pas fabriqué avant des mois. Je ne peux pas attendre si longtemps : ces deux Ma Daode se livrent un combat acharné et finiront par se détruire avant que cela n'arrive. Autant que je le sache, seuls les morts sont capables d'oublier le passé de façon permanente lorsqu'ils boivent dans l'au-delà le breuvage onirique de la vieille dame de l'oubli, avant d'être réincarnés en un corps nouveau. Bien sûr ! C'est ça qu'il me faut. Je dois me procurer la recette immédiatement...* « Un breuvage d'amnésie ! crie le directeur Ma, qui a l'air de se réveiller d'un long sommeil. Hu, viens dans mon bureau ! Je veux que tu appelles maître Wang Lin, le charmeur de serpent et guérisseur qigong, et que tu l'invites à la cérémonie cet après-midi. » Lorsque Ma Daode ouvre grand ses yeux globuleux, il ressemble parfaitement à un crapaud.

« Vous savez que maître Wang est un invité récurrent du maire Chen ? dit Hu avec une pointe de condescendance.

— Je me fiche de la somme qu'il faudra payer, assure-toi qu'il vient. Dis-lui qu'il sera mon hôte de marque. » Maintenant que Ma Daode a un plan, ses cinq viscères et ses six entrailles se détendent. Il attrape un dossier sur le bureau et le parcourt ; c'est un rapport de la direction de l'Unité de Surveillance d'Internet concernant la collaboration du Bureau du Rêve Chinois avec la Prison Numéro 3. Le Bureau verse à l'établissement pénitentiaire trois cents yuans par mois pour s'assurer qu'un groupe de détenus sélectionnés effacent régulièrement les commentaires négatifs sur le site et les remplacent par de meilleurs. Le mois dernier, cependant, deux des prisonniers ont joint des photos choquantes des victimes, qu'ils avaient téléchargées sur les réseaux

sociaux, sous un petit article concernant le tragique accident d'un train à grande vitesse. Pour éviter ce genre d'erreurs, le rapport recommande au Bureau d'employer une centaine d'administrateurs pour vérifier régulièrement le passé politique des prisonniers. Sur la dernière page, le directeur Ma écrit : JE SUIS D'ACCORD. À SOUMETTRE AU DÉPARTEMENT DE LA PROPAGANDE POUR APPROBATION.

À midi, la voiture du directeur Ma s'arrête à l'endroit précis où la maison de béton a été démolie trois mois plus tôt. Le temple de la Lumière de Bouddha est toujours debout, mais le reste de Yaobang a été rasé et transformé en parking provisoire. Ma se souvient de Genzai, crâne rasé, qui plonge vers la mort dans un nuage de poussière de béton. La semaine dernière, Liu Qi a remis au directeur Ma une enveloppe rouge contenant dix mille yuans dans l'espoir qu'il aide son père, Dingguo, à sortir de prison, car sa famille ne peut se permettre de payer les cent cinquante yuans quotidiens que la police demande pour le logement et la nourriture. Pour la première fois de sa vie, Ma Daode a refusé le pot-de-vin. Il veut s'assurer que son propre avenir est sauf avant d'aider qui que ce soit.

Quelques couples de personnes âgées qui sont arrivés en avance sortent de leurs limousines et vont discuter avec les hôtes d'accueil. La boutique de mariage tenue par la nouvelle maîtresse de Ma, Claire, a fait livrer des tenues de noce sur mesure, empilées et prêtes à être distribuées. La cérémonie du Rêve des Noces d'Or se tient ici pour coïncider avec l'inauguration du pont d'acier sur la Fenshui. En hommage à l'événement romantique du jour, le Comité municipal du Parti lui a donné le nom de « pont des Pies », d'après le pont légendaire construit sur la Voie lactée pour que deux amants puissent se retrouver une fois par an. Le ruban tendu devant l'entrée du pont sera coupé au tout début de la cérémonie.

Le directeur Ma est stupéfait par les somptueuses décorations. On a recouvert le pont d'un tapis rouge et on l'a décoré de grandes arches de bienvenue faites de boules et de fleurs plus pâles encore que le ciel bleu. Claire a fait un excellent travail. Dans cinquante minutes, les vieux couples fouleront le tapis rouge sous les arches et traverseront le pont pour arriver sur la place publique décorée de guirlandes de soie et de ballons colorés.

La place a été construite à l'emplacement exact de l'ancien cimetière. Il ne reste plus du bosquet qu'un saule isolé. C'est un arbre

ancestral aux branches noueuses et pointues qui saillent dans toutes les directions.

Le directeur Ma sait que sous les dalles de béton près du saule reposent les corps de ses parents, de ses camarades et ses ennemis qui se sont entre-tués pour préserver la pensée de Mao Zedong. Une fois encore il se souvient de son père qui marmonne avec lassitude : « Ça ira. Allons nous coucher », avant d'éteindre la lumière. *En sombrant sur le sofa, j'entendais encore ma mère et ma sœur discuter : « Il faut que nous lavions les pieds de ton père... » « Je vais faire chauffer de l'eau, alors... » « Il y en a assez dans la casserole ?... » « Oui, c'est assez. Ne te lève pas... »* Ma Daode renifle une fois de plus la puanteur du suicide. Lorsqu'il regarde le vieux saule sous le soleil d'octobre, il sent son cœur devenir aussi froid que les racines qui griffent dans la terre.

Pendant que la fanfare militaire entonne « Tu es mon bâton de marche », une procession de vieux couples, les femmes en robes blanches et les hommes en brocarts rouges, commence à défiler main dans la main sous les arches et se dirige lentement vers le pont. Certaines femmes portent des tiaras d'argent et des escarpins rouges, comme les princesses des contes de fées européens. D'autres se tiennent voûtées et marchent en titubant sur leurs béquilles, avec de gros pulls par-dessus leurs robes. Les hommes à leur droite forment une longue colonne de têtes blanches entrecoupée de quelques calvities et des hauts-de-forme. Leurs costumes rouges traditionnels sont parfaitement assortis avec les robes blanches de leurs épouses, en une parfaite harmonie entre l'Orient et l'Occident. Une vieille femme remarque qu'une marguerite est tombée de son bandeau sur le tapis rouge. Elle va pour la ramasser mais elle trébuche sur son voile et s'écroule en entraînant son époux dans sa chute. L'arche de la cérémonie apparaît devant eux comme les portes du paradis. Les yeux de Ma Daode s'embuent devant ce spectacle. Claire et les femmes en tenues d'hôtesse rouges leur remettent une rose rouge à chacun sur leur passage.

Tout se déroule comme prévu, mais Ma Daode ne peut s'empêcher de transpirer, non pas parce que Claire, Yuyu et sa femme sont toutes là à l'observer attentivement, mais parce que depuis le début de la procession des centaines de vieux couples, son autre moi a recommencé à assaillir son esprit de slogans et de scènes de son passé.

*Au milieu de la nuit, ma sœur et moi avons trimballé le cercueil de nos*

parents de Ziyang dans une charrette à bras branlante. Une fois arrivés sur place, ma sœur est tombée à genoux de fatigue. Nous avons creusé dans la terre sous les arbres jusqu'à atteindre le niveau de l'eau. Le cercueil était trop lourd pour que nous le dégageions de la charrette. On a envisagé de retirer le corps de ma mère et de l'enterrer avant, mais nous n'arrivions pas à dénouer ses doigts de la main de mon père, alors nous avons fini par pousser le cercueil dans la tombe avec les deux dépouilles à l'intérieur. La scène repasse si nettement devant les yeux du directeur Ma qu'il est convaincu que l'endroit est toujours hanté par l'esprit des défunts.

Il monte lentement sur l'estrade, lève la tête sous le ciel bleu et commence son discours : « Comme la brise d'automne, tantôt chaude, tantôt fraîche, la vie connaît ses joies et ses chagrins. Aujourd'hui est un jour splendide. Le glorieux Rêve Chinois est enfin devenu réalité. Regardez donc cette superbe arche : ce doit être la plus grande du monde. Et regardez la multitude de visages ridés qui rayonnent de bonheur et d'espoir ! » Après une courte pause, il se met à beugler : « Que le Rêve des Noces d'Or commence ! » *Dieu merci, mon moi du passé n'a pas tout gâché*, se dit-il. Il répète son mantra : *Tu n'es pas moi. Va-t'en. Tu n'es pas moi. Va-t'en...*

La fanfare reprend et les dirigeants de tous les niveaux du Comité municipal du Parti ainsi que les investisseurs étrangers de la zone industrielle de Yaobang prennent place sur l'estrade. Sur l'autre rive, le temple de la Lumière de Bouddha a été entouré d'échafaudages et recouvert de bâches en plastique. De loin, il ressemble au site de fouilles archéologiques de quelque tombeau antique. Une bannière rouge le surplombe tel un arc-en-ciel ensanglanté : LA SEULE MANIÈRE DE FAIRE DU RÊVE CHINOIS UNE RÉALITÉ CONSISTE À SUIVRE FIDÈLEMENT LE PARTI COMMUNISTE CHINOIS. Un par un, les vieux couples, accompagnés de part et d'autre par un enfant, font le tour d'un gâteau géant orné de roses en sucre, puis ils montent sur l'estrade pour que le maire Chen leur remette un souvenir.

Un vieil homme choisi pour parler au nom des couples participants s'exprime au micro : « Chers invités, j'ai quatre-vingt-un ans, et ma femme soixante-seize. Nous avons arpenté la vie ensemble pendant cinquante-deux ans. Le jour de notre mariage, nous avons pris un déjeuner léger avec quelques amis proches et reçu en cadeau un lit, deux couvre-lits, trois cattis de graines de courge et quatre cattis de confiseries ; c'est tout. Jamais nous n'aurions un jour rêvé que, le jour

où nous atteindrions les noces d'or, on nous offrirait un mariage à l'occidentale aussi somptueux. Si seulement notre fille avait été là, tout aurait été parfait. »

Sa femme, vêtue d'une robe blanche étincelante et fardée de rouge sur les joues, s'approche du micro pour intervenir : « Je suis si émue. Nous avons toujours rêvé d'offrir à notre fille un beau mariage comme celui-ci. Depuis sa mort, mon mari et moi avons porté son deuil des années durant, et nous avons du mal à nous rendre compte de la chance que nous avons de participer à une cérémonie aussi belle et romantique. »

Les larmes aux yeux, le directeur Ma s'avance vers ces deux belles âmes et leur dit : « Mes chers père et mère, vous vous êtes réveillés au cœur du Rêve Chinois et m'êtes enfin revenus ! » Il se pince et ajoute : « Ce que je veux dire, c'est que vous avez peut-être perdu votre fille unique, mais il ne faut pas que vous soyez tristes, car vous êtes désormais nos parents à tous ! » Avant de leur demander de parler aujourd'hui, il a vérifié leurs antécédents politiques pour s'assurer qu'ils étaient bien tous deux membres du Parti.

Le vieil homme passe une bague en or au doigt ridé de sa femme et celle-ci s'écrie : « Mon rêve s'est enfin réalisé ! », ce à quoi la foule applaudit.

Le directeur Ma lève son micro et dit : « N'oublions pas de remercier les dirigeants qui ont permis à ces parents de réaliser leur Rêve Chinois, ainsi que nos sponsors étrangers pour leur généreux soutien. Il y a cinquante ans, cet endroit n'était qu'une fosse commune pleine de corps anonymes, mais aujourd'hui c'est la place sur laquelle nous célébrons les noces d'or ! Le Rêve Chinois éradique les rêves du passé et les remplace par de nouveaux ! En voyant vos visages souriants, je ne peux m'empêcher de penser à mes propres parents qui reposent sous nos pieds. Malheureusement, les séances d'humiliation à répétition qu'ils ont subies se sont avérées trop lourdes à supporter pour eux, et ils n'ont pas pu être des nôtres aujourd'hui. » Tandis que les larmes s'accumulent, il essaie tant bien que mal de reprendre ses esprits. « Bien sûr, le passé doit être enterré pour que le futur soit forgé. Alors seulement nos rêves deviendront réalité. Alors seulement les jeunes pourront découvrir la beauté de l'amour...

— Notre fille a été tuée durant les violences de la Révolution culturelle », répond l'homme. Sa voix résonne comme une cloche. « Je

suis si triste qu'elle ne puisse pas partager cette journée avec nous.

— Comment s'appelait-elle ? » demande Ma au micro qui grésille, en regardant le vieux avec curiosité. Il pense qu'il fait partie du comité municipal de la Conférence consultative politique du peuple chinois.

« Elle s'appelait Pan Hua. Moi, c'est Pan Qiang. » Le vieil homme pointe du doigt le nom sur l'étiquette au niveau de son col. Tous les regards se tournent vers lui.

« Je n'y crois pas ! s'exclame Ma. Cher camarade, j'ai bien connu votre fille ! La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a remis son exemplaire du *Petit Livre rouge*. Je l'ai encore dans mon tiroir. Nous avons... t-t-tant de choses... à nous dire... je... » Le directeur Ma se met à bégayer, il a du mal à s'exprimer. Avant qu'il puisse finir sa phrase, deux agents de la sécurité sautent sur l'estrade et lui ordonnent de descendre. Dès que ses pieds touchent le sol, il revoit les corps de ses parents. Ils ne sont pas sous le vieux saule, mais plus loin, près de la rivière. Il se souvient que, lorsque sa sœur et lui ont creusé la tombe, il faisait si sombre qu'ils ne voyaient pas grand-chose. Après avoir enterré les corps, ils se sont éloignés de quelques pas à travers le bosquet : la lune est apparue un bref instant de derrière les nuages et il a aperçu les branches pointues du saule qui transperçaient le ciel nocturne.

Le chef Ding prend la suite des opérations. « Mes chers compatriotes et aînés, dit-il. Pourquoi encourageons-nous le Rêve Chinois ? Mais... pour de meilleurs lendemains ! Le Rêve des Noces d'Or est une étape de plus dans notre parcours. Nous allons à présent reprendre la cérémonie. La fanfare va jouer pour nous un dernier morceau et la troupe de danse de Ziyang va nous interpréter son nouveau ballet, *La Boutique de raviolis Qing-Feng*. Après cela, vous serez tous invités à vous asseoir au banquet. »

Un homme en costume blanc apparaît sur l'estrade et se met à chanter : « Ton sourire est aussi doux que les pétales de fleurs qui s'ouvrent sous la brise printanière... » On fait monter le directeur Ma à l'arrière d'une voiture de police. Tandis que le véhicule fonce vers Ziyang, il colle sa tête à la vitre et écoute le Rêve des Noces d'Or s'estomper au loin.

## Séduit par de vaines chimères

Quelques jours plus tard, après avoir été suspendu de son poste pour son comportement étrange et incohérent et pour avoir mentionné la Révolution culturelle durant la cérémonie du Rêve des Noces d'Or, le directeur Ma est assis sur un canapé vert dans le salon du célèbre guérisseur qigong maître Wang. Il a vu un documentaire sur lui à la télévision et sait que c'est le meilleur endroit pour le voir faire apparaître des serpents du néant. Il sait aussi que, durant la campagne contre la « pollution spirituelle » de 1983, maître Wang a été incarcéré pour avoir dansé joue contre joue avec une femme.

« Aidez-moi, je vous en supplie, maître Wang. Je vais avoir soixante-deux ans cette année. Je pensais que tous mes soucis étaient derrière moi, mais au cours des derniers mois, des épisodes oubliés de ma jeunesse n'ont cessé de resurgir dans mon esprit et me dérangent au point que ma carrière est menacée. Dès que j'ouvre la bouche, je commence à débiter les mots que j'ai prononcés quand j'avais seize ans, et des événements passés défilent sous mes yeux comme s'ils se déroulaient à l'instant présent. » Le directeur Ma a abandonné le ton autoritaire qu'il emploie d'ordinaire en tant que dirigeant.

« Vous avez attendu d'être suspendu pour venir me voir ? dit maître Wang en ricanant, le menton en avant. Vous ne devez pas avoir une haute opinion de moi. » Son crâne est presque entièrement dégarni, à l'exception de quelques mèches hirsutes. Ses épais sourcils noirs semblent faux en contraste avec sa peau blafarde.

« Bien sûr que j'ai une haute opinion de vous. J'ai demandé à mon secrétaire de vous envoyer une invitation spéciale à la cérémonie du Rêve des Noces d'Or, mais vous n'êtes pas venu. En tant que membre du Parti et athée revendiqué, je me suis toujours méfié du surnaturel,

mais... l'expérience change les gens. » Le directeur Ma est soulagé de voir qu'il n'a pas perdu son talent pour trouver de sages maximes.

« On dit que vous êtes un sacré coureur de jupons, vieux Ma. C'est ça qui vous joue des tours ? Tenez, prenez donc du thé : Déesse de Fer de la Miséricorde, cultivé spécialement pour les plus hauts fonctionnaires d'État. » Maître Wang semble se croire trop important pour une tâche aussi triviale. Il touche les perles de son chapelet pendant quelques secondes, puis hausse ses épais sourcils, le regard brillant, et livre son diagnostic : « Votre essence vitale s'est dissipée et votre esprit originel est rompu. Il y a un intrus dans votre âme. Le désastre est inévitable. »

Le directeur Ma voit bien que maître Wang est vraiment un personnage à part, et il décide d'en venir au fait : « J'ai besoin du breuvage onirique de la vieille dame de l'oubli, dit-il en le regardant droit dans les yeux. J'ai entendu dire que vous connaissiez la recette secrète.

— Non, ce n'est pas le cas. Si quelqu'un en a besoin, je dois voyager jusque dans l'au-delà, traverser les Sources Jaunes et discuter en tête à tête avec la vieille dame de l'oubli. C'est une divinité capricieuse, et elle n'accepte pas toujours. De nombreuses personnes, plus nombreuses que les poils sur le dos d'un bœuf, sont venues me supplier de leur donner la recette car elles cherchaient désespérément à oublier leur passé, mais vous savez, mes voyages dans l'au-delà ne sont pas de tout repos. Je mets ma vie en grand danger. » Sa bouche se tord en un rictus cynique.

« Bien sûr, je comprends. Quand on veut obtenir de l'aide de la part des divinités, il faut se montrer généreux envers elles. Je paierai le prix qu'il faudra, c'est promis. » Tout à coup, le visage carré de Yao Jian, entaillé à la joue, apparaît devant ses yeux. *Après que son sang chaud est venu éclabousser mon visage, il s'est penché vers moi et a balbutié :* « *Longue vie au président Mao* », avant de s'étouffer à mort. La sueur commence à perler sur le crâne chauve du directeur Ma.

« La vieille dame de l'oubli est encore plus puissante que vous, M. Rêve Chinois ! Un bol de son breuvage, et vous oublierez tout : les plus grands penseurs, les blogueurs les plus célèbres, vos plus chers compagnons. Vous oublierez même qui vous êtes. C'est dommage qu'elle ne le serve qu'aux morts, autrement votre Bureau du Rêve Chinois pourrait le vendre au monde entier : chaque pays sur la



planète adopterait le Rêve Chinois et obéirait aux ordres du Parti communiste chinois ! Ha ! » Maître Wang émet un gloussement sonore et pose sa tasse de thé sur le guéridon.

« Tout ce que je veux, c'est effacer mon passé et retrouver mon poste, dit Ma Daode sans sourciller. Je me fiche du Rêve Chinois et du Rêve Global, maintenant.

— Mais lorsqu'on déconnecte la vie du passé, elle perd tout son sens : "L'histoire, c'est le bouillon de poulet de l'âme", après tout. » Maître Wang envoie un clin d'œil entendu au directeur Ma. Il cherche clairement à s'attirer les bonnes grâces du dirigeant en disgrâce et lui soutirer autant d'argent que possible.

« Mais c'est le titre d'un de mes livres ! répond Ma Daode, les yeux écarquillés d'incrédulité. Ne me dites pas que vous en avez acheté une copie ?

— Comment aurais-je pu ne pas acheter le livre d'un fonctionnaire supérieur comme vous ? Regardez, je l'ai là. Me feriez-vous l'honneur de le signer ? » Avant l'arrivée de Ma, maître Wang a sorti le livre à portée de main. « Dites-moi, à partir de quel âge souhaiteriez-vous tout oublier ?

— À partir de mes quinze ans, quand j'ai rejoint les Gardes Rouges. Non, seize ans, au début des périodes de violence. Attendez... mes parents sont morts cette année-là, et j'aimerais garder quelques souvenirs d'eux, c'est possible ? » L'idée de perdre toute réminiscence de ses parents de façon permanente l'étourdit tout à coup.

« Vous n'avez aucun scrupule à effacer les rêves et les mémoires des autres. J'ai entendu dire que vous envisagiez même de supprimer les miens. Mais lorsque c'est de vous qu'il s'agit, vous hésitez ! Dites-moi, quel âge avaient vos parents quand ils sont décédés ? » Maître Wang porte encore son pyjama et ses chaussons. Il n'aime pas que les visiteurs restent trop longtemps.

« Ils se sont suicidés tous les deux le 8 février 1968. Mon père, Ma Lei, avait quarante-six ans et ma mère, Zhu Mei, quarante-cinq. Je crois que je devrais effacer cette horrible nuit de mon esprit. » En prononçant ses mots, il ressent une vive douleur dans les doigts et revoit le cercueil minable en contreplaqué dans lequel ils ont enterré ses parents. Ses mains étaient si froides cette nuit-là, quand il a creusé la tombe, que ses doigts l'ont fait souffrir pendant des jours.

« Eh bien, si vous voulez oublier cette nuit, vous devrez effacer

toute la Révolution culturelle, j'en ai peur, dit maître Wang en fermant les yeux d'un air méditatif.

— Soit. J'aimerais aussi oublier quelques épisodes de cette année. » Ma Daode sent son col de chemise qui lui rentre dans le cou.

« Problèmes de petite amie ? demande maître Wang en agitant ses orteils nus. C'est facile à régler. Je n'ai qu'à inviter votre maîtresse ici et écrire un sort qui lui effacera tout souvenir de vous pour toujours.

— Quel soulagement ! » Le directeur Ma penche la tête en arrière et observe le plafond, bouche entrouverte, comme il le fait le soir quand il a trop bu. Sa maîtresse Li Wei adore quand il se tient comme ça : elle trouve qu'il a l'air triste et perdu. Après leur première fois ensemble, il lui a écrit une promesse solennelle dans laquelle il jurait sur le drapeau du Parti communiste chinois qu'il divorcerait de sa femme l'année suivante pour l'épouser elle. Il sait que, dix ans plus tard, elle attend toujours de lui qu'il honore sa promesse.

Le téléphone de Ma vibre à nouveau. Il le colle à son oreille et entend une voix qui lui murmure : « Désirez-vous autre chose de moi, directeur Ma ? » Il raccroche immédiatement. « Je n'y crois pas ! dit-il à maître Wang. C'est un appel que j'ai reçu il y a dix ans, alors que j'étais allongé dans ma chambre d'hôtel à Shenzhen après une longue conférence. Je suis véritablement hanté par l'esprit des défunts ! » Il a l'impression que des mains le serrent à la gorge.

« Les hommes et les fantômes sont étroitement liés. Cette femme au téléphone est morte il y a deux jours. Elle voulait simplement vous rendre visite ! » Maître Wang plonge dans une rêverie silencieuse et fait passer lentement les perles de son chapelet entre ses doigts. « Revenez demain soir, dit-il enfin. Je vais me rendre sur le pont du Désespoir et j'obtiendrai la recette de la vieille dame de l'oubli. Quand elle me la donnera, elle apparaîtra sur un papier psychique qui se volatiliserà dès que vous l'aurez lu.

— Je ne saurais trop vous remercier », dit le directeur Ma en hochant la tête d'un air admiratif. Il sent des doigts fantomatiques lui couvrir le visage et sa langue devient raide et insensible.

Après une nouvelle visite chez maître Wang le soir suivant, Ma Daode rentre chez lui en récitant pour la troisième fois dans son téléphone la recette de la vieille dame de l'oubli. Une fois de retour chez lui, il retranscrit les trois enregistrements, efface toutes les répétitions et obtient ce qu'il espère être la bonne recette :

1 goutte de sang menstruel de la mère  
2 gouttes des larmes du père  
1 margose  
1 cuillère à café de vinaigre de riz  
1 pincée de sel de mer  
2 dattes  
1 trait d'essence de yin  
1 trait d'essence de yang  
2 âmes spectrales

### Méthode :

Quand la lune est au plus haut dans le ciel nocturne, éteindre toutes les lumières, verser tous les ingrédients dans une casserole et laisser mijoter doucement jusqu'à l'aube. Ingurgiter à la première heure pendant trois jours.

La recette originale lui est apparue sur un petit morceau de papier de la taille d'une carte à jouer. Ma Daode n'a pas su déchiffrer les écritures de l'au-delà, alors maître Wang a dû les lui traduire, et dès qu'il a terminé, le papier a disparu en une boule de flammes bleues.

Ma Daode se gratte la tête. *Il n'avait pas parlé de deux piments en plus ?* Il relance le premier enregistrement, puis le deuxième. Les piments ne sont mentionnés que dans le troisième et, pour une raison qui lui échappe, la voix n'est pas la sienne mais celle de son père. Ma Daode sait qu'il aura du mal à trouver tous les ingrédients. *Peut-être que je peux remplacer le sang menstruel de ma mère par celui de ma femme ? Non, elle est déjà ménopausée. Et les larmes de mon père ? Je peux prendre les miennes ? Mais où vais-je donc trouver des âmes spectrales, et comment faire pour les ajouter à la soupe ? Ça va être encore plus compliqué que de développer un implant capable de télécharger le Rêve Chinois dans le cerveau humain.*

Découragé par la tâche, Ma Daode boit deux gorgées d'une bouteille de Xi Jiu millésimée et écoute le réfrigérateur qui souffle bruyamment comme un coureur reprend haleine. *Il est presque neuf heures. Pourquoi Juan n'est-elle pas encore rentrée de la danse ?* Il jette un œil dans le salon pour voir si elle s'y trouve puis va dans son bureau.

Depuis qu'il a rempli la pièce d'étagères, il ne s'y rend plus guère. Il a commandé les livres sur Internet, les a rangés sur les rayons et n'en a plus jamais touché un seul. *« Une clé peut ouvrir des milliers de serrures. Armé de la pensée de Mao Zedong, je tiendrai mon pistolet pour l'éternité... »* Ma Daode essaye de s'empêcher de chanter à haute voix la chanson qui passe dans son esprit. Il ne supporte plus le moi adolescent qui s'immisce dans ses pensées, car à cause de lui il a perdu sa voiture avec chauffeur et il a été suspendu. *Si je ne détruis pas mon moi du passé, je vais tout perdre.*

Il sort son téléphone, compose un numéro et dit : « Je suis désolé de vous appeler si tard, maître Wang, mais j'ai à nouveau analysé la recette. À ce que je comprends, la soupe est une harmonieuse combinaison de sucré, salé, piquant et amer. Une fois ingurgitée, toutes les joies et les tristesses de la vie pénètrent le corps avec une telle force que toute trace du passé est effacée. C'est bien ça ? Je présume que le sang menstruel de ma mère m'aiderait à garder des souvenirs de l'amour familial, et les larmes de mon père me rappelleraient à quel genre j'appartiens, mais mes parents sont morts, alors comment vais-je faire pour me procurer ces ingrédients ? Quant aux deux âmes spectrales, où vais-je bien pouvoir les trouver ? Sans elles, j'ai peur que la soupe n'ait pas plus d'effet qu'une potion médicinale et ne me permette pas de recommencer ma vie à zéro. Ai-je bien tout compris ? Et par quoi puis-je remplacer le sang et les larmes de mes parents ? »

Maître Wang, agacé qu'on l'ait dérangé si tard la nuit, prend tout de même la peine de répondre patiemment : « Vous avez étudié la recette en détail, directeur Ma, et vous avez compris l'essentiel. J'ai bien peur de ne pas pouvoir changer la recette de la vieille dame de l'oubli, mais n'hésitez pas à prendre quelques libertés de votre côté. Pourquoi ne pas utiliser les cendres de vos parents à la place du sang et des larmes ?

— Excellente idée ! Oui, je vais essayer », dit Ma Daode. Les battements de son cœur s'accélérent. « Et les âmes spectrales ?

— En effet, ça va être plus difficile à trouver. Récupérer les âmes des fantômes peut s'avérer très dangereux. Je vais vous donner la recette dont un autre client s'est servi et vous pourrez ajuster les proportions à votre guise. Je dois vous laisser, maintenant. Nous reparlerons plus tard. » Là-dessus, maître Wang raccroche.

Ma Daode enrage. *Non mais pour qui tu te prends ?* marmonne-t-il en

son for intérieur avec un rictus de mépris. *Un mot de ma part et tu pourras en prison pour le restant de tes jours. Quel genre de maître es-tu donc si tu ne sais pas où dénicher une âme spectrale ? En plus, si je savais où trouver les cendres de mes parents, je n'aurais pas eu besoin de venir te voir. C'est de l'argent que tu veux ? Très bien. Voilà cent mille yuans de plus. Voyons voir si tu refuses de m'aider, maintenant !* Il se souvient d'avoir payé des hommes pour creuser le terrain près du vieux saule il y a quelques années. Ils ont bien déterré de nombreux os, mais aucune trace d'un couple de squelettes côte à côte. Il a dit aux hommes de chercher une couverture en plastique rouge, parce que sa sœur avait posé la copie parentale du *Petit Livre rouge* sur le cercueil en contreplaqué avant de pelleter la terre dessus. En fin de compte, ils ont retrouvé deux squelettes très près l'un de l'autre sous la couverture rouge des *Œuvres choisies de Mao Zedong*, mais lorsque Ma Daode a vu les longs cheveux sur le crâne de la femme et la ceinture militaire des Gardes Rouges autour de l'homme, il a su que ce n'étaient pas ses parents. Il a versé dix mille yuans à chaque type et leur a dit de remettre les corps dans la tombe.

*À combien de batailles ai-je pris part ? Pourquoi n'ai-je pas été abattu et enterré comme tous ces autres garçons ? Je me souviens du jour où on a essayé de sauver une faction rebelle qui s'était fait encercler dans l'usine de compresseurs, au pied du mont de la Dent-de-Loup, qui sert aujourd'hui de maison de retraite pour les fonctionnaires corrompus. Le Million de Guerriers Courageux avait installé deux mitrailleuses lourdes sur un réservoir d'eau en béton. Nous n'avions pas d'autres armes que des cannes et des bâtons. En quelques minutes, la vallée était remplie de cadavres et des cris déchirants des blessés. Un garçon du nom de Sun Liang qui courait à mes côtés a reçu une balle dans la poitrine. Il a essayé d'attraper ma main, a frissonné et s'est effondré, raide mort.*

Ma Daode ouvre un tiroir et en sort l'impression d'une photo de famille que sa sœur lui a envoyée par courriel. Sous sa loupe, il aperçoit le sourire de sa mère, même s'il ne se souvient pas l'avoir jamais vue sourire dans la vraie vie. Ses sourcils ont l'air étranges. Il les revoit courbés comme ceux de son père, mais sur la photo ils sont droits. Ses cheveux bouclés, eux, correspondent parfaitement à ses souvenirs. Elle se mettait souvent des bigoudis quand elle préparait du congee pour le petit déjeuner ; elle les enlevait et les posait sur le rebord de la fenêtre avant d'aller travailler. *Le visage de Père est aussi*

*large que ce dont je me souviens. Quel dommage qu'il se soit rasé ce jour-là : on dirait moi quand j'étais chef de la propagande du comté. Et ce stylo-plume dans sa poche de chemise : je me souviens qu'il disait l'avoir volé à un prisonnier de guerre britannique en Corée. Il s'est cassé au bout de deux ans, mais il aimait tout de même le garder dans sa poche. Ma sœur se tient près de ma mère. En chemin pour le studio du photographe, j'avais marché dans une flaque et éclaboussé sa jupe. Le photographe l'a essuyée et a posé une plante devant nous pour qu'on ne voie pas ses chaussures toutes crottées.*

Ma Daode secoue la tête. *Quelle taille faisaient mes parents ? Combien mesurent leurs squelettes ? Si j'installe un Centre de recherche du Rêve Chinois sur la nouvelle place publique, je pourrai creuser à ma guise et chercher leurs ossements à nouveau.* Il regarde son père dans les yeux et dit : « Je me souviens de l'esquimau au lait que tu m'as acheté une fois alors qu'on attendait le bus. Quel délice ! » Puis il observe sa mère plus attentivement sous la loupe et remarque la ride qui s'étend de sa bouche à son menton, les deux petits points formés par ses narines et même les légers plis sur ses paupières supérieures. Le commentaire qu'il détestait le plus entendre durant son enfance, c'était : « Tu as les yeux de ta mère. » Mais en regardant son visage à présent, face à face, il se sent heureux d'avoir partagé une ressemblance avec elle. « Je suis ton fils, lui dit-il. Je suis dévasté que tu aies quitté ce monde si tôt. Tu me manques. Quand j'avais froid aux mains, tu les pressais contre ton ventre pour les réchauffer... »

Une larme coule de son œil et atterrit sur le visage de sa mère. Elle tend la main hors de la photo, lui caresse la joue et lui dit : « Tu es vraiment un bon fils. Ne t'inquiète pas, tu n'auras aucun mal à nous trouver. Je vais sortir un os pour t'indiquer l'endroit. Tu n'auras qu'à creuser en dessous pour nous déterrer. Demande à ta sœur de nous apporter deux paires de chaussettes. Elles sont dans le coffre sur lequel tu t'assois pour déjeuner. On a si froid aux pieds la nuit.

— D'accord, je vais faire tout ce que tu dis, répond-il. Je ne veux pas vous oublier, Père et toi. Je veux juste effacer les crimes que j'ai commis et les atrocités que j'ai vues. L'autre jour, j'étais si triste de voir tous ces gens célébrer les noces d'or de leurs parents.

— Ton père ne t'en veut pas. Il sait que tu étais juste... »

Le téléphone de Ma Daode sonne. C'est un message de maître Wang : 1 TRANCHE DE GINGEMBRE, SUCÉE PAR UN CADAVRE ; 9 CUILLÈRES À CAFÉ DU SANG DE 9 CHATS NOIRS ; 8 LARMES DE SES PROPRES YEUX ; 14

GOUTTES D'EAU DES SOURCES JAUNES ; 1 BRANCHE DE CORAIL VERT ; 1 CŒUR DE LOUP... Avant d'arriver à la fin de la liste, Ma Daode lève les yeux et se rend compte que sa mère est retournée dans la photo. *Elle veut ses vieilles chaussettes ? Comment a-t-elle pu croire qu'on garderait ces horribles haillons ? Cela dit, j'aimerais mieux ne pas perdre mes derniers souvenirs d'elle. Si seulement je pouvais me débarrasser de moments choisis. Je commencerais par effacer le jour où je me suis battu contre Yao Jian. En fait, nous n'étions pas seuls ; un autre ouvrier s'en est mêlé. Quand il a levé son sarcloir pour me frapper, j'ai crié : « Longue vie au président Mao », certain que j'allais mourir, mais il a perdu l'équilibre et il est tombé à mes pieds. Je supprimerais aussi la fois où j'ai raconté à mes camarades de classe que mon père possédait un stylo-plume anglais. On l'a traîné devant une foule et je lui ai crié : « Avoue tes crimes au président Mao ! » Oui, ces odieux souvenirs doivent disparaître... La nouvelle recette que maître Wang m'a envoyée... Il faudra que je me rende dans l'au-delà pour me procurer l'eau des Sources Jaunes, mais le reste ne devrait pas être trop dur à trouver.*

Ma Daode ouvre le moteur de recherche de son téléphone et tape CHAT NOIR. Il apprend que l'écrivain américain Edgar Allan Poe a écrit une nouvelle intitulée *Le Chat noir*, et que DANS LA MYTHOLOGIE CHINOISE, LES CHATS NOIRS ÉLOIGNENT LE MAL. GARDEZ UN CHAT NOIR PRÈS DE VOTRE PORTE D'ENTRÉE, ET VOUS ET VOTRE DESCENDANCE NE CRAINDREZ PLUS JAMAIS RIEN. *Alors les chats repoussent les esprits ? Avec neuf gouttes de leur sang, je pourrais aller dans l'au-delà sans encombre pour récupérer l'eau. Je dois aller acheter neuf chats noirs immédiatement.*

Mais après avoir relu attentivement la recette, il estime que les éléments féminins du « yin » sont trop puissants, alors il enlève le sang de chat et remplace le corail vert par du rouge. *Voilà qui devrait faire l'affaire.* Il ne lui manque plus que l'eau des Sources Jaunes. Il se penche en arrière dans son fauteuil en cuir, observe la photo sur son bureau et se demande ce qui se passerait si, après avoir bu le breuvage de la vieille dame de l'oubli, il oubliait qui il était. Il se regarde sur le cliché, debout devant sa mère, vêtue d'un short et d'un gilet blanc, et il se sent submergé par une vague d'amour. *Je creuserai des puits dans le sol pour extraire l'eau des Sources Jaunes, comme les compagnies qui forent pour chercher du pétrole. Ensuite, j'ouvrirai une Usine pharmaceutique du Rêve Chinois pour produire le breuvage, et mon nom entrera dans l'Histoire. Je servirai la première dose à un volontaire pour voir ce qui se passe, puis les autres décideront combien il faut en boire selon le degré de choses qu'ils*

*veulent oublier. Je forcerai Yuyu à boire le premier bol. Elle manigance des choses pour préparer ma chute, j'en suis convaincu.*

Le directeur Ma sort son « *Registre des Beautés Parfumées* » dans lequel il a marqué le nom de toutes les femmes avec lesquelles il a couché, et il rédige une liste de cobayes pour son breuvage d'amnésie. Soudain, les noms sur les pages sont cachés par une image de Pan Hua debout dans une rue de Ziyang, devant une grande affiche représentant un portrait... *Non, elle n'était pas dehors. Il pleuvait ce jour-là, et les affiches trempées baignaient dans les flaques sur le trottoir. Les seules encore aux murs se trouvaient dans l'escalier de la tour du Tambour. Oui, c'est dans la tour que j'ai vu sa silhouette. Elle a parcouru mon corps du regard comme un éclair, et j'étais si excité que je ne pouvais plus bouger.*

Quand Ma Daode est arrivé au village de Yaobang en tant que jeune instruit, il avait peur de se rendre au bosquet de crainte qu'on l'accuse de ne pas dresser une barrière claire entre lui et ses parents droitiers. Ce n'est qu'un an plus tard, quand les militaires ont pris le contrôle et mis pour de bon un terme aux violences, que sa sœur et lui se sont mis à chercher leur tombe, mais il y en avait tant d'autres qu'ils n'ont pas réussi à la trouver. En 1976, après la mort de Mao et la fin de la Révolution culturelle, de nombreuses familles sont retournées au bosquet pour déterrer le squelette de leurs proches, les incinérer et rapporter les cendres chez eux. C'est à ce moment-là que les os de Pan Hua ont été déplacés. Dans les années 1990, le gouvernement a interdit les enterrements, et le bosquet a de nouveau servi de cimetière clandestin aux familles qui voulaient éviter de payer les frais obligatoires d'une crémation d'État. Quand la construction de la zone industrielle de Yaobang a commencé, en 2006, Ma Daode a souvent dû se rendre sur le site avec les investisseurs hongkongais ; il savait pertinemment qu'il marchait sur la dépouille perdue de ses parents.

Une phrase tirée d'une chanson lui vient soudain à l'esprit : « *Le Parti est aussi cher à mon cœur que ma propre mère. Ma mère a donné naissance à mon corps, mais la gloire du Parti illumine mon âme.* » Parfois, les fragments du passé qui me reviennent en mémoire sont triviaux, sans intérêt, mais cette chanson revêt une importance spéciale pour Juan et moi. Durant nos premiers mois à Yaobang, je l'ai souvent entendue chanter : « *La gloire du Parti illumine mon âme.* » Un soir, j'ai éteint les lumières et je lui ai murmuré à l'oreille : « *Le Parti, c'est moi. Regarde ma gloire illuminer ton âme.* » On s'est embrassés et elle a poussé des cris de joie.



*Foutu Rêve des Noces d'Or !* Se remémorant à quel point il s'est humilié sur l'estrade ce jour-là, avec son discours décousu, il claqua sa tasse de thé sur le guéridon et elle se brisa en mille morceaux qui vont s'éparpiller dans le carton de livres en dessous. Il se souvient avoir cassé un bol de la même manière, il y a des années. Il avait fusillé son père du regard et hurlé : « Tous les jours, tu ne fais qu'écrire, écrire, écrire ! On t'a dénoncé je ne sais combien de fois, mais tu n'arrêtes pas. À cause de ton obstination stupide, je me suis fait virer des Gardes Rouges ! »

Le directeur Ma parcourt les carnets qu'il a remplis des données concernant ses affaires illégales. Il a tenu un livre par année jusqu'au moment où il a acheté un téléphone portable. Il retrouve une copie du contrat qu'il a rédigé pour Yuyu, dans lequel il avoue leur relation et jure de lui verser cent mille yuans pour sa virginité perdue, somme dont elle se servirait pour financer ses études à l'étranger. Le mois dernier, elle a quitté son emploi et a avorté, comme stipulé dans le contrat. Ma regarde avec nostalgie les deux empreintes digitales rouges apposées ensemble en bas de la page comme deux petits œufs de Pâques.

*Pourquoi la nouvelle génération n'est-elle jamais satisfaite ? Seuls les gens de mon âge, qui ont grandi avec rien, savent se contenter de ce qu'ils ont. Je me souviens d'un jour où, sur le chemin de l'école, à l'époque où ma famille vivait à Yaobang durant la Grande Famine, j'ai amené la petite fille, Tianmu, à me donner sa dernière fiente d'oie cuite. Je voulais la garder pour ma mère, mais sur le chemin du retour cet après-midi-là, j'avais si faim que je l'ai mangée. Ça avait un goût de poisson séché. Je voulais que ma mère essaye parce qu'elle m'avait dit qu'avant de se marier elle avait travaillé pour une famille anglaise et avait pris goût à la nourriture occidentale qui sent fort. Parfois, quand elle fabriquait de nouvelles semelles pour nos chaussures, elle sortait de vieux magazines pour servir de modèle, et nous regardions des photos de fontaines et de jardins étrangers, et de femmes blondes en robes à fleurs. Elle nous a dit qu'elle avait autrefois tricoté un pull pour le petit Henry. Après que les Gardes Rouges ont découvert qu'elle avait travaillé pour une famille étrangère, ils l'ont traînée à une séance d'humiliation et l'ont rouée de coups au visage avec une chaussure en cuir. Quand elle est rentrée à la maison, ses joues étaient rouges et enflées, et elle saignait du coin de la bouche. Elle avait toujours eu l'air jeune et élégante, vêtue d'habits bien coupés, les cheveux noirs retenus en arrière par des barrettes blanches, mais*

*après cette nuit-là, elle paraissait soudain très vieille.*

SI JE NE TE VOIS PAS, MES YEUX PERDRONT LEUR ÉCLAT. SI JE NE TE TIENS PAS DANS MES BRAS, MES MAINS PERDRONT LEUR CHALEUR. J'AI PAYÉ L'ACOMPTE DE 10 000 YUANS. ENVOIE-MOI 150 000 YUANS DE PLUS DEMAIN SINON LE MARCHÉ TOMBE À L'EAU. Ce message de Numéro 8, l'hôtesse de la boîte de nuit de la Garde Rouge, le flatte puis l'énervé. *La fausse Pan Hua ! D'abord elle me demande de lui payer ses piercings génitaux et nasaux, et maintenant elle veut que je lui achète le salon de beauté qui se trouve en bas de son appartement. L'argent, voilà tout ce à quoi les jeunes femmes s'intéressent !*

Sa femme Juan rentre enfin et lui dit : « Alors comme ça, tu es la nouvelle star des réseaux sociaux, apparemment ! La fille de Tante Shu te suit sur Weibo, et elle voudrait une copie dédicacée de ton livre. » Tante Shu apparaît derrière elle, à bout de souffle. Elle porte des chaussures à talons rouges, une robe flamenco et un large éventail de soie à la main. « Oui, ma fille est une grande admiratrice, dit-elle. Tu es un auteur à succès.

— Non, pas du tout : je ne suis qu'un fonctionnaire culturel ordinaire », répond le directeur Ma en refermant le tiroir. La fille de Tante Shu est une jeune fille terne qui travaille à la billetterie de la tour du Tambour. Il se saisit d'un exemplaire de *Mises en garde pour le monde moderne* dans le carton, l'ouvre à la page du titre et écrit : SOIS BIENVEILLANTE AVEC TOI-MÊME ET TON BONHEUR SERA SANS ÉGAL. En dessinant sa signature, il entend sa femme pousser délicatement du pied les morceaux de la tasse brisée sous les étagères, hors de vue.

## Le rêve de la tour rouge

Le deuxième jour de son retour au bureau après une suspension de deux semaines, le directeur Ma ouvre la bouteille de breuvage de la vieille dame de l'oubli qu'il a préparée tant bien que mal la veille, avale une grosse gorgée, puis il ouvre la fenêtre et hurle qu'il veut voler jusqu'à la place du Jardin. Hu le rattrape par la ceinture, lui demande de penser aux conséquences politiques d'un tel comportement et le repousse dans son fauteuil pivotant.

Trois gardes apparaissent subitement et l'escortent du Bureau du Rêve Chinois jusqu'au département de sécurité situé au rez-de-chaussée. L'étrange puanteur de son breuvage d'amnésie flotte à travers la Maison-Blanche et la porte de la Paix céleste et s'éternise dans l'air pendant des jours. Après ce malheureux épisode, on le diagnostique maniaco-dépressif et schizophrène et on lui interdit de revenir à son bureau, mais il insiste : il va très bien, sa crise de folie passagère n'était due qu'aux mauvaises proportions des ingrédients de son breuvage. Il jure de trouver le bon dosage en faisant de nombreux tests, puis de demander un brevet et revenir au bureau pour vendre la potion au monde entier sous le nom de Soupe du Rêve Chinois.

Pour sa tentative du jour, il verse un quart de litre de sang de chat noir dans une bouteille de Coca-Cola vide, puis il ajoute un cœur de loup, une tranche de gingembre trempée pendant une semaine dans la bouche d'un cadavre et quelques gouttes d'eau des Sources Jaunes qu'il a achetée à maître Wang pour cent mille yuans. Après avoir soigneusement mélangé, il trempe la langue dans l'âcre concoction. Le goût lui semble correct. Tout ce qui lui reste à faire, c'est de retourner au bosquet, verser quelques larmes et les ajouter à la bouteille, puis en avaler le contenu et voir ce qu'il aura oublié. Il décide de partir

maintenant, mais dès qu'il fait un pas sur la route, hier disparaît de son esprit. Terrifié à l'idée qu'il puisse oublier qui il est, il se précipite à l'intérieur, écrit : MA DAODE, DIRECTEUR DU BUREAU DU RÊVE CHINOIS sur le couvercle d'une boîte à chaussures qu'il attache ensuite autour de son cou à l'aide d'un lacet. Enfin, il se remet en route.

Le vent froid d'octobre l'emplit d'une triste solitude. Il essaye de faire remonter un quelconque souvenir de sa matinée. *J'ai enfilé un costume et je me suis regardé dans la glace en ajustant ma cravate. Elle est rouge sang. Une de mes chaussures est noire ; l'autre est une brogue bicolore ayant appartenu à mon père. Il baisse les yeux à ses pieds. Oui, c'est bien ça. Ensuite, Juan, pieds nus dans la cuisine, m'a appelé de prendre mon médicament en s'étirant d'un air endormi. Pour qui se prend-elle ? Je ne toucherai pas à ces foutues pilules ! Après, le téléphone a sonné. C'était ma fille ? Non. C'était Yuyu, qui est partie à l'université de Birmingham ? Non plus – elle a appelé il y a quelques jours pour me menacer de rentrer l'année prochaine si je ne lui envoyais pas plus d'argent. Quelle sale petite garce ! Pourtant, elle n'est pas pire que l'agente immobilière, Wendi, qui m'a dénoncé à la Commission des Affaires légales et politiques. Plus rien de tout cela n'a d'importance, cela dit. Quand ma Soupe du Rêve Chinois sera en vente dans les magasins, tous les gens qui se sont moqués de moi parce que je n'ai pas réussi à créer l'Implant du Rêve Chinois seront bien obligés de me voir revenir au bureau auréolé de gloire.*

Il marche d'un air déterminé. Maintenant qu'il a pris des fesses avec les années, il se sent plus stable sur ses pieds. Il ne voit des gens au loin que les rangées d'yeux noirs qui avancent dans sa direction sans ciller, comme un rideau de pluie. La route qui va du boulevard de la Révolution à la rue de la Tour du Tambour était autrefois bordée d'échoppes où les fermiers des villages voisins vendaient leurs produits, mais depuis que Ziyang était passée du statut de municipalité à celui de comté, elle s'était changée en une quatre-voies très fréquentée qui permettait de relier l'autoroute de la province. Ma Daode ne l'a jamais longée à pied, car le chemin qu'il emprunte pour se rendre au travail passe bien plus au nord. Mais aujourd'hui, il veut se rendre au bosquet de l'autre côté du pont des Pies, et c'est le chemin le plus court. Il remarque quelques immeubles abandonnés et décrépits au bord de la nouvelle route, les balcons chargés de linge coloré qui brille au soleil. En tournant à droite sur la rue de la Tour du Tambour rendue piétonne depuis peu, il aperçoit les lampadaires à

l'anglaise qui ont été installés sur les trottoirs jusqu'à la tour rénoverée tout au bout. Il observe la brume vaporeuse qui plane au-dessus des pavés tout neufs et se souvient à quel point les ruelles du vieux quartier étaient noires de crasse. C'est ici que Ma Daode a grandi. Le long de cette rue, sa femme Juan et lui avaient l'habitude de se promener le soir. Sa gorge le gratte, et il se met à chanter une chanson militaire : « En avant ! En avant ! Nous, les soldats, nous faisons face au soleil, tapant du pied sur le sol de notre mère patrie... » Il est près de dix heures du matin. Les gens assis à table mangent du gruaud de maïs. Les marchands déchargent les caisses de nouilles instantanées et les empilent devant leurs magasins. Un fermier installé à une table non loin de là lui crie : « Il est un peu tôt pour sortir promouvoir le Rêve Chinois, n'est-ce pas, directeur Ma ? »

Ma Daode regarde les dents de lapin du fermier et lui dit : « Hé, mais vous êtes Gao Wenshe, le producteur de champignons du village de Yaobang ? Vous me faites tellement penser à votre sœur.

— Je n'ai pas de sœur, et il n'y a pas non plus de village de Yaobang. » Il a un grain de maïs collé au coin de la bouche et ses cheveux sont encore aplatis à l'endroit où sa tête a reposé sur son oreiller.

« Vous aviez une sœur, répond Ma Daode, mais pendant la Grande Famine, votre mère avait tellement faim qu'elle n'a pas eu d'autre choix que de la tuer et la manger. » Ma Daode se sent envahi par une vague de compassion tandis que ce souvenir lui revient en mémoire.

« Allez, dégagez ! Je n'ai ni mère ni sœur, et vous autres les fonctionnaires corrompus avez démoli le village de Yaobang il y a des mois pour vous en mettre plein vos sales poches !

— Vous aviez une sœur. Elle s'appelait Gao Tianmu. Je le jure sur la tête du président Mao. » Ma Daode essaye de faire le geste de la promesse mais il ne sait plus où poser sa main droite.

« Allez vous faire foutre, vous et votre Rêve Chinois ! hurle Gao Wenshe, puis il bondit de son siège, arrache la pancarte autour du cou de Ma et la jette sur le trottoir.

— Sale ingrat ! Si ta sœur n'avait pas existé, tu ne serais pas là aujourd'hui. Ta mère a dû la manger après ta naissance afin d'avoir suffisamment de lait pour te nourrir. » Ma Daode ramasse la pancarte et continue son chemin jusqu'à la tour du Tambour. Même s'il a déjà avalé plusieurs gorgées de la Soupe du Rêve Chinois, tous ses

souvenirs d'enfance n'ont pas disparu. Le petit visage de Gao Tianmu, aussi pâle que la cire, est encore gravé dans sa mémoire. Il se souvient du matin où, sur la route de l'école, elle avait si faim qu'elle devait s'arrêter de temps en temps pour récupérer, mais il a tout de même réussi à faire en sorte qu'elle lui donne la dernière fiente d'oie cuite qu'elle tenait à la main. Comme sa famille n'avait plus rien à manger, sa mère s'était résolue à voler les excréments des oies dans le jardin du voisin et les faire cuire au wok pour éviter qu'ils ne meurent de faim.

Une femme âgée apparaît devant lui. Il reconnaît la vieille dame qui a parlé au micro lors de la cérémonie du Rêve des Noces d'Or. « Vous êtes la mère de Pan Hua, n'est-ce pas ? Que vous semblez vive aujourd'hui ! Vous êtes sortie pour acheter des friandises régionales ? » Ma Daode se sent pleinement réveillé à présent. Il se dit que la Soupe du Rêve Chinois donne encore plus d'énergie que le café.

« Vive ? Que voulez-vous dire ? Je suis raide morte, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Alors vous aussi vous avez bu le breuvage amnésique de la vieille dame de l'oubli ? demande-t-il. Avez-vous déjà traversé le pont du Désespoir ? Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ? Je suis le directeur Ma.

— Chaque âme morte doit boire une coupe du breuvage avant de traverser le pont et revenir dans le monde des mortels, mais quand je suis arrivée au pont du Désespoir, la vieille dame n'y était pas. Un vieux camarade d'école servait à sa place et il m'a laissée passer sans m'en faire boire. C'est pour ça que je me souviens de ma vie d'avant. Je suis rentrée parmi les vivants pour chercher la réincarnation de ma fille. »

Ma Daode se demande si Numéro 8, l'hôtesse de la boîte de nuit de la Révolution culturelle, n'est pas en fin de compte la réincarnation de Pan Hua. « Vous croyez qu'elle se trouve à Ziyang ?

— Elle n'a pas dû aller bien loin. Je pense qu'elle doit avoir dans les quarante ans. Je sais que je vais réussir à la trouver. » La vieille femme semble déterminée.

« Vous voyez cette mixture ? dit Ma. J'appelle ça la Soupe du Rêve Chinois. C'est une version améliorée du breuvage d'amnésie de la vieille dame. Goûtez, je vous en prie. »

Elle renifle le liquide et lui rend la bouteille. « Non merci. Ça sent encore plus mauvais que le breuvage de la vieille dame.

— Quand j'arriverai au bosquet, j'ajouterai un peu de mes larmes, j'avalerai tout d'un coup, et votre fille disparaîtra pour toujours de ma mémoire. » Ma Daode, qui sent une forte connexion avec cette femme, désire prolonger la conversation.

« Je vois dans vos yeux que vous avez une dette de sang, dit-elle. On ne vous laissera pas traverser le pont du Désespoir. On vous jettera dans la rivière de l'Oubli et vous passerez l'éternité sous la forme d'un fantôme sauvage. » Là-dessus, elle se retourne et s'éloigne.

*Un fantôme sauvage ? Ma Daode n'en croit pas ses oreilles. Quelle injustice ! Je ne me suis jamais battu que pour défendre les idées de Mao Zedong. Pourquoi devrais-je être puni pour ça ? Quand notre faction de l'Orient Rouge, accompagnée d'une unité d'ouvriers rebelles, a atteint la gare dans l'espoir de fuir, nous avons remarqué que les Guerriers Courageux étaient déjà installés sur le toit de notre train entre deux énormes mitrailleuses. Les femmes et les enfants des ouvriers nous attendaient, blottis dans un coin. Dès qu'ils nous ont vus, ils ont foncé sur le quai et se sont fait fusiller instantanément. Les enfants pris dans les tirs croisés se sont cachés derrière les piliers, paralysés de peur. Personne n'est venu enlever les cadavres. Ils sont restés des jours sur place, violets et enflés comme des aubergines. Je veux effacer toutes ces scènes atroces, mais ce que je veux surtout oublier, c'est mon infâme trahison envers mon père. Quand je le reverrai, je tomberai à genoux et j'implorerai son pardon.*

Il entend le vibreur de son téléphone et se dit qu'il aimerait pouvoir envoyer un message à son père, même s'il sait très bien qu'aucun membre de sa famille ne figure dans son répertoire. Depuis la mort de ses parents, sa sœur et lui n'ont jamais passé ne serait-ce qu'un Nouvel An chinois ensemble. *Ma sœur a rangé leur exemplaire des Œuvres choisies de Mao Zedong dans son sac, puis elle a ramassé les autres affaires que les Gardes Rouges n'avaient pas brûlées et y a mis le feu dans l'arrière-cour. La lettre que ma mère nous a laissée était écrite à l'encre verte. Son écriture délicate penchait à droite, et celle de mon père, à gauche. Quelques mois après leur enterrement, ma sœur a déménagé très loin dans la province de Xinjiang.*

COMME J'AIMERAIS ÊTRE TON TÉLÉPHONE PORTABLE : RANGÉ CONTRE TA POITRINE, TOUT LE TEMPS SOUS TES YEUX, CHÉRI AU FOND DE TON CŒUR. Qui m'a envoyé ce message ? se demande Ma Daode. Est-ce la femme qui a choisi la musique pour ma vidéo promotionnelle sur le Rêve Chinois ? Dès qu'il efface le texto, elle disparaît de son esprit.

Sur sa droite, il aperçoit le nouveau Supermarché des Familles Aisées. Les lions de pierre de part et d'autre de l'entrée et le fronton rectangulaire au-dessus de la porte lui donnent une dimension antique. La maison familiale de Ma Daode se tenait là autrefois. Il est venu le mois dernier, après la démolition de la bâtisse, quand le supermarché était encore en construction. Il remarque qu'une boutique de raviolis Qing-Feng a ouvert au rez-de-chaussée. *Je dormais dans une pièce qui se trouvait juste au niveau de cette échoppe de raviolis, sur un lit en fonte tourné vers le sud. Nous vivions dans une maison de brique grise à deux étages. La porte d'entrée et les fenêtres étaient peintes en rouge foncé. Quand mon père rentrait du travail, il s'asseyait sur un tabouret dans la cour et lisait le journal. Il ne rentrait que lorsqu'on allumait les lampes et que les moustiques lui tournaient autour. La maison était humide et les fenêtres bien trop hautes. Quand on fermait la porte d'entrée, on n'y voyait plus rien. Lorsque ma mère mettait de l'eau à bouillir sur le réchaud et qu'elle appelait mon père, alors le salon semblait enfin un peu plus confortable. Après que mon père est passé du statut de chef du comté de Ziyang à celui de droitier avéré, la maison a été divisée et partagée avec deux autres familles. Mes parents ont construit une pièce dans le grenier pour que ma sœur et moi puissions y dormir. On adorait notre nouveau petit foyer, dans lequel on se rentrait dedans et on se déplaçait à petits pas. Le slogan LONGUE VIE AU MARXISME-LÉNINISME que j'avais peint sur le mur de notre salon se trouve aujourd'hui barbouillé au-dessus de la vitrine de la boutique de raviolis. Ou bien est-ce que mes yeux me jouent des tours ? Quand les Gardes Rouges ont pris d'assaut notre maison, ils ont ordonné à mes parents de se tenir face au mur, tête baissée. Les chaussons cousus main qu'ils portaient ne semblaient pas à leur place dans cette atmosphère de terreur.*

*J'ai couru dans tous les sens pour montrer à mes camarades de la Garde Rouge où étaient cachés les artefacts bourgeois de ma famille. Song Bin, vêtu d'un treillis kaki et d'un brassard rouge, a traîné la valise en cuir de ma mère hors du grenier et l'a ouverte d'un coup de pied avant d'en extraire les reliques de la vieille société : une qipao en soie, une paire de chaussures à talons hauts, un collier, un bracelet et un sac à main en cuir brodé d'or. Les Gardes Rouges, furieux, ont balancé tous ces objets compromettants sur ma mère et se sont mis à crier : « À bas les vieilles idées, la vieille culture, les vieilles coutumes, les vieilles habitudes ! À bas les Quatre Vieilleries, et vive les Quatre Nouveautés ! À bas l'idéologie réactionnaire ! » Ensuite, ils ont ouvert la deuxième valise et trouvé un vieil album de photos de famille,*



*d'entre les pages duquel est tombée une photo ternie de ma mère avec la famille anglaise pour laquelle elle travaillait autrefois.*

*Une seconde plus tard, je les ai entendus beugler : « À bas l'espionne étrangère, Zhu Mei », et mon esprit a imploré. Je savais que j'étais perdu. Dans un moment de rage, ils ont mis la maison à sac, balancé dehors tout ce qu'ils pouvaient en tas et mis le feu à l'ensemble. Pour prouver mon engagement envers la révolution, j'ai farfouillé parmi les bouteilles de pesticide, les lampes à huile, les miroirs et les chausse-pieds, et j'ai extrait des flammes une brochure ronéotypée des politiques du président Mao ainsi que le premier bulletin de l'École secondaire du Soleil Rouge que Song Bin m'avait donné, puis je les ai rangés soigneusement dans mon sac et je me suis éloigné sous le regard dédaigneux de mes camarades de classe et mes voisins. Être le fils d'un droitier, c'était déjà très grave, mais le fils d'une agente des impérialistes occidentaux, c'était impardonnable.*

*Je me suis fait virer des Gardes Rouges le matin suivant, mais je n'ai pas perdu espoir. Au lieu de ça, j'ai préféré apprendre par cœur les citations de Karl Marx et me lancer avec encore plus d'ardeur dans la révolution. Quand l'Orient Rouge m'a pris sous son aile, j'ai coupé les ponts avec ma famille et j'ai dévoué tout mon être au président Mao. Même si je rentrais parfois en douce chez moi pour un repas chaud et une bonne nuit de sommeil, je n'ai plus jamais adressé la parole à mes parents, même pas le dernier soir qu'on a passé ensemble avant qu'ils se donnent la mort.*

Les passants commencent à s'attrouper autour de Ma Daode et le pointer du doigt. « Vous croyez qu'il va demander un recours au Bureau du Rêve Chinois ? » demande un homme. L'agent de sécurité du supermarché qui se tient près d'un lion de pierre dit à Ma : « Si vous voulez acheter quelque chose, entrez, mais ne restez pas devant la porte. »

Ma Daode indique la vieille plaque en pierre au-dessus de la porte et crie : « Enlevez-moi cet artefact féodal immédiatement ! À bas les vieilles idéologies et les coutumes de la classe dominante ! » Mal à l'aise, il baisse les yeux sur la pancarte qui lui confirme qu'il est bien Ma Daode, directeur du Bureau du Rêve Chinois. *Mais quel Ma Daode suis-je ?* Après une brève hésitation, il remet la pancarte autour de son cou.

Song Bin sort de la boutique de raviolis et dit : « Alors, on vient "se mêler à la foule incognito", mon vieil ami ? Formidable ! Entre donc pour goûter les raviolis de notre cher président Xi. »

Le directeur Ma n'a pas d'autre choix que de serrer la main de Song Bin. « Ta femme a eu du flair en ouvrant une franchise ici, alors que l'ère du Rêve Chinois commence à peine, dit-il. J'espère qu'elle aura du succès.

— Tu crois vraiment que c'est Hong qui a ouvert la boutique ? Elle n'a aucune idée de comment on fait marcher une entreprise ! À dire vrai, avec tous ces licenciements de fonctionnaires pour corruption et infidélité, j'ai préféré prendre ma retraite anticipée, juste pour être tranquille. Cette boutique de raviolis, c'est ma solution de repli ! Toi, tu t'en sors bien, Daode. Parmi tous ceux qui étaient à l'École secondaire du Soleil Rouge, tu es celui qui a gravi le plus d'échelons, mais ça n'a pas dû être facile. Il y a tant de règles auxquelles se soumettre, de nos jours, n'est-ce pas ? Tant de paperasse ! » Song Bin affiche un sourire complice, et Ma Daode comprend tout de suite qu'il cherche à obtenir une faveur. *Comme il est surnois ! Il veut que je demande à un quelconque département gouvernemental de le laisser tranquille, hein ? Il ne s'est jamais occupé que de sa petite personne. Durant les périodes de violences, il a esquivé la plupart des batailles les plus sanglantes, planqué au QG du Million de Guerriers Courageux, à ronéotyper leurs rapports hebdomadaires.*

« J'ai gravi bien haut les échelons, mais ça n'a pas duré, répond Ma Daode. Tel un crabe plongé dans l'eau bouillante : dès que ça a chauffé au rouge, je suis mort. » Dans ses poches, Ma agrippe son téléphone de la main gauche et la bouteille de soupe de la droite. Il aimerait s'extirper de cette conversation avec son ancien camarade.

« Tout le monde prend des coups de temps en temps, rétorque Song Bin. Regarde ton père, par exemple : juste parce qu'il avait la même coupe de cheveux que le président Mao, les Gardes Rouges l'ont accusé de vouloir remplacer le Grand Timonier. Ils lui ont rasé la tête et l'ont promené dans les rues de Ziyang. Je me souviens l'avoir vu défiler ici même. Je me suis mis à hurler avec les autres : "Si Ma Lei n'avoue pas ses crimes, nous allons le détruire." Je devrais méditer là-dessus, quand j'aurai un moment. Quoi qu'il en soit, on dirait bien que le Bureau du Rêve Chinois avance à grands pas. J'ai entendu dire qu'il avait pris le contrôle sur tous les sites et les réseaux sociaux locaux. Hu a l'air de faire du bon boulot en ton absence.

— Tu as mis notre maison à sac, Song Bin, dit Ma Daode en fixant son visage simiesque du regard. Juste là, à l'endroit même où nous nous trouvons. Tu as persécuté ma mère et mon père si brutalement

qu'ils ont fini par s'ôter la vie. Ton Million de Guerriers Courageux a massacré trois cents membres de l'Orient Rouge. Cette rue était devenue rivière de sang. Tu as oublié tout ça ?

— Mais l'Orient Rouge a tué cinq cents de nos hommes ! Souviens-toi : c'est toi qui nous as dit de fouiller ta maison. Tu nous y as conduits toi-même. Je jure sur la tête du président Mao que je n'ai jamais tué personne. Personne. » Quand Song Bin ferme la bouche, ses fines lèvres disparaissent.

« Un millier de personnes sont mortes à Ziyang. Nous avons tous deux pris part aux batailles. Ne fais pas comme si tu n'avais pas de sang sur les mains. Le jour où on a attaqué la poste centrale, tu as poignardé un homme du nom de Zhao Yi avec une fourche ! » Ma Daode se frappe le torse à l'endroit où l'arme est entrée dans le corps de la victime de Song Bin. Désireux de mettre un terme à la conversation, il dit : « Allez, crache le morceau ! Quel département te cherche des noises ? Commerce et Industrie, Sécurité publique, Prévention des incendies... ?

— Eh bien, il se trouve que c'est ton Bureau du Rêve Chinois. Tes administrateurs Internet ont brouillé le rêve que j'ai fait hier soir. Je leur ai demandé de me laisser l'accès juste quelques instants, mais ils ont refusé. Ils disent que ce rêve concerne la Révolution culturelle.

— Ça ne suffirait pas pour qu'ils t'interdisent l'accès, dit Ma Daode. Tu as dû faire quelque chose qui les a énervés.

— Eh bien, en effet, je leur ai dit que j'avais le même âge que le président Xi, que lui et moi étions tous deux Gardes Rouges durant la Révolution culturelle, et que nous avions été envoyés ensemble dans le comté de Yanhe...

— Ah, alors ça n'a rien d'étonnant ! Ils vont te qualifier de "Garde Rouge trop zélé" à cause de ça ! Oser mêler le président Xi à tes affaires, quel culot ! Si tu n'avais pas travaillé pour le gouvernement pendant tant d'années, tu aurais de sérieux ennuis. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ? Tu es à la retraite, mais tu ne sais toujours pas comment te comporter ! »

*Je me souviens de l'expression de haine sur le visage de Song Bin quand il terrorisait nos enseignants. Il avait giflé notre professeure de mathématiques si fort qu'on aurait dit le bruit d'une mouche qu'on écrase contre un mur en béton. Sa joue avait viré au violet. Ma Daode inspecte le nouveau slogan peint sur le mur du supermarché : LE PARTI COMMUNISTE EST BON, ET*

LES GENS SONT CONTENTS !, et devine, en dessous, un tout autre slogan plus ancien : POUR FAIRE RESPECTER LES DIRECTIVES DU PRÉSIDENT MAO, NOUS NOUS BATTRONS JUSQU'À LA MORT !

« Bientôt, tous les rêves concernant la Révolution culturelle seront éradiqués, reprend Ma. Tu vois cette bouteille de Soupe du Rêve Chinois ? Si le plan se déroule comme prévu, les cauchemars qui envahissent nos esprits disparaîtront, remplacés par le Rêve Chinois tout neuf. Toi et moi, on pourra oublier nos malheurs passés et se forger un nouvel avenir ! » Il s'éloigne alors, puis se retourne et dit : « Quand on était à l'école, je t'ai donné un carnet de timbres célébrant l'amitié sino-russe. Celui de vingt et un centimes représentait Staline. Aujourd'hui, il doit valoir une fortune. »

Furieux qu'il refuse de l'aider, Song Bin cale ses mains sur ses hanches et crie : « Quelle mémoire prodigieuse tu as ! Repasse plus tard pour goûter les raviolis de Xi, on pourra discuter. »

Ma Daode aperçoit un triporteur près de la tour du Tambour. Il s'approche et dit au propriétaire : « Le président Mao nous a demandé de nous battre avec des mots, pas avec des armes. Dépêche-toi de décharger tes dangereuses gousses d'ail et distribue-les aux masses.

— Vous vous prenez pour un policier municipal ? répond le fermier en ricanant. Ne me dites pas ce que je dois faire. Si vous voulez de l'ail, c'est vingt-cinq yuans la cagette. Je le fais pousser pour l'exporter en Corée du Sud. Cent pour cent bio. Si vous n'en voulez pas, dégagez.

— Tu ne sais pas qui je suis ? C'est moi qui ai fait ça ! » dit Ma Daode en pointant du doigt la vidéo promotionnelle du Rêve Chinois diffusée sur l'écran géant de la tour du Tambour. À ce moment précis, on voit apparaître sa maîtresse, la jeune entrepreneuse dénommée Claire, qui sort du lit vêtue d'une robe de chambre rose, ouvre une fenêtre et admire le ciel bleu dehors.

« Fermez-la, misérable pétitionnaire. Vous êtes une honte pour la ville », dit le fermier en repoussant Ma. Il crache sa cigarette au sol et écrase le mégot avec sa chaussure.

Le directeur Ma se sent pris au piège entre ses deux identités. Qu'il parle à travers la première à sa gauche ou la seconde à sa droite, il n'arrive pas à trouver les mots justes. Il continue son chemin vers la tour du Tambour. La billetterie n'a pas encore ouvert. Sans réfléchir, il passe par-dessus la barrière en bois, s'avance jusqu'à la porte, qui n'est

pas fermée, et gravit lentement l'escalier de bois raide.

Une fois sur la spacieuse terrasse, il observe la cité qui s'étend sous ses yeux. Il constate que la majeure partie de la vieille ville a été remplacée par d'imposants buildings. Le Monument à la Révolution, l'hôpital du comté et le Palais culturel ont été démolis il y a des années. Seule la Fenshui n'a pas changé et coule toujours lentement le long de la vieille route à l'ouest. *Pourquoi mes parents se sont-ils suicidés ?* Une douce brise se met à souffler et soulève quelques feuilles sur la place en contrebas. Il baisse les yeux sur la chaussure bicolore qu'il porte au pied droit. *Ces chaussures sont le seul bien dont j'ai hérité de mon père. Pourquoi est-ce que je n'en porte qu'une ?* Je me souviens du jour où le slogan historique de Mao FAIRE LA RÉVOLUTION N'EST PAS UN CRIME, LA RÉBELLION EST JUSTIFIÉE a été peint sur le mur de cette tour. J'ai sorti mon carnet et je l'ai soigneusement recopié. Mon père a été condamné et roué de coups de nombreuses fois dans les mois qui ont suivi, tout comme des millions d'autres personnes, mais elles ont su garder espoir. Le jour où on m'a demandé de rentrer, pourquoi mes parents ne nous ont-ils pas prévenus, ma sœur et moi, qu'ils allaient se suicider ? Bien sûr, mon père ne s'est jamais remis de ma trahison, lorsque j'ai demandé aux Gardes Rouges de saccager notre maison... Ma Daode se sent pris de remords. Il aimerait s'approcher de ses parents et les serrer dans ses bras.

Le téléphone dans sa poche vibre. C'est un message de sa fille : TU DEVRAIS INVITER DES FAMILLES BRITANNIQUES EN CHINE ET ENVOYER DES FAMILLES CHINOISES EN GRANDE-BRETAGNE POUR FAVORISER LES ÉCHANGES CULTURELS BILATÉRAUX. CE SERAIT TELLEMENT PLUS INTÉRESSANT POUR TOUT LE MONDE QUE DE VISITER ENCORE ET TOUJOURS LES MÊMES LIEUX TOURISTIQUES À LA VA-VITE... Elle lui conseille de monter une agence de voyages et de mettre cette idée en marche. Ma Daode se demande si ces échanges appartiendraient au Rêve Chinois ou bien au Rêve Britannique. Il remarque que les gens sur la place lèvent les yeux vers lui, ou bien vers l'écran géant sous la terrasse. Quand le Bureau du Rêve Chinois a lancé un appel d'offres pour cet écran servant à diffuser des messages publicitaires et des annonces publiques, de nombreuses compagnies ont rivalisé pour obtenir un accord, offrant à qui mieux-mieux des pots-de-vin en liquide et des belles femmes, mais Ma a tout refusé pour offrir le contrat à sa plus vieille maîtresse, Li Wei, qui était la candidate la mieux placée étant donné qu'elle louait déjà la tour.

« Vous êtes monté là-haut pour vous suicider ? demande une vieille bénévole chargée de la sécurité avec un brassard rouge autour du bras. Descendez tout de suite !

— Lisez-moi ça ! » hurle Ma Daode en grimpant par-dessus le garde-fou crénelé de la terrasse pour lui montrer la pancarte autour de son cou.

Quelques passants s'agglutinent et se mettent à discuter.

« Je parie que c'est un travailleur immigré qui cherche à obtenir de l'argent.

— Non, c'est probablement un paysan venu déposer une requête au gouvernement concernant la destruction de sa maison.

— On devrait appeler la police. Il trouble l'ordre public. »

Le marchand d'ail s'approche et leur dit : « Non, ce n'est qu'un fou qui se prend pour un haut fonctionnaire. Hé, ducon ! Saute, si t'as les couilles ! »

Ma Daode se racle la gorge et se lance dans un discours : « Camarades, compagnons d'armes, vous voyez cette pancarte ? Elle dit vrai : je suis bel et bien le directeur du Bureau du Rêve Chinois, fonctionnaire municipal haut placé. Mais aujourd'hui, je viens vous parler non pas en tant que dirigeant, mais en tant que simple résident de Ziyang. Je suis né et j'ai grandi ici. Pendant quatre ans, j'ai été exilé à Yaobang, là-bas, afin d'être rééduqué par les paysans. » Ma Daode pointe le doigt vers l'ouest. « Aujourd'hui, je travaille au cinquième étage de cet énorme bâtiment, quartier général du gouvernement et du Parti. » Il bouge son doigt vers le nord. « Vous vous demandez peut-être ce que j'ai dans la main. » Il lève la bouteille de Coca-Cola.

La foule en contrebas se met à crier : « Un cocktail Molotov ! Vite, tous aux abris !

— Non, revenez ! répond Ma Daode. Ce n'est pas un Molotov. C'est une nouvelle recette améliorée du breuvage d'amnésie de la vieille dame de l'oubli, que j'ai nommée Soupe du Rêve Chinois. Dans un instant vous allez découvrir comment elle peut faire disparaître vos cauchemars et les remplacer par le Rêve Chinois. Pas besoin de pilules ni d'injections, ni même de l'Implant du Rêve Chinois. Une gorgée de cette soupe et vous pourrez faire table rase du passé...

— J'ai déjà vu sa tête de crapaud, à ce type, dit une voix dans la foule. C'est lui qui a coupé le ruban à l'inauguration de la Compagnie des Dix Mille Fortunes.

— Le breuvage de la vieille dame de l'oubli ? intervient quelqu'un d'autre. C'est la boisson que les âmes des défunts doivent boire pour oublier leur vie passée avant de renaître dans un nouveau corps. Je n'ai jamais entendu dire que les vivants pouvaient en boire. Vas-y, pauvre fou ! Prends une gorgée pour voir !

— Je vais la boire, mais avant d'effacer ma mémoire, je veux voir mes parents une dernière fois, dit Ma Daode en pointant le doigt en direction de la nouvelle place du Jardin située à douze kilomètres de là. Mon comportement de fils indigne les a poussés au tombeau, mais j'ai changé. J'ai complètement changé, dedans comme dehors, jusque dans la moelle de mes os.

— N'êtes-vous pas le fils de Ma Lei et Zhu Mei ? dit un vieillard à lunettes. C'étaient des gens bien, ces deux-là. Durant la Révolution culturelle, on les a humiliés dans les rues tous les jours.

— Oui, c'est bien lui ! Le fils du droitier. Il a rejoint l'Orient Rouge, capable de se battre au couteau, à la lance et au pistolet aussi bien qu'avec les poings ; un vrai maître du kung-fu. Une fois, je l'ai vu foncer tout droit vers un canon de fusil. Il n'avait peur de rien ! » L'homme qui parle à présent porte une salopette bleue. Il n'a pas de tête.

Devant le grand nombre de gens rassemblés sur la place, bouche bée, Song Bin sort de sa boutique des paniers entiers de raviolis, les charge sur un caddie et, aidé de sa femme, passe à travers la foule en criant : « Goûtez les raviolis du président Xi. Bien blancs, moelleux, tendres et délicieux ! Qui pourrait résister ? Seulement dix yuans les deux. »

« Officier Ma, camarade Chun au rapport », crie un garçon qui louche parmi les badauds. Ma Daode regarde son vieil ami et remarque que les deux balles qui lui ont traversé l'épaule sont ressorties par la taille. Ce devait être une arme à gros calibre, car il n'y a pas de sang autour des plaies.

« Camarade Chun, quand nous t'avons enterré, j'ai placé deux balles dans tes mains pour que tu puisses te venger dans l'au-delà », répond Ma Daode, qui sent le poids de son passé s'alourdir sur ses épaules. Il s'adresse à nouveau à la cantonade : « Vous voyez, si vous ne buvez pas cette Soupe du Rêve Chinois, le passé et le présent formeront une toile enchevêtrée impossible à démêler. Je suis sûr que vous avez tous d'affreux souvenirs dont vous souhaitez vous

débarrasser. Eh bien, si vous ouvrez cette bouteille, que vous ajoutez quelques-unes de vos larmes, mélangez le tout et avalez une gorgée, votre passé s'effacera aussi rapidement et de façon aussi permanente que lorsque vous supprimez un texto. Pour une vie de joie sans limite, buvez la Soupe du Rêve Chinois ! » Ma Daode voit que la place sous ses pieds s'est emplie de gens, mais ils n'ont pas de visage. « Ceux qui veulent un échantillon gratuit, levez la main ! » Une marée de mains s'élève parmi la foule. « Formidable. Il vous suffit de penser à un moment triste de votre passé et les larmes ne tarderont pas à couler.

— Facile : ma femme m'a quitté l'année dernière pour aller travailler dans une usine à Guandong et elle refuse de revenir, dit un travailleur immigré accroupi au coin de la rue.

— Je n'ai jamais pleuré de ma vie, mais mon cœur est rempli de chagrin », dit un autre homme avec une calvitie. Il croque dans une gousse d'ail et prend une bouchée de ravioli.

« Mon fils nouveau-né a été étranglé sous mes yeux par un médecin du planning familial, ajoute une femme coiffée d'un serre-tête bleu. J'ai tant pleuré que je n'ai plus de larmes dans mon corps. Que puis-je faire ?

— Empruntez celles de quelqu'un d'autre, suggère Ma Daode. Que ceux qui ont encore des larmes les prêtent à ceux qui n'en ont plus. Vous serez récompensés dans votre prochaine vie. Maintenant, retournons ensemble à l'époque de la Révolution culturelle et chantons tous en chœur : « Les livres du président Mao sont mes préférés. Je les relis mille fois, dix mille fois. Quand je m'imprègne de leur profonde signification, mon cœur s'illumine d'une joie brûlante... »

— Ton cœur s'illumine peut-être d'une joie brûlante, salaud, mais le mien est froid comme la pierre ! D'ailleurs, ton cœur, je vais te l'arracher, qu'on voie s'il est vraiment chaud ou pas ! » Le front ensanglanté du garçon qui a parlé ressemble à une pastèque écrasée. Il porte une salopette dégoûtante et un brassard du Million de Guerriers Courageux. Ma Daode reconnaît le jeune homme qu'il a balancé du toit d'un immeuble. *Oui, je lui avais attaché les bras dans le dos avec une corde et, d'un seul coup de pied, je l'ai envoyé par-dessus le toit. Je suis rentré à la maison dans la neige chaussé de ses bottes en cuir. La bataille a duré des jours. Quand je suis revenu une semaine plus tard, j'ai appris que la tour du Tambour avait pris feu sous les cocktails Molotov. Avec l'aide des ouvriers rebelles de la manufacture d'engins agricoles et l'Unité de combat de la Lame*



*Rouge, le Million de Guerriers Courageux avait pris le contrôle de la tour et coupé les voies d'évacuation hors de la ville. Pan Hua était coincée sur la terrasse. Elle s'est pris un Molotov dans la poitrine et elle a sauté par-dessus le rebord pour s'envoler vers les Sources Jaunes, les vêtements et les cheveux en feu.*

« Nous devons faire table rase du passé et regarder devant nous, droit devant nous. C'est pour ça que j'ai créé cette soupe... », répond Ma Daode. Il a du mal à trouver ses mots face au jeune homme qu'il a tué.

« Descends, Ma Daode, et ouvre-moi la porte ! lui crie sa maîtresse Li Wei. J'ai besoin d'accéder à mon bureau. » Elle porte une robe en laine et des cuissardes en cuir. Avec ses longs cheveux brillants, on dirait qu'elle vient de se faire faire un brushing chez le coiffeur.

« Ne l'écoutez pas, elle appartient au Million de Guerriers Courageux ! hurle Ma Daode d'un ton sévère.

— Ne fais pas semblant de ne pas me connaître, répond Li Wei en penchant la tête pour le regarder. C'est moi, Li Wei, ta plus vieille maîtresse. Descends, maintenant. Je loue ce bâtiment, et s'il arrive quoi que ce soit, je serai ruinée. » L'écran géant éclaire d'une lueur bleue son visage terrifié.

« Mais celle que j'aime s'appelle Pan Hua. En plein cœur des violences, elle a sauté de cette tour en criant : "Longue vie au président Mao !" »

— Arrête, Ma Daode ! » crie Li Wei. Elle trépigne et se met à pleurer. « Tu es le seul homme que j'ai connu de toute ma vie. Arrête de te comporter comme un malade mental et descends immédiatement.

— Ne vous inquiétez pas, il ne va pas sauter, intervient une femme qui vient d'acheter de l'ail et des raviolis. Il a promis de me donner une gorgée de sa Soupe du Rêve Chinois pour que je puisse oublier les malheurs de mon passé. Je lui fais confiance !

— Tu n'es qu'un minus, un moins que rien de l'Orient Rouge, crie le garçon au front ensanglanté. Moi, je suis le chef des communications du Million de Guerriers Courageux. Si tu ne m'avais pas poussé du toit, je serais devenu chef de la propagande de Ziyang. »

Ma Daode prend une grande inspiration et savoure l'odeur délicieuse des raviolis au porc et de l'ail cru. *Une goutte de vinaigre noir, et le goût serait sublime.*

« Je me fiche de vous tous, maintenant. Quand j'aurai bu cette soupe, vous aurez disparu. L'autre Ma Daode aura disparu aussi et je serai enfin libre ! » Il lève la bouteille au niveau de son œil et tente de verser une larme, mais il se rend compte qu'il n'arrivera pas à pleurer avant d'avoir revu ses parents.

Son secrétaire, Hu, l'appelle d'en bas : « Je ne vous en ai jamais parlé jusque-là, mais je dois vous dire quelque chose. Durant la période de violences, votre faction de l'Orient Rouge a organisé une présentation publique des criminels contre-révolutionnaires. Ma mère en faisait partie. Vous l'avez enfermée dans une cage pendant des jours et laissé les passants la frapper à coups de bambou et lui cracher au visage. » Il pointe du doigt la silhouette spectrale aux longs cheveux blancs qui se tient près de lui.

« Je vous reconnais, vieille dame ! dit Ma Daode. Vous travailliez au Bureau des Fournitures du comté. Pourquoi êtes-vous un fantôme ? On ne vous a pas tuée. » Il se souvient d'elle comme d'une femme gaie, aux cheveux permanentés. Durant une bagarre de rue contre la faction rebelle de celle-ci, il a levé son bâton pour la frapper à la nuque, mais ses amis se sont réunis et lui ont dit : « Attends, ne la tue pas. Fais-lui lécher un cadavre, plutôt. » Alors il l'a traînée jusqu'à un camarade décédé et l'a forcée à lécher le sang sur son visage tuméfié.

« Je suis là pour aider les troupes, dit un adolescent à la poitrine criblée de balles. Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas vous qui m'avez tué. Nous voulons tous goûter votre soupe, alors arrêtez de parler et donnez-nous-en !

— À quelle faction appartiens-tu ? lui demande Chun-le-Bigleux en s'approchant de lui.

— Je suis un Garde Rouge de l'université provinciale, répond l'adolescent. J'ai été envoyé ici en soutien au Million de Guerriers Courageux.

— Salaud ! crie Chun en se jetant sur lui. Je vais enfin venger ma propre mort ! » Les deux jeunes luttent au sol et s'arrachent vêtements et cheveux.

Ma Daode lève les yeux et aperçoit une unité de l'Orient Rouge qui s'aligne devant l'entrée de la tour du Tambour pour empêcher une bande de Guerriers Courageux de pénétrer dans le bâtiment. Les deux groupes se font face et se lancent des insultes. Puis il balaie la place des yeux et aperçoit des milliers de Gardes Rouges qui affluent de tous les

côtés. Piégée au milieu de la mêlée chaotique de gens et de fantômes, Li Wei pleurniche : « Tu m’as promis qu’on ne se séparerait jamais, Ma Daode ! Pendant toutes ces années, mon amour pour toi n’a jamais décliné. Pourquoi est-ce que mes cuisses blanches et le sanctuaire humide qu’elles abritent ne suffisent pas à te garder près de moi ?

— Mon cœur appartient à Pan Hua, mais elle est morte il y a tant d’années. » Ma Daode scrute l’impénétrable marée de gens et, comme s’il jouait un rôle dans un ballet tragique, prend une expression de chagrin.

« Je plains la pauvre Juan d’avoir épousé un salaud infidèle dans ton genre ! crie Hong, la femme de Song Bin. Puisse ceci être ton dernier repas ! » Elle attrape un ravioli sur le caddie et essaye de le lancer sur Ma Daode, mais il s’écrase sur l’écran géant et vient l’éclabousser de son jus en une tache huileuse. Song Bin attrape le bras de sa femme pour l’empêcher de balancer autre chose, et Ma en profite pour crier : « Tu ferais mieux de surveiller ton mari, Hong ! Regarde les messages dans son téléphone. » Là-dessus, Hong se libère de son époux et lui envoie un gros coup de poing au visage, puis elle le poursuit à travers la foule tandis qu’il essaie de prendre la fuite.

« Mais regarde, je *suis* Pan Hua ! crie Li Wei. Mon âme s’est réincarnée dans le corps de Li Wei pour que nous puissions être réunis. Après ma chute, on m’a enterrée dans le bosquet, et tu es le seul camarade de classe à m’avoir rendu visite sur ma tombe. C’est pour ça que je voulais revenir te voir. » Au moment où Li Wei prononce ces mots, elle se transforme en Pan Hua, vêtue d’un uniforme militaire délavé et d’une écharpe rouge autour du cou. Seuls ses longs cheveux n’ont pas changé.

« Tu te souviens du tract que les Gardes Rouges avaient écrit, intitulé “Les crimes du droitier Ma Lei, mari d’une espionne occidentale qui a travaillé pour une famille anglaise” ? Tu en avais pris un sur une pile et recopié chaque mot dans ton carnet. Tu me méprisais. » Ma Daode regarde la Maison-Blanche et la porte de la Paix céleste.

« Je ne l’ai recopié que pour mieux comprendre tes parents. À la fin de ma lecture, je me suis rendu compte que ta mère était quelqu’un de bien, et je me suis résolue à tomber amoureuse de toi. » Depuis sa transformation en Pan Hua, elle parle avec une voix plus rauque et un accent du Sichuan.

« Ah, si j'avais su ! dit-il. Maintenant, je comprends pourquoi tu voulais absolument louer cette tour, Li Wei... je veux dire, Pan Hua. Au fait, ta mère te cherche. Je l'ai croisée dans la rue de la Tour du Tambour tout à l'heure. »

Ma Daode remarque que le badge rouge de Mao sur sa poitrine commence à enfler et il sent que ses jambes manquent de lâcher. Au loin, il entend des cris assourdissants et il aperçoit les prisonniers, mains levées en signe de reddition, menés hors de la vieille poste centrale par une escouade de Gardes Rouges, et sur une barricade en sacs de jute, le garçon au regard dément du nom de Tan Dan qui lève son Mauser, comme il l'avait fait quarante ans avant d'exécuter les otages sur la jetée à Yaobang.

Pan Hua rejoint les autres recrues de l'Orient Rouge qui repoussent la faction ennemie du guichet de la tour. Un petit groupe de Guerriers Courageux fonce sur un des côtés et s'infiltrer par un trou dans la palissade pour former une échelle humaine le long de la tour. Des voix s'élèvent au cœur de la bousculade : « Sortez de là, salauds de Guerriers Courageux ! »

Le triporteur du vendeur d'ail se fait renverser et celui-ci hurle : « Pourquoi est-ce que les policiers municipaux n'arrêtent pas ces voyous ? » Un groupe de Gardes Rouges entourent le caddie de Song Bin chargé de paniers vapeur et répondent : « Nous, Million de Guerriers Courageux, nous sommes les meilleurs ! C'est vous qui devriez déguerpir, sales ordures de l'Orient Rouge ! » Ils ouvrent les paniers, se saisissent des petits raviolis en forme de sein et les balancent sur l'écran géant du Rêve Chinois. L'un d'entre eux atteint Ma Daode au coin de la bouche et retombe sur sa chaussure bicolore. Au loin, il voit le camion de l'Armée populaire de libération, plein de Gardes Rouges et d'ouvriers rebelles, qui s'avance dans la rue. Un vacarme assourdissant de gongs et de tambours se mélange aux cris de guerre. Les spectateurs s'agglutinent sur les toits de tous les bâtiments des environs. Le chef de la propagande Ding se tient parmi eux et agite un drapeau rouge en flammes. Les enceintes de part et d'autre de l'écran géant diffusent le nouvel hymne du Rêve Chinois, dont les paroles ont été écrites par Ma Daode lui-même : « Le Rêve Chinois est formidable, formidable, formidable... »

Par-dessus toute cette cacophonie, Ma Daode s'écrie : « Frères d'armes ! Grâce à notre sang et nos vies, nous avons entamé la

nouvelle ère glorieuse du Rêve Chinois. Disons adieu au passé et chantons à l'unisson : "La Révolution culturelle est formidable, formi..." Euh pardon, je voulais dire : "Le Rêve Chinois est formidable, formidable..." » Au moment d'entonner le troisième « formidable », Ma Daode voit son père, un stylo-plume anglais dans la poche de sa chemise blanche, brogue bicolore au pied gauche, traîné par Song Bin hors de la boutique de raviolis Qing-Feng. Un petit jeune trapu que Ma Daode reconnaît tout de suite – Yao Jian – tire la tête de son père en arrière, arrache une mèche de ses cheveux, lève les yeux et crie : « Si tu ne sautes pas immédiatement, Ma Daode, je monte pour te pousser moi-même ! » Ma Daode fixe d'un air stupéfait le jeune homme qui se tient là, la bouche ensanglantée, une paire de ciseaux dans la main et une flaque de sang aux pieds, exactement comme il se tient dans la vision cauchemardesque qui le hante nuit et jour.

Sa vue s'obscurcit un instant. Le sang commence à jaillir de tous les orifices de son corps. Il sent sa force qui le quitte. Sachant qu'il n'a pas le temps de pleurer, il recueille quelques gouttes vermeilles dans la bouteille, puis il la secoue et crie : « Longue vie à mon père ! Longue vie à ma mère ! Longue vie au Rêve Chinois ! » D'un grand geste, il verse la Soupe du Rêve Chinois sur la foule en contrebas. Quand le liquide nauséabond atterrit sur leur tête, certains pleurent, certains rient, d'autres se bouchent le nez et s'enfuient comme une colonie de fourmis cherche à esquiver un jet d'urine.

La puanteur morbide de la soupe flotte dans toutes les rues et les allées. Ma Daode sourit. Même s'il n'en a pas bu, ses souvenirs ont disparu et sa mémoire est complètement vide. Il lève les yeux de la marée de drapeaux rouge sang et regarde droit devant lui. La foule lui jette toujours de petits raviolis moelleux, mais quand ils arrivent dans son champ de vision, Ma Daode ne voit rien d'autre que des petits nuages blancs et doux qui se balancent dans le ciel bleu. Tout lui paraît pur et clair. Il est certain que cette scène divine qui se déroule devant lui n'est autre que le Rêve Chinois du président Xi Jinping. Rassemblant tout ce qui lui reste d'énergie, il se débarrasse de son téléphone en train de vibrer et, avec la grâce d'un danseur, se jette du haut de la terrasse pour s'envoler vers un avenir radieux.

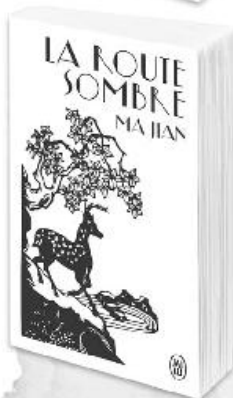
## NOTE AU SUJET DE LA COUVERTURE

Lorsque l'artiste Ai Weiwei a « disparu » du fait du gouvernement chinois en 2011, j'ai imprimé dans un accès de colère des centaines de photos de lui en noir et blanc avec la mention « Libérez Ai Weiwei », que j'ai disséminées avec l'aide de ma fille, alors âgée de cinq ans, sur son installation de graines de tournesols exposée à la Tate Modern de Londres, afin de recouvrir le Turbine Hall de son visage. Il y a trois ans, ma fille et moi l'avons rencontré en personne lors de son exposition à la Royal Academy de Londres. Quand mon éditeur britannique m'a demandé des idées de couverture pour ce livre, j'ai immédiatement pensé à la forêt d'arbres morts monumentale qui se trouvait à l'entrée de cette exposition. Ils m'évoquaient le saule noueux sous lequel reposent les parents de Ma Daode. Les branches nues et irrégulières semblent rappeler la mission totalitariste de la suppression du passé et la quête de mémoire obstinée de l'individu. Quand j'ai revu Ai Weiwei à Berlin, où j'ai vécu toute l'année passée, je lui ai demandé si nous pouvions utiliser une photo des arbres, mais il s'est proposé pour concevoir lui-même la couverture. L'œuvre d'art qu'il a produite dépasse largement tout ce que j'avais pu espérer. Dans ces branches brisées, je vois la violence de l'autocratie, les fragments de l'être et le désir de liberté de l'âme humaine. Elle englobe tout ce que je voulais que dise *China Dream*. Je suis extrêmement honoré et reconnaissant qu'il ait donné au livre une image aussi belle et puissante.

## REMERCIEMENTS

Depuis que ma voix s'est éteinte en Chine, de nombreuses personnes m'ont aidé à faire vivre mes paroles ailleurs dans le monde. J'aimerais exprimer mon immense gratitude aux personnes suivantes : Sarah Chalfant, Rebecca Carter, Clara Farmer, Juliet Brooke, ma nouvelle editrice Becky Hardie, ainsi que les nombreux éditeurs étrangers qui m'ont soutenu au fil des années, notamment ceux de Hongkong et de Taïwan. Ma gratitude envers Flora est inexprimable.

Retrouvez  
**MA JIAN**  
en poche chez J'ai lu





## TABLE

### *Avant-Propos*

Confus par des rêves de printemps  
Allongés dans le même lit, à rêver des rêves différents  
Les rêves s'évaporent, et les richesses s'écoulent  
Rêver sa vie dans un brouillard d'ivresse  
La vie passe en flottant comme un rêve  
Séduit par de vaines chimères  
Le rêve de la tour rouge

Note au sujet de la couverture

Remerciements



Flammarion